Miss Freeman

Ann Bassett.
Naseby Lodg[e]

Books printed for J. Nourſe.

1. BEAUMONT, Magazin des Enfans, 2 vols. 12mo.

2. ——— Magazin des Adoleſcentes, 4 vols. 12mo.

3. ——— Suite des Adoleſcentes, 3 vols. 12mo.

4. ——— Lettres d'Emerance à Lucie, 2 vols. 12mo.

5. ——— Memoires de Batteville. 12mo.

N. B. *The above books of Madam de* BEAUMONT *may be had in Engliſh.*

6. BEAUMONT Education complette, 3 vols. 12mo.

7. ——— Lettres de Montier, 2 vols. 12mo.

8. PALAIRET Abregé de Geographie. 12mo.

9. ——— L'Arithmetique, 4to.

10. ——— Arts and Sciences French and Engliſh. 8vo. Fifth edition.

11. ROGISSARD's French Grammar. 12mo. New edition.

12. RESTAUT's French Grammar abridged.

13. GREENWOOD's Royal Engliſh Grammar. The ſixth edition.

14. PINEDA's ſhort and compendious Method for learning to ſpeak, read, and write, the Engliſh and Spaniſh Languages. The Third edition.

15. VIEYRA's New Portugueſe Grammar. 8vo.

HISTOIRE
DE
GIL BLAS
DE SANTILLANE.

Par M. LE SAGE.

Nouvelle Edition, revue & corrigée:

AVEC DES FIGURES.

TOME TROISIEME.

A LONDRES,
Chez J. NOURSE, Libraire du ROI.
MDCCLXIX.

HISTOIRE DE GIL BLAS DE SANTILLANE.

LIVRE SEPTIEME.

CHAPITRE I.

Des amours de Gil Blas, & la dame Lorença Séphora.

J'ALLAI donc à Xelva porter au bon Samuël Simon les trois mille ducats que nous lui avions volés. J'avouerai franchement que je fus tenté sur la route de m'approprier cet argent pour commencer mon intendance sous d'heureux auspices. Je

pouvois

pouvois faire ce coup impunément, je n'avois qu'à voyager cinq ou six jours, & m'en retourner ensuite, comme si je me fusse acquitté de ma commission. Don Alphonse & son pere étoient trop prévenus en ma faveur, pour soupçonner ma fidélité. Tout me favorisoit. Je ne succombai pourtant point à la tentation; je puis même dire que je la surmontai en garçon d'honneur. Ce qui n'étoit pas peu louable dans un jeune homme qui avoit fréquenté de grands fripons. Bien des personnes qui ne voyent que d'honnêtes gens, ne sont pas si scrupuleuses, celles surtout à qui l'on a confié des dépôts qu'elles peuvent retenir sans intéresser leur réputation, pourroient en dire des nouvelles.

Après avoir fait la restitution au marchand, qui ne s'y étoit nullement attendu, je revins au château de Leyva; le comte de Polan n'y étoit plus, il avoit repris le chemin de Tolede avec Julie & don Fernand. Je trouvai mon nouveau maître plus épris que jamais de sa Séraphine, sa Séraphine enchantée de lui, & don César charmé de les posséder tous deux. Je m'attachai à gagner l'amitié de ce tendre pere, & j'y reussis. Je devins l'intendant de la maison; c'étoit moi qui reglois tout: je recevois l'argent des fermiers; je faisois la dépense, & j'avois sur les valets un empire despotique: mais, contre l'ordinaire de mes pareils, je n'abusois point de mon pouvoir. Je ne chassois pas les domestiques qui me déplaisoient,

ſoient, ni n'exigeois pas des autres qu'ils me fuſſent entierement dévoués ; s'ils s'adreſſoient directement à don Céſar ou à ſon fils, pour leur demander des graces, bien loin de les traverſer, je parlois en leur faveur. D'ailleurs, les marques d'affection que mes deux maîtres me donnoient à toute heure, m'inſpiroit un zele pur pour leur ſervice, je n'avois en vue que leur intérêt. Aucun tour de paſſe-paſſe dans mon adminiſtration. J'étois un intendant comme on n'en voit point.

Pendant que je m'applaudiſſois du bonheur de ma condition, l'amour, comme s'il eût été jaloux de ce que la fortune faiſoit pour moi, voulut auſſi que j'euſſe quelques graces à lui rendre ; il fit naître dans le cœur de la dame Lorença Séphora, premiere femme de Séraphine, une inclination violente pour monſieur l'intendant. Ma conquête, pour dire les choſes en fidele hiſtorien, faiſoit la cinquantaine. Cependant un air de fraîcheur, un viſage agréable & deux beaux yeux, dont elle ſçavoit habilement ſe ſervir, pouvoient la faire encore paſſer pour une eſpece de bonne fortune. Je lui aurois ſouhaité ſeulement un teint plus vermeil ; car elle étoit fort pâle. Ce que je ne manquai pas d'attribuer à l'auſtérité du célibat.

La dame m'agaça long-tems par des regards où ſon amour étoit peint ; mais au lieu de répondre à ſes œillades, je fis d'abord ſemblant de ne pas m'appercevoir de ſon

dessein: Par-là je lui parus un galant-tout neuf; ce qui ne lui déplut point. S'imaginant donc ne devoir pas s'en tenir au langage des yeux avec un jeune homme qu'elle croyoit moins éclairé qu'il ne l'étoit, dès le premier entretien que nous eûmes ensemble, elle me déclara ses sentimens en termes formels, afin que je n'en ignorasse. Elle s'y prit en femme qui avoit de l'école. Elle feignit d'être déconcertée en me parlant, & après m'avoir dit à bon compte tout ce qu'elle vouloit me dire, elle se cacha le visage pour me faire croire qu'elle avoit honte de me laisser voir sa foiblesse. Il fallut bien me rendre; & quoique la vanité me déterminât plus que le sentiment, je me montrai fort sensible à ces marques d'affection. J'affectai même d'être pressant, & je fis si bien le passionné que je m'attirai des reproches. Lorença me reprit avec tant de douceur, qu'en me recommandant d'avoir de la retenue, elle ne paroissoit pas fâchée que j'en eusse manqué. J'aurois poussé les choses encore plus loin, si l'objet aimé n'eût pas craint de me donner mauvaise opinion de sa vertu, en m'accordant une victoire trop facile. Ainsi nous nous séparâmes jusqu'à une nouvelle entrevue, Séphora persuadée que sa fausse résistance la faisoit passer pour une vestale dans mon esprit, & moi, plein de la douce espérance de mettre bientôt cette aventure à fin.

Mes

Mes affaires étoient dans cette heureuſe diſpoſition, lorſqu'un laquais de don Céſar m'apprit une nouvelle qui modéra ma joie. Ce garçon étoit un de ces domeſtiques curieux qui s'appliquent à découvrir ce qui ſe paſſe dans une maiſon. Comme il me faiſoit aſſiduement ſa cour, & qu'il me régaloit de quelque nouveauté tous les jours, il me vint dire un matin qu'il avoit fait une plaiſante découverte, qu'il vouloit m'en faire part, à condition que je garderois le ſecret, attendu que cela regardoit la dame Lorença Séphora, dont il craignoit, diſoit-il, de s'attirer le reſſentiment. J'avois trop d'envie d'apprendre ce qu'il avoit à me dire, pour ne pas lui promettre d'être diſcret: mais ſans paroître y prendre le moindre intérêt, je lui demandai le plus froidement qu'il me fut poſſible, ce que c'étoit que la découverte dont il me faiſoit fête. Lorença, me dit-il, fait ſecrettement entrer tous les ſoirs dans ſon appartement le chirurgien du village, qui eſt un jeune homme des mieux bâtis, & le drôle y demeure aſſez long-tems. Je veux croire, ajoûta-t-il d'un air malin, que cela peut fort bien être innocent; mais vous conviendrez qu'un garçon qui ſe gliſſe myſtérieuſement dans la chambre d'une fille diſpoſe à mal juger d'elle.

Quoique ce rapport me fit autant de peine que ſi j'euſſe été véritablement amoureux, je me gardai bien de le faire connoître. Je me

contraignis jusqu'à rire de cette nouvelle qui me perçoit l'ame. Mais je me dédommageai de cette contrainte dès que je me vis sans témoins. Je pestai, je jurai, je rêvai au parti que je prendrois. Tantôt méprisant Lorença, je me proposois de l'abandonner, sans daigner seulement m'éclaircir avec la coquette, & tantôt m'imaginant qu'il y alloit de mon honneur de donner la chasse au chirurgien, je formois le dessein de l'appeller en duel. Cette derniere résolution prevalut. Je me mis en embuscade sur le soir, & je vis effectivement mon homme entrer d'un air mystérieux dans l'appartement de ma duegne. Il falloit cela pour entretenir ma fureur, qui se seroit peut-être rallentie. Je sortis du château & m'allai poster sur le chemin par où le galant devoit s'en retourner. Je l'attendois de pied ferme, & chaque moment irritoit l'envie que j'avois de me battre. Enfin, mon ennemi parut, je fis quelques pas en matamore pour l'aller joindre, mais je ne sçais comment diable cela se fit, je me sentis tout à coup saisir, comme un héros d'Homere, d'un mouvement de crainte qui m'arrêta. Je demeurai aussi troublé que Pâris quand il se présenta pour combattre Ménélas. Je me mis à considérer mon homme, qui me sembla fort & vigoureux; & je trouvai son épée d'une longueur excessive. Tout cela faisoit sur moi son effet. Néanmoins, par point d'honneur, ou autrement, quoique je visse le péril avec des yeux qui

le grossissoient encore, & malgré la nature qui s'opiniâtroit à m'en détourner, j'eus l'assurance de m'avancer vers le chirurgien, & de mettre flamberge au vent.

Mon action le surprit. Qu'y a-t-il donc, seigneur Gil Blas, s'écria-t-il? Pourquoi ces demonstrations de chevalier errant? Vous voulez rire apparemment. Non, monsieur le barbier, lui répondis-je, non. Rien n'est plus sérieux. Je veux sçavoir si vous êtes aussi brave que galant. N'espérez pas que je vous laisse posséder tranquilement les bonnes graces de la dame que vous venez de voir en secret au château. Par saint Côme! reprit le chirurgien en faisant un éclat de rire, voici une plaisante aventure! Vive dieu, les apparences sont bien trompeuses! A cets mots, m'imaginant qu'il n'avoit pas plus d'envie que moi de se battre, j'en devins plus insolent. A d'autres, interrompis-je, mon ami, à d'autres. Ne pensez pas que je me paye d'une simple négative. Je vois bien, repliqua-t-il, que je serai obligé de parler pour prévenir le malheur qui arriveroit à vous ou à moi. Je vais donc vous révéler un secret, quoique les hommes de notre profession ne puissent pas être trop discrets. Si la dame Lorença me fait entrer à la sourdine dans son appartement, c'est pour cacher aux domestiques la connoissance de son mal. Elle a au dos un cancer invétéré que je vais penser tous les soirs. Voilà le sujet de ces visites qui vous allarment.

Ayez

Ayez donc désormais l'esprit en repos là-dessus. Mais, poursuivit-il, si vous n'êtes pas satisfait de cet éclaircissement, & que vous vouliez que nous en venions absolument aux mains, vous n'avez qu'à parler. Je ne suis pas homme à refuser le collet. En disant ces paroles, il tira sa longue rapiere qui me fit frémir, & se mit en garde d'un air qui ne me promettoit rien de bon. C'est assez, lui dis-je, en rengaînant mon épée; je ne suis pas un brutal à n'écouter aucune raison; après ce que vous venez de m'apprendre, vous n'êtes plus mon ennemi. Embrassons-nous. A ce discours, qui lui fit assez connoître que je n'étois pas si méchant que j'avois paru d'abord, il remit en riant sa flamberge, me tendit les bras, & ensuite nous nous séparâmes les meilleurs amis du monde.

Depuis ce moment-là Séphora ne s'offrit plus que désagréablement à ma pensée. J'éludai toutes les occasions qu'elle me donna de l'entretenir en particulier. Ce que je fis avec tant de soin & d'affectation, qu'elle s'en apperçût. Etonnée d'un si grand changement, elle en voulut sçavoir la cause; & trouvant enfin moyen de me parler à l'écart: Monsieur l'intendant, me dit-elle, apprenez-moi, de grace pourquoi vous fuyez jusqu'à mes regards. Au lieu de chercher comme auparavant l'occasion de m'entretenir, vous prenez soin de m'éviter. Il est vrai que j'ai fait les avances, mais vous y avez répondu. Rappellez-vous, s'il vous plaît,

plaît, la conversation que nous avons eue ensemble. Vous y étiez tout de feu; vous êtes à présent tout de glace. Qu'est-ce que cela signifie? La question n'étoit pas peu délicate pour un homme naturel. Aussi je fus fort embarrassé. Je ne me souviens plus de la réponse que je fis à la dame; je me souviens seulement qu'elle lui deplut infiniment. Séphora, quoiqu'à son air doux & modeste on l'eût prise pour un agneau, étoit un tigre quand la colere la dominoit. Je croyois, me dit-elle, en me lançant un regard plein de dépit & de rage, je croyois faire beaucoup d'honneur à un petit homme comme vous, en lui découvrant des sentimens que de nobles cavaliers feroient gloire d'exciter. Je suis bien punie de m'être indignement abaissée jusqu'à un malheureux aventurier.

Elle n'en demeura pas là. J'en aurois été quitte à trop bon marché. Sa langue cédant à la fureur, me donna cent épithétes qui enchérissoient les unes sur les autres. Je sçais bien que j'aurois dû les recevoir de sang froid, & faire réflexion qu'en dédaignant le triomphe d'une vertu que j'avois tentée, je commettois un crime que les femmes ne pardonnent point. Mais j'étois trop vif pour souffrir des injures dont un homme sensé n'auroit fait que rire à ma place, & la patience m'échappa. Madame, lui-dis-je, ne méprisons personne. Si ces nobles cavaliers dont vous parlez vous avoient vu le dos, je suis sûr qu'ils bor-

neroient

neroient là leur curiosité. Je n'eus pas si-tôt lancé ce trait que la furieuse duegne m'appliqua le plus rude soufflet qu'ait jamais donné femme outragée. Je n'en attendis pas un second, & j'évitai par une prompte fuite une grêle de coups qui seroient tombés sur moi.

Je rendois graces au ciel de me voir hors de ce mauvais pas, & je m'imaginois n'avoir plus rien à craindre, puisque la dame s'étoit vengée. Il me sembloit que pour son honneur elle devoit taire l'aventure: effectivement, quinze jours s'écoulerent sans que j'en entendisse parler. Je commençois moi-même à l'oublier quand j'appris que Séphora étoit malade. Je fus assez bon pour m'affliger de cette nouvelle. J'eus pitié de la dame. Je pensai que ne pouvant vaincre un amour si mal payé, cette malheureuse amante y avoit succombé. Je me représentois avec douleur que j'étois la cause de sa maladie, & je plaignois du moins la duegne, si je ne pouvois l'aimer. Que je jugeois mal d'elle! Sa tendresse changée en haine, ne songeoit alors qu'à me nuire.

Un matin que j'étois avec don Alphonse, je trouvai ce jeune cavalier triste & rêveur. Je lui demandai respectueusement ce qu'il avoit. Je suis chagrin, me dit-il, de voir Séraphine foible, injuste, ingrate. Cela vous étonne, ajoûta-t-il, en remarquant que je l'écoutois avec surprise. Cependant rien n'est plus véritable. J'ignore quel sujet vous avez

pu

Vol.III. p



pû donner à la dame Lorença de vous haïr, mais je puis vous assurer que vous lui êtes devenu odieux à un point que si vous ne sortez au plus vîte de ce château, sa mort, dit-elle, est certaine. Vous ne devez pas douter que Séraphine, à qui vous êtes cher, ne se soit d'abord révoltée contre une haine qu'elle ne peut servir sans injustice & sans ingratitude. Mais enfin c'est une femme. Elle aime tendrement Séphora qui l'a élevée. C'est pour elle une mere que cette gouvernante, dont elle croiroit avoir le trépas à se reprocher, si elle n'avoit la foiblesse de la satisfaire. Pour moi, quelque amour qui m'attache à Séraphine, je n'aurai jamais la lâche complaisance d'adhérer à ses sentimens là-dessus. Périssent toutes les duegnes d'Espagne avant que je consente à l'éloignement d'un garçon que je regarde plutôt comme un frere que comme un domestique.

Lorsque don Alphonse eût ainsi parlé, je lui dis : Seigneur, je suis né pour être le jouet de la fortune. J'avois compté qu'elle cesseroit de me persécuter chez vous, où tout me promettoit des jours heureux & tranquiles. Il faut pourtant me résoudre à m'en bannir, quelque agrément que j'y trouve. Non, non ! s'écria le généreux fils de don César. Laissez-moi faire entendre raison à Séraphine. Il ne sera pas dit que vous aurez été sacrifié aux caprices d'une duegne, pour qui d'ailleurs on n'a que trop de considération.

tion. Vous ne ferez, lui repliquai-je, ſeigneur, qu'aigrir Séraphine, en réſiſtant à ſes volontés. J'aime mieux me retirer, que de m'expoſer par un plus long ſéjour ici, à mettre la diviſion entre deux époux ſi parfaits. Ce ſeroit un malheur dont je ne me conſolerois de ma vie.

Don Alphonſe me défendit de prendre ce parti, & je le vis ſi ferme dans le deſſein de me ſoutenir, qu'indubitablement Lorença en auroit eu le démenti, ſi j'euſſe voulu tenir bon. Ce que j'aurois fait, ſi je n'euſſe écouté que mon reſſentiment. Il y avoit des momens où piqué contre la duegne, j'étois tenté de ne la point ménager; mais quand je venois à conſidérer qu'en révélant ſa honte, ce ſeroit poignarder une pauvre créature dont je cauſois tout le malheur, & que deux maux ſans remede conduiſoient viſiblement au tombeau, je ne me ſentois plus que de la compaſſion pour elle. Je jugeai, puiſque j'étois un mortel ſi dangereux, que je devois en conſcience rétablir par ma retraite la tranquilité dans le château. Ce que j'exécutai dès le lendemain, avant le jour, ſans dire adieu à mes deux maîtres, de peur qu'ils ne s'oppoſaſſent à mon départ par amitié pour moi. Je me contentai de laiſſer dans ma chambre un écrit qui contenoit un compte exact que je leur rendois de mon adminiſtration.

CHA-

CHAPITRE II.

Ce que devint Gil Blas après sa sortie du château de Leyva, & des heureuses suites qu'eut le mauvais succès de ses amours.

J'ETOIS monté sur un bon cheval qui m'appartenoit, & je portois dans ma valise deux cens pistoles dont la meilleure partie me venoit des bandits tués, & des 3000 ducats volés à Samuël Simon; car don Alphonse, sans me faire rendre ce que j'avois touché, avoit généreusement restitué cette somme entiere de ses propres deniers. Ainsi, regardant mes effets comme un bien devenu légitime par cette restitution, j'en jouissois sans scrupule. Je possédois donc un fonds qui ne me permettoit pas de m'embarrasser de l'avenir, outre la confiance qu'on a toujours en son mérite, à l'âge que j'avois. D'ailleurs, Tolede m'offroit un azile agréable. Je ne doutois point que le comte de Polan ne se fît un plaisir de bien recevoir un de ses libérateurs, & de lui donner un logement dans sa maison. Mais j'envisageois ce seigneur comme mon pis aller, & je résolus avant que d'avoir recours à lui, de dépenser une partie de mon argent à voyager dans les royaumes de Murcie & de Grenade, que j'avoi particulierement envie de voir. Dans ce dessein, je pris le

le chemin d'Almanſa ; d'où pourſuivant ma route, j'allai de ville en ville juſqu'à celle de Grenade, ſans qu'il m'arrivât aucune mauvaiſe aventure. Il ſembloit que la fortune ſatisfaite de tant de tours qu'elle m'avoit joués, voulut enfin me laiſſer en repos. Mais la traîtreſſe m'en préparoit bien d'autres, comme on le verra dans la ſuite.

Une des premieres perſonnes que je rencontrai dans les rues de Grenade, fut le ſeigneur don Fernand de Leyva, gendre, ainſi que don Alphonſe, du comte de Polan. Nous fûmes également ſurpris l'un & l'autre de nous trouver là. Comment donc, Gil Blas, s'écria-t-il, vous dans cette ville, qui vous amene ici ? Seigneur, lui dis-je, vous êtes étonné de me voir en ce pays-ci, vous le ſerez bien davantage, quand vous ſçaurez pourquoi j'ai quitté le ſervice du ſeigneur don Céſar & de ſon fils. Alors je lui contai tout ce qui s'étoit paſſé entre Séphora & moi ſans lui rien déguiſer. Il en rit de bon cœur ; puis reprenant ſon ſérieux : Mon ami, me dit-il, je vous offre ma médiation dans cette affaire. Je vais écrire à ma belle-ſœur....... Non, non, ſeigneur, interrompis-je ? ne lui écrivez point, je vous prie. Je ne ſuis pas ſorti du château de Leyva, pour y retourner. Faites, s'il vous plaît, un autre uſage de la bonté que vous avez pour moi. Si quelqu'un de vos amis a beſoin d'un ſecrétaire ou d'un intendant, je vous conjure de lui parler en ma faveur. J'oſe

vous

vous assurer qu'il ne vous reprochera pas de lui avoir donné un mauvais sujet. Très-volontiers, répondit-il, je ferai ce que vous souhaitez. Je suis venu à Grenade, pour voir une vieille tante malade, j'y serai encore trois semaines; après quoi je partirai pour me rendre à mon château de Lorqui, où j'ai laissé Julie. Je demeure dans cette maison, poursuivit-il, en me montrant un hôtel qui étoit à cent pas de nous. Venez me trouver dans quelques jours. Je vous aurai peut-être déja déterré un poste convenable.

Effectivement, dès la premiere fois que nous nous revîmes, il me dit: Monsieur l'archevêque de Grenade, mon parent & mon ami, voudroit avoir près de lui un homme qui eût de la litterature, & une bonne main, pour mettre au nets ses écrits; car c'est un grand auteur. Il a composé je ne sçais combien d'homélies, & il en fait encore tous les jours, qu'il prononce avec applaudissement. Comme je vous crois son fait, je vous ai proposé, & il m'a promis de vous prendre. Allez vous présenter à lui de ma part. Vous jugerez par la réception qu'il vous fera, si je lui ai parlé de vous avantageusement.

La condition me sembla telle que je la pouvois désirer. Ainsi m'étant préparé de mon mieux à paroître devant le prélat, je me rendis un matin à l'archevêché. Si j'imitois les faiseurs de romans, je ferois une pompeuse description du palais épiscopal de Grenade. Je

m'étendrois ſur la ſtructure du bâtiment. Je vanterois la richeſſe des meubles. Je parlerois des ſtatues & des tableaux qui y étoient. Je ne ferois pas grace au lecteur de la moindre des hiſtoires qu'ils repréſentoient: mais je me contenterai de dire qu'il égaloit en magnificence le palais de nos rois.

Je trouvai dans les appartemens une foule d'eccléſiaſtiques, & de gens d'épée, dont la plûpart étoit des officiers de monſeigneur, ſes aumôniers, ſes gentilshommes, ſes écuyers, ou ſes valets de chambre. Les laïques avoient tous des habits ſuperbes. On les auroit plutôt pris pour des ſeigneurs que pour des domeſtiques, ils étoient fiers, & faiſoient les hommes de conſéquence. Je ne pus m'empêcher de rire en les conſidérant, & de m'en moquer en moi-même. Parbleu! diſois-je, ces gens-ci ſont bienheureux de porter le joug de la ſervitude ſans le ſentir; car enfin s'ils le ſentoient, il me ſemble qu'ils auroient des manieres moins orgueilleuſes. Je m'adreſſai à un grave & gros perſonnage, qui ſe tenoit à la porte du cabinet de l'archevêque, pour l'ouvrir & la fermer quand il le falloit. Je lui demandai civilement s'il n'y avoit pas moyen de parler à monſeigneur. Attendez, me dit-il, d'un air ſec, ſa grandeur va ſortir pour aller entendre la meſſe: Elle vous donnera en paſſant un moment d'audience. Je ne répondis pas un mot. Je m'armai de patience; & je m'aviſai de vouloir lier converſation avec quel-

Vol. III. p. 26.



A. Walker sc.

quelques-uns des officiers : mais ils commencerent à m'examiner depuis les pieds jusqu'à la tête, sans daigner me répondre une syllabe. Après quoi ils se regarderent les uns les autres, en soûriant avec orgueil de la liberté que j'avois prise de me mêler à leur entretien.

Je demeurai, je l'avoue, tout déconcerté de me voir traiter ainsi par des valets. Je n'étois pas encore bien remis de ma confusion quand la porte du cabinet s'ouvrit. L'archevêque parut ; il se fit aussi-tôt un profond silence parmi ses officiers, qui quitterent tout à coup leur maintien insolent pour en prendre un respectueux devant leur maître. Ce prélat étoit dans sa soixante-neuvieme année, fait à peu près comme mon oncle le chanoine Gil Perez, c'est-à-dire, gros & court. Il avoit par dessus le marché les jambes fort tournées en dedans, & il étoit si chauve, qu'il ne lui restoit qu'un toupet de cheveux par derriere. Ce qui l'obligeoit d'emboêter sa tête dans un bonnet de laine fine à longues oreilles. Malgré tout cela, je lui trouvois l'air d'un homme de qualité, sans doute parce que je sçavois qu'il en étoit un. Nous autres personnes du commun nous regardons les grands seigneurs avec une prévention qui leur prête souvent un air de grandeur que la nature leur a refusé.

L'archevêque s'avança vers moi d'abord, & me demanda d'un ton de voix plein de douceur, ce que je souhaitois. Je lui dis que j'étois le jeune homme dont le seigneur don Fernand

de Leyva avoit parlé. Il ne me donna pas le tems de lui en dire davantage. Ah! c'eſt vous, s'écria-t-il, c'eſt vous dont il m'a fait un ſi bel éloge, je vous retiens à mon ſervice. Vous êtes une bonne acquiſition pour moi. Vous n'avez qu'à demeurer ici. A ces mots, il s'appuya ſur deux écuyers, & ſortit après avoir écouté des eccléſiaſtiques qui avoient quelque choſe à lui communiquer. A peine fut-il hors de la chambre où nous étions, que les mêmes officiers qui avoient dédaigné ma converſation vinrent la rechercher. Les voilà qui m'environnent, qui me gracieuſent, & me témoignent de la joie de me voir devenir commençal de l'archevêché. Ils avoient entendu les paroles que leur maître m'avoit dites, & ils mouroient d'envie de ſçavoir ſur quel pied j'allois être auprès de lui: mais j'eus la malice de ne pas contenter leur curioſité, pour me venger de leur mépris.

Monſeigneur ne tarda guere à revenir. Il me fit entrer dans ſon cabinet, pour m'entretenir en particulier. Je jugeai bien qu'il avoit deſſein de tâter mon eſprit. Je me tins ſur mes gardes, & me préparai à meſurer tous mes mots. Il m'interrogea d'abord ſur les humanités. Je ne répondis point mal à ſes queſtions. Il vit que je connoiſſois aſſez les auteurs Grecs & Latins. Il me mit enſuite ſur la dialectique. C'eſt où je l'attendois. Il me trouva là deſſus ferré à glace. Votre éducation, me dit-il, avec quelque ſorte de surpriſe,

prise, n'a point été negligée. Voyons présentement votre écriture. J'en tirai de ma poche une feuille que j'avois apportée exprès. Mon prélat n'en fut pas mal satisfait. Je suis content de votre main, s'écria-t-il, & plus encore de votre esprit. Je remercirai mon neveu don Fernand de m'avoir donné un si joli garçon. C'est un vrai présent qu'il m'a fait.

Nous fûmes interrompus par l'arrivée de quelques seigneurs Grenadins, qui venoient dîner avec l'archevêque. Je les laissai ensemble, & me retirai parmi les officiers qui me prodiguerent alors les honnêtetés. J'allai manger avec eux quand il en fut tems: & s'ils m'observerent pendant le repas, je les examinai bien aussi. Quelle sagesse il y avoit dans l'extérieur des ecclésiastiques! Ils me parurent de saints personnages, tant le lieu où j'étois tenoit mon esprit en respect. Il ne me vint pas seulement en pensée que c'étoit de la fausse monnoye; comme si l'on n'en pouvoit pas voir chez les princes de l'église.

J'étois assis auprès d'un vieux valet de chambre, nommé Melchior de la Ronda. Il prenoit soin de me servir de bons morceaux. L'attention qu'il avoit pour moi m'en donna pour lui, & ma politesse le charma. Seigneur cavalier, me dit-il tout bas, après le dîné: Je voudrois bien avoir une conversation particuliere avec vous. En même-tems, il me mena dans un endroit du palais où personne ne pouvoit nous entendre. Et là, il me tint ce dis-

discours: Mon fils, dès le premier instant que je vous ai vu, je me suis senti pour vous de l'inclination. Je veux vous en donner une marque certaine, en vous faisant une confidence qui vous sera d'une grande utilité. Vous êtes ici dans une maison, où les vrais & les faux dévots vivent pêle-mêle. Il vous faudroit un tems infini pour connoitre le terrein. Je vais vous épargner une si longue & si désagréable étude, en vous découvrant les caracteres des uns & des autres. Après cela, vous pourrez facilement vous conduire.

Je commencerai, poursuivit-il, par monseigneur. C'est un prélat fort pieux, qui s'occupe sans cesse à édifier le peuple, à le porter à la vertu par des sermons pleins d'une morale excellente, qu'il compose lui-même. Il a depuis vingt années quitté la cour, pour s'abandonner entierement au zele qu'il a pour son troupeau. C'est un sçavant personnage, un grand orateur. Il met tout son plaisir à prêcher, & ses auditeurs sont ravis de l'entendre. Peut-être y a-t-il un peu de vanité dans son fait: mais outre que ce n'est point aux hommes à pénétrer les cœurs, il me siéroit mal d'éplucher les défauts d'une personne dont je mange le pain. S'il m'étoit permis de reprendre quelque chose dans mon maître, je blâmerois sa sévérité; au lieu d'avoir de l'indulgence pour les foibles ecclésiastiques, il les punit avec trop de rigueur. Il persécute surtout sans miséricorde ceux, qui, comptant sur

leur

leur innocence, entreprennent de se justifier juridiquement au mépris de son autorité. Je lui trouve encore un autre défaut, qui lui est commun avec bien des personnes de qualité. Quoiqu'il aime ses domestiques, il ne fait aucune attention à leurs services. Il les laissera vieillir dans sa maison, sans songer à leur procurer quelque établissement. Si quelquefois il leur fait des gratifications, ils ne les doivent qu'à la bonté de quelqu'un qui aura parlé pour eux. Il ne s'aviseroit jamais de lui-même de leur faire le moindre bien.

Voilà ce que le vieux valet de chambre me dit de son maître, il me dit après cela ce qu'il pensoit des ecclésiastiques avec qui nous avions dîné; il m'en fit des portraits qui ne s'accordoient guere avec leur maintien. Il ne me les donna pas à la vérité pour des malhonnêtes gens, mais seulement pour d'assez mauvais prêtres. Il en excepta pourtant quelques-uns dont il me vanta fort la vertu. Je ne fus plus embarrassé de ma contenance avec ces messieurs. Dès le soir même en soupant, je me parai comme eux d'un dehors sage. Cela ne coûte rien. Il ne faut pas s'étonner s'il y a tant d'hypocrites.

CHA-

CHAPITRE III.

Gil Blas devient favori de l'archevêque de Grenade, & le canal de ses graces.

J'Avois été dans l'après-dînée chercher mes hardes & mon cheval à l'hôtellerie où j'étois logé; après quoi j'étois revenu souper à l'archevêché où l'on m'avoit préparé une chambre fort propre & un lit de duvet. Le jour suivant, monseigneur me fit appeller de bon matin. C'étoit pour me donner une homélie à transcrire; mais il me recommanda de la copier avec toute l'exactitude possible. Je n'y manquai pas. Je n'oubliai ni accent, ni point, ni virgule. Aussi la joie qu'il en témoigna, fut mêlée de surprise. Pere éternel! s'écria-t-il avec transport, lorsqu'il eût parcouru des yeux tous les feuillets de ma copie! vit-on jamais rien de plus correct? Vous êtes trop bon copiste, pour n'être pas grammairien. Parlez-moi confidemment, mon ami. N'avez-vous rien trouvé en écrivant qui vous ait choqué? Quelque negligence dans le stile, ou quelque terme impropre: cela peut fort bien m'être échappé dans le feu de la composition. Oh! monseigneur, lui répondis-je, d'un air modeste, je ne suis point assez éclairé pour faire des observations critiques; & quand je le

le ferois, je suis persuadé que les ouvrages de votre grandeur braveroient ma censure. Le prélat soûrit de ma réponse. Il ne repliqua point : mais il me laissa voir au travers de toute sa piété qu'il n'étoit pas auteur impunément.

J'achevai de gagner ses bonnes graces par cette flatterie. Je lui devins plus cher de jour en jour, & j'appris enfin de don Fernand, qui le venoit voir très-souvent, que j'en étois aimé de maniere que je pouvois compter ma fortune faite. Cela me fut confirmé peu de tems après par mon maître même, & voici à quelle occasion : un soir il répéta devant moi avec enthousiasme dans son cabinet une homélie qu'il devoit prononcer le lendemain dans la cathédrale. Il ne se contenta pas de me demander ce que j'en pensois en général ; il m'obligea de lui dire les endroits qui m'avoient le plus frappé. J'eus le bonheur de lui citer ceux qu'il estimoit davantage, ses morceaux favoris. Par-là, je passai dans son esprit pour un homme qui avoit une connoissance delicate des vraies beautés d'un ouvrage : Voilà, s'écria-t-il, ce qu'on appelle avoir du goût & du sentiment. Va, mon ami, tu n'as pas, je t'assure, l'oreille Béotienne. En un mot, il fut si content de moi, qu'il me dit avec vivacité ; Sois, Gil Blas, sois désormais sans inquiétude sur ton sort. Je me charge de t'en faire un des plus agréables. Je t'aime ; & pour te le prouver, je te fais mon confident.

Je

Je n'eûs pas si-tôt entendu ces paroles, que je tombai aux pieds de sa grandeur, tout pénétré de réconnoissance. J'embrassai de bon cœur ses jambes cagneuses, & je me regardai comme un homme qui étoit en train de s'enrichir. Oui, mon enfant, reprit l'archevêque, dont mon action avoit interrompu le discours, je veux te rendre dépositaire de mes plus secrettes pensées. Ecoute avec attention ce que je vais te dire. Je me plais à prêcher. Le seigneur benit mes homélies. Elles touchent les pécheurs, les font rentrer en eux-mêmes, & recourir à la pénitence. J'ai la satisfaction de voir un avare, effrayé des images que je présente à sa cupidité, ouvrir ses trésors, & les répandre d'une prodigue main: d'arracher un voluptueux aux plaisirs; de remplir d'ambitieux les hermitages, & d'affermir dans son devoir une épouse ébranlée par un amant séducteur. Ces conversions, qui sont fréquentes, devroient toutes seules m'exciter au travail. Néanmoins je t'avouerai ma foiblesse; je me propose encore un autre prix; un prix que la délicatesse de ma vertu me reproche inutilement; c'est l'estime que le monde a pour les écrits fins & limés. L'honneur de passer pour un parfait orateur a des charmes pour moi. On trouve mes ouvrages également forts & délicats: mais je voudrois bien éviter le défaut des bons auteurs, qui écrivent trop longtems, & me sauver avec toute ma réputation. ....

Ainsi,

Ainsi, mon cher Gil Blas, continua le prélat, j'exige une chose de ton zele; quand tu t'appercevras que ma plume sentira la vieillesse, lorsque tu me verras baisser, ne manque pas de m'en avertir. Je ne me fie point à moi là-dessus. Mon amour propre pourroit me séduire. Cette remarque demande un esprit désintéressé. Je fais choix du tien que je connois bon. Je m'en rapporterai à ton jugement. Graces au ciel! lui-dis-je, monseigneur, vous êtes encore fort éloigné de ce tems-là. De plus, un esprit de la trempe de celui de votre grandeur se conservera beaucoup mieux qu'un autre; ou, pour parler plus juste, vous serez toujours le même. Je vous regarde comme un autre cardinal Ximénés, dont le genie supérieur, au lieu de s'affoiblir par les années, sembloit en recevoir de nouvelles forces. Point de flatterie, interrompit-il, mon ami. Je sçais que je puis tomber tout d'un coup. A mon âge, on commence à sentir les infirmités, & les infirmités du corps alterent l'esprit. Je te le répéte, Gil Blas, dès que tu jugeras que ma tête s'affoiblira, donnez m'en aussi-tôt avis. Ne crains pas d'être franc & sincere. Je recevrai cet avertissement comme une marque d'affection pour moi. D'ailleurs, il y va de ton intérêt. Si par malheur pour toi il me revenoit qu'on dit dans la ville que mes discours n'ont plus leur force ordinaire, & que je devrois me reposer, je te le déclare tout net, tu perdrois

avec mon amitié la fortune que je t'ai promise. Tel seroit le fruit de ta sotte discrétion.

Le patron cessa de parler en cet endroit pour entendre ma réponse, qui fut une promesse de faire ce qu'il souhaitoit. Depuis ce moment-là, il n'eût plus rien de caché pour moi. Je devins son favori Tous les domestiques, excepté Melchior de la Ronda, ne s'en apperçurent pas sans envie. C'étoit une chose à voir que la maniere dont les gentilshommes & les écuyers vivoient alors avec le confident de monseigneur. Ils n'avoient pas honte de faire des bassesses pour captiver ma bienveillance. Je ne pouvois croire qu'ils fussent Espagnols. Je ne laissai pas de leur rendre service, sans être la dupe de leurs politesses intéressées. Monsieur l'archevêque, à ma priere, s'employa pour eux. Il fit donner à l'un une compagnie, & le mit en état de faire figure dans les troupes. Il en envoya un autre au Mexique remplir un emploi considérable qu'il lui fit avoir, & j'obtins pour mon ami Melchior une bonne gratification. J'éprouvai par-là que si le prélat ne prévenoit pas, du moins, il refusoit rarement ce qu'on lui demandoit.

Mais ce que je fis pour un prêtre me paroît mériter un détail. Un jour, certain licentié, appellé Louis Garcias, homme jeune encore, & de très-bonne mine, me fut présenté par notre maître d'hôtel, qui me dit : Sei-

gneur

gneur Gil Blas, vous voyez un de mes meilleurs amis dans cet honnête eccléſiaſtique. Il a été aumônier chez des religieuſes. La médiſance n'a point épargné ſa vertu. On l'a noirci dans l'eſprit de monſeigneur, qui l'a interdit, & qui par malheur eſt ſi prévenu contre lui, qu'il ne veut écouter aucune ſollicitation en ſa faveur. Nous avons inutilement employé les premieres perſonnes de Grenade, pour le faire réhabiliter. Notre maître eſt inflexible.

Meſſieurs, leur dis-je, voilà une affaire bien gâtée. Il vaudroit mieux qu'on n'eût point ſollicité pour le ſeigneur licentié. On lui a rendu un mauvais office en voulant le ſervir. Je connois monſeigneur; les prieres & les recommandations ne font qu'aggraver dans ſon eſprit la faute d'un eccléſiaſtique. Il n'y a pas long-tems que je lui ai oui dire à lui-même: Plus, diſoit il, un prêtre, qui eſt tombé dans l'irrégularité, engage de perſonnes à me parler pour lui, plus il augmente le ſcandale, & plus j'ai de ſévérité. Cela eſt fâcheux, reprit le maître d'hôtel; & mon ami ſeroit bien embarraſſé, s'il n'avoit pas un bonne main. Heureuſement, il écrit à ravir, & il ſe tire d'intrigue par ce talent. Je fus curieux de voir ſi l'écriture qu'on me vantoit, valoit mieux que la mienne. Le licentié qui en avoit ſur lui, m'en montra une page, qui j'admirai. Il ſembloit que ce fut un exemple de maître écrivain. En conſi-

dérant une si belle écriture, il me vint une idée. Je priai Garcias de me laisser ce papier, en lui disant que j'en pourrois faire quelque chose qui lui seroit utile : Que je ne m'expliquois pas dans ce moment; mais que, le lendemain, je lui en dirois davantage. Le licentié à qui le maître d'hôtel avoit apparemment fait l'éloge de mon esprit, se retira aussi content que s'il eût déja été remis dans ses fonctions.

J'avois véritablement envie qu'il le fût ; & dès le jour même j'y travaillai de la maniere que je vais le dire. J'étois seul avec l'archevêque. Je lui fis voir l'écriture de Garcias. Mon patron en parut charmé. Alors profitant de l'occasion : Monseigneur, puisque vous ne voulez pas faire imprimer vos homélies, je souhaiterois du moins qu'elles fussent écrites comme cela.

Je suis satisfait de ton écriture, me répondit le prélat, mais je t'avoue que je ne serois pas fâché d'avoir de cette main-là une copie de mes ouvrages. Votre grandeur, lui repliquai-je, n'a qu'à parler. L'homme qui peint si bien, est un licentié de ma connoissance. Il sera d'autant plus ravi de vous faire ce plaisir, qu'il pourra par ce moyen intéresser vôtre clémence à le tirer de la triste situation où il a le malheur de se trouver présentement.

Le prélat ne manqua pas de demander comment se nommoit ce licentié. Il s'appelle, lui dis-je, Louis Garcias. Il est au désespoir

de

de s'être attiré votre disgrace. Ce Garcias, interrompit-il, a, si je ne me trompe, été aumônier dans un couvent de filles; il a encouru les censures ecclésiastiques. Je me souviens encore des mémoires qui m'ont été donnés contre lui. Ses mœurs ne sont pas fort bonnes. Monseigneur, interrompis-je, à mon tour, je n'entreprendrai point de le justifier, mais je sçais qu'il a des ennemis. Il prétend que les auteurs des mémoires que vous avez vus, se sont plus attachés à lui rendre de mauvais offices, qu'à dire la vérité. Celà peut être, reprit l'archevêque. Il y a dans le monde des esprits bien dangereux. D'ailleurs, je veux que sa conduite n'ait pas toujours été irréprochable, il peut s'en être repenti; enfin à tout péché miséricorde. Amene-moi ce licentié, je leve l'interdiction.

C'est ainsi que les hommes les plus séveres, rabattent de leur sévérité, quand leur plus cher intérêt s'y oppose. L'archevêque accorda sans peine au vain plaisir d'avoir ses œuvres bien écrites, ce qu'il avoit refusé aux plus puissantes sollicitations. Je portai promptement cette nouvelle au maître d'hôtel, qui la fit sçavoir à son ami Garcias. Ce licentié, dès le jour suivant, vint me faire des remercimens proportionnés à la grace obtenue. Je le présentai à mon maître, qui se contenta de lui faire une légere réprimande, & lui donna des homélies à mettre au net. Garcias s'en acquitta si bien qu'il fut rétabli dans son mi-

niſtere. Il obtint même la cure de Gabie, gros bourg aux environs de Grenade. Ce qui prouve bien que les bénéfices ne ſe donnent pas toujours à la vertu.

CHAPITRE IV.

L'archevêque tomba en apoplexie. De l'embarras où ſe trouve Gil Blas, & de quelle façon il en ſort.

TANDIS que je rendois ainſi ſervice aux uns & aux autres, don Fernand de Leyva ſe diſpoſoit à quitter Grenade. J'allai voir ce ſeigneur avant ſon départ, pour le remercier de nouveau de l'excellent poſte qu'il m'avoit procuré. Je lui en parus ſi ſatisfait, qu'il me dit: Mon cher Gil Blas, je ſuis ravi que vous ſoyez content de mon oncle l'archevêque. Je ſuis charmé de ce grand prélat, lui répondis-je, & je dois l'être. Outre que c'eſt un ſeigneur fort aimable, il a pour moi des bontés que je ne puis aſſez reconnoître. Il ne m'en falloit pas moins pour me conſoler de n'être plus auprès du ſeigneur don Céſar & de ſon fils. Je ſuis perſuadé, reprit-il, qu'ils ſont auſſi tous deux mortifiés de vous avoir perdu. Mais vous n'êtes pas peut-etre ſéparés pour jamais. La fortune pourra quelque jour vous raſſembler. Je n'entendis pas ces paroles ſans

sans m'attendrir. J'en soupirai, & je sentis dans ce moment-là que j'aimois tant don Alphonse, que j'aurois volontiers abandonné l'archevêque, & les belles espérances qu'il m'avoit donnés, pour m'en retourner au château de Leyva, si l'on eût levé l'obstacle qui m'en avoit éloigné. Don Fernand s'apperçut des mouvemens qui m'agitoient, & m'en sçut si bon gré, qu'il m'embrassa, en me disant que tout sa famille prendroit toujours part à ma destinée.

Deux mois après que ce cavalier fut parti, dans le tems de ma plus grande faveur, nous eûmes une chaude allarme au palais épiscopal; l'archevêque tomba en apoplexie. On le secourut si promptement, & on lui donna de si bons remedes, que quelques jours après, il n'y paroissoit plus: mais son esprit en reçut une rude atteinte. Je le remarquai bien dès la premiere homélie qu'il composa. Je ne trouvai pas toutefois la différence qu'il y avoit de celle-là aux autres assez sensible pour conclure que l'orateur commençoit à baisser. J'attendis encore une homélie pour mieux sçavoir à quoi m'en tenir. Oh! pour celle-là elle fut décisive. Tantôt le bon prélat se rebattoit, tantôt il s'élevoit trop haut, ou descendoit trop bas. C'étoit un discours diffus, une rhétorique de régent usé, une capucinade.

Je ne fus pas le seul qui y prit garde. La plûpart des auditeurs, comme s'ils eussent été aussi gagés pour l'examiner, se disoient

tout

tout bas les uns aux autres : Voilà un sermon qui sent l'apoplexie. Allons, monsieur l'arbitre des homélies, me dis-je alors à moi-même, préparez-vous à faire votre office. Vous voyez que monseigneur tombe. Vous devez l'en avertir, non seulement comme dépositaire de ses pensées, mais encore de peur que quelqu'un de ses amis ne fût assez franc pour vous prévenir. En ce cas-là, vous sçavez ce qu'il en arriveroit ; vous seriez biffé de son testament, où il y aura sans doute pour vous un meilleur legs que la bibliotheque du licentié Sédillo.

Après ces réflexions, j'en faisois d'autres toutes contraires : l'avertissement dont il s'agissoit, me paroissoit délicat à donner. Je jugeois qu'un auteur entêté de ses ouvrages pourroit le recevoir mal : mais rejettant cette pensée, je me représentois qu'il étoit impossible qu'il le prît en mauvaise part, après l'avoir exigé de moi d'une maniere si pressante. Ajoûtons à cela que je comptois bien de lui parler avec adresse, & de lui faire avaler la pillule tout doucement. Enfin, trouvant que je risquois davantage à garder le silence, qu'à le rompre, je me déterminai à parler.

Je n'étois plus embarrassé que d'une chose ; je ne sçavois de quelle façon entamer la parole. Heureusement l'orateur lui-même me tira de cet embarras, en me demandant ce qu'on disoit de lui dans le monde, & si l'on étoit satisfait de son dernier discours. Je répondis

répondis qu'on admiroit toujours ses homélies : mais qu'il me sembloit que la derniere n'avoit pas si bien que les autres affecté l'auditoire. Comment donc, mon ami, repliqua-t-il avec étonnement, auroit-elle trouvé quelque Aristarque* ? Non, monseigneur, lui repartis-je, non. Ce ne sont pas des ouvrages tels que les vôtres, que l'on ose critiquer. Il n'y a personne qui n'en soit charmé. Néanmoins puisque vous m'avez recommandé d'être franc & sincere, je prendrai la liberté de vous dire que votre dernier discours ne me paroît pas tout-à-fait de la force des précédens. Ne pensez-vous pas cela comme moi ?

Ces paroles firent pâlir mon maître, qui me dit avec un souris forcé : Monsieur Gil Blas, cette piece n'est donc pas de votre goût ? Je ne dis pas cela, monseigneur, interrompis-je tout déconcerté. Je la trouve excellente, quoiqu'un peu au-dessous de vos autres ouvrages. Je vous entends, repliqua-t-il ; je vous parois baisser, n'est-ce pas ? Tranchez le mot. Vous croyez qu'il est tems que je songe à la retraite. Je n'aurois pas été assez hardi, lui dis-je, pour vous parler si librement, si votre grandeur ne me l'eût ordonné. Je ne fais donc que lui obéir, & je la supplie très-humblement de ne me point sçavoir mauvais gré de ma hardiesse. A dieu ne plaise, interrompit-il avec précipitation, à dieu ne

* Grand critique du tems de Ptolomée Philadelphe.

plaise

plaiſe que je vous la reproche. Il faudroit que je fuſſe bien injuſte. Je ne trouve point du tout mauvais que vous me diſiez votre ſentiment. C'eſt votre ſentiment ſeul que je trouve mauvais. J'ai été furieuſement la dupe de votre intelligence bornée.

Quoique démonté, je voulus chercher quelque modification pour rajuſter les choſes; mais le moyen d'appaiſer un auteur irrité, & de plus un auteur accoutumé à s'entendre louer. N'en parlons plus, dit-il, mon enfant. Vous êtes encore trop jeune pour démêler le vrai du faux. Apprenez que je n'ai jamais compoſé de meilleure homélie, que celle qui a le malheur de n'avoir pas votre approbation. Mon eſprit, graces au ciel ! n'a encore rien perdu de ſa vigueur. Déſormais je choiſirai mieux mes confidens. J'en veux de plus capables que vous de décider. Allez, pourſuivit-il, en me pouſſant par les épaules hors de ſon cabinet, allez dire à mon tréſorier qu'il vous compte cent ducats, & que le ciel vous conduiſe avec cette ſomme. Adieu, monſieur Gil Blas: Je vous ſouhaite toutes ſortes de proſpérité avec un peu plus de goût.

CHA-

CHAPITRE V.

Du parti que prit Gil Blas après que l'archevêque lui eût donné son congé: Par quel hazard il rencontra le licentié qui lui avoit tant d'obligation; & quelles marques de reconnoissance il en reçut.

JE sortis du cabinet en maudissant le caprice ou pour mieux dire la foiblesse de l'archevêque, & plus en colere contre lui, qu'affligé d'avoir perdu ses bonnes graces. Je doutai même quelque tems si j'irois toucher mes cent ducats, mais après y avoir bien réflechi, je ne fus pas assez sot pour n'en rien faire. Je jugeai que cet argent ne m'ôteroit pas le droit de donner un ridicule à mon prélat. A quoi je me promettois bien de ne pas manquer, toutes les fois qu'on mettroit devant moi ses homélies sur le tapis.

J'allai donc demander cent ducats au trésorier, sans lui dire un seul mot de ce qui venoit de se passer entre son maître & moi. Je cherchai ensuite Melchior de la Ronda, pour lui dire un éternel adieu. Il m'aimoit trop pour n'être pas sensible à mon malheur. Pendant que je lui en faisois le récit, je remarquois que la douleur s'imprimoit sur son visage. Malgré tout le respect qu'il devoit à l'archevêque, il ne put s'empêcher de le blâmer. Mais

Mais comme dans la colere où j'étois, je jurai que le prélat me le payeroit, & que je rejouirois toute la ville à ses dépens, le sage Melchior me dit : Croyez-moi, mon cher Gil Blas, dévorez plutôt votre chagrin. Les hommes du commun doivent toujours respecter les personnes de qualité, quelque sujet qu'ils ayent de s'en plaindre. Je conviens qu'il y a de fort plats seigneurs, qui ne méritent guere qu'on ait de la considération pour eux ; mais ils peuvent nuire, il faut les craindre.

Je remerciai le vieux valet de chambre du bon conseil qu'il me donnoit, & je lui promis d'en profiter. Après cela, il me dit : Si vous allez à Madrid, voyez-y Joseph Navarro mon neveu. Il est chef d'office chez le seigneur don Baltazar de Zuniga, & j'ose vous dire que c'est un garçon digne de votre amitié. Il est franc, vif, officieux, prévenant. Je souhaite que vous fassiez connoissance ensemble. Je lui répondis que je ne manquerois pas d'aller voir ce Joseph Navarro, si-tôt que je serois à Madrid où je comptois bien de retourner. Ensuite, je sortis du palais épiscopal pour n'y remettre jamais le pied. Si j'eusse encore eu mon cheval, je serois peut-être parti sur le champ pour Tolede, mais je l'avois vendu dans le tems de ma faveur, croyant que je n'en aurois plus besoin. Je pris le parti de louer une chambre garnie, faisant mon plan de demeurer encore un mois à Grenade, &

de

de me rendre après cela auprès du comte de Polan.

Comme l'heure du dîné approchoit, je demandai à mon hôtesse s'il n'y avoit pas quelque auberge dans le voisinage. Elle me répondit qu'il y en avoit une excellente à deux pas de sa maison, que l'on y étoit bien servi, & qu'il y alloit quantité d'honnêtes gens. Je me la fis enseigner, & je m'y rendis bientôt. J'entrai dans une grande salle qui ressembloit assez à un réfectoire. Dix à douze hommes assis à une longue table couverte d'une nappe mal-propre, s'y entretenoient en mangeant chacun sa petite portion. L'on m'apporta la mienne, qui dans un autre tems sans doute m'auroit fait regretter la table que je venois de perdre. Mais j'étois alors si piqué contre l'archevêque, que la frugalité de mon auberge me paroissoit préférable à la bonne chere qu'on faisoit chez lui. Je blâmois l'abondance des mets dans les repas, & raisonnant en docteur de Valladolid ; Malheur, disois-je, à ceux qui fréquentent ces tables pernicieuses où il faut sans cesse être en garde contre sa sensualité, de peur de trop charger son estomac. Pour peu que l'on mange, ne mange-t-on pas toujours assez ! Je louois dans ma mauvaise humeur des aphorismes que j'avois jusqu'alors fort negligés.

Dans le tems que j'expédiois mon ordinaire, sans craindre de passer les bornes de la tempérance, le licentié Louis Garcias devenu

curé de Gabié de la maniere que je l'ai dit ci-devant, arriva dans la salle. Du moment qu'il m'apperçût, il vint me salüer d'un air empressé, où plutôt, en faisant toutes les démonstrations d'un homme qui sent une joie excessive. Il me serra entre ses bras, & je fus obligé d'essuyer un nouvel & très-long compliment sur le service que je lui avois rendu. Il me fatiguoit à force de se montrer reconnoissant. Il se plaça près de moi en me disant: Oh vive dieu, mon cher patron! puisque ma bonne fortune veut que je vous rencontre, nous ne nous séparerons pas sans boire. Mais comme il n'y a pas de bon vin dans cette auberge, je vous menerai, s'il vous plaît, après notre petit dîné dans un endroit où je vous regalerai d'une bouteille de Lucene des plus secs, & d'un muscat de Foncaral exquis. Il faut que nous fassions cette débauche. Ne me refusez pas, je vous prie, cette satisfaction. Que n'ai-je le bonheur de vous posséder quelques jours seulement dans mon presbytere de Gabie. Vous y seriez reçu comme un généreux Mécene à qui je dois la vie aisée & tranquile que j'y mène.

Pendant qu'il me tenoit ce discours, on lui porta sa portion. Il se mit à manger sans pourtant cesser de me dire par intervalles quelque chose de flatteur. Je saisis ce tems-là pour parler à mon tour; & comme il n'oublia pas de me demander des nouvelles de son ami le maître d'hôtel, je ne lui fis

pas

pas un mystere de ma sortie de l'archevêché. Je lui contai même jusqu'aux moindres circonstances de ma disgrace qu'il écouta fort attentivement. Après tout ce qu'il venoit de me dire, qui ne se seroit pas attendu à l'entendre, pénétré d'une douleur reconnoissante, déclamer contre l'archevêque; mais c'est à quoi il ne pensoit nullement. Au contraire, il devint froid & rêveur, acheva de dîner sans me dire une parole, puis se levant de table brusquement, il me salua d'un air glacé, & disparut. L'ingrat, ne me voyant plus en état de lui être utile, s'épargnoit jusqu'à la peine de me cacher ses sentimens. Je ne fis que rire de son ingratitude, & le regardant avec tout le mépris qu'il méritoit, je lui criai d'un ton assez haut pour en être entendu: Hola! ho! sage aumônier de religieuses, allez faire rafraîchir ce délicieux vin de Lucene dont vous m'avez fait fête.

CHAPITRE VI.

Gil Blas va voir jouer les comédiens de Grenade. De l'étonnement où le jetta la vue d'une actrice, & ce qu'il en arriva.

GARCIAS n'étoit pas hors de la salle, qu'il y entra deux cavaliers fort proprement vêtus, qui vinrent s'asseoir auprès de moi. Ils commencerent à s'entretenir des comédiens

médiens de la troupe de Grenade, & d'une comédie nouvelle qu'on jouoit alors. Cette piece suivant leur discours, faisoit grand bruit dans la ville. Il me prit envie de l'aller voir représenter dès ce jour-là. Je n'avois point été à la comédie, depuis que j'étois à Grenade. Comme j'avois presque toujours demeuré à l'archevêché où ce spectacle étoit frappé d'anathême, je n'avois eu garde de me donner ce plaisir-là. Les homélies avoient fait tout mon amusement.

Je me rendis donc dans la salle des comédiens, lorsqu'il en fut tems, & j'y trouvai une nombreuse assemblée. J'entendis faire autour de moi des dissertations sur la piece, avant qu'elle commençât, & je remarquai que tout le monde se mêloit d'en juger. L'un se déclaroit pour, l'autre contre. A-t-on jamais vu un ouvrage mieux écrit, disoit-on à ma droite ? Le pitoyable stile, s'écrioit-on à ma gauche ! En vérité s'il y a bien de mauvais auteurs, il faut convenir qu'il y a encore plus de mauvais critiques. Et quand je pense au dégoût que les poëtes dramatiques ont à essuyer, je m'étonne qu'il y en ait d'assez hardis pour braver l'ignorance de la multitude & la censure dangereuse des demi-sçavans qui corrompent quelquefois le jugement du public.

Enfin le *Graciolo* se présenta pour ouvrir la scene. Dès qu'il parut, il excita un battement de mains général. Ce qui me fit connoître que c'étoit un de ces acteurs gâtés, à qui le parterre

terre pardonne tout. Effectivement ce comédien ne disoit pas un mot, ne faisoit pas un geste, sans s'attirer des applaudissemens. On lui marquoit trop le plaisir que l'on prenoit à le voir. Aussi en abusoit-il. Je m'apperçus qu'il s'oublioit quelquefois sur la scene, & mettoit à une trop forte épreuve la prévention où l'on étoit en sa faveur. Si on l'eut sifflé, au lieu de l'applaudir, on lui auroit souvent rendu justice.

On battit aussi des mains à la vue de quelques autres acteurs, & particulierement d'une actrice qui faisoit un rôle de suivante. Je m'attachai à la considérer, & il n'y a point de termes qui puisse exprimer quelle fut ma surprise, quand je reconnus en elle Laure, ma chere Laure, que je croyois encore à Madrid auprès d'Arsénie. Je ne pouvois douter que ce ne fût elle. Sa taille, ses traits, le son de sa voix, tout m'assuroit que je ne me trompois point. Cependant, comme si je me fusse défié du rapport de mes yeux, & de mes oreilles, je demandai son nom à un cavalier qui étoit à côté de moi. Hé! de quel pays venez-vous, me dit-il? Vous êtes apparemment un nouveau débarqué, puisque vous ne connoissez pas la belle Estelle.

La ressemblance étoit trop parfaite pour prendre le change. Je compris bien que Laure en changeant d'état, avoit aussi changé de nom; & curieux de sçavoir ses affaires, (car le public n'ignore guere celles des personnes

de théâtre,) je m'informai du même homme si cette Estelle avoit quelque amant d'importance. Il me répondit que depuis deux mois il y avoit à Grenade un grand seigneur Portugais, nommé le marquis de Marialva, qui faisoit beaucoup de dépense pour elle. Il m'en auroit dit davantage, si je n'eusse pas craint de le fatiguer de mes questions. J'étois plus occupé de la nouvelle que ce cavalier venoit de m'apprendre, que de la comédie ; & qui m'eût demandé le sujet de la piece quand je sortis, m'auroit fort embarrassé. Je ne faisois que rêver à Laure, à Estelle, & je me promettois bien d'aller chez cette actrice le jour suivant. Je n'étois pas sans inquiétude sur la réception qu'elle me feroit. J'avois lieu de penser que ma vue ne lui feroit pas plaisir dans la situation brillante où étoient ses affaires. Je jugeois même qu'une si bonne comédienne, pour se venger d'un homme dont certainement elle avoit sujet d'être mécontente, pourroit bien ne pas faire semblant de le connoître. Tout cela ne me rebuta point. Après un léger repas, (car on n'en faisoit pas d'autres dans mon auberge,) je me retirai dans ma chambre, très-impatient d'être au lendemain.

Je dormis peu cette nuit, & je me levai à la pointe du jour. Mais comme il me sembla que la maîtresse d'un grand seigneur, ne devoit pas être visible de si bon matin, avant que d'aller chez elle, je passai trois ou quatre heures à me parer, à me faire raser, poudrer

&

& parfumer. Je voulois me présenter devant elle dans un état qui ne lui donnât pas lieu de rougir en me revoyant. Je sortis sur les dix heures, & me rendis chez elle, après avoir été demander sa demeure à l'hôtel des comédiens ; elle logeoit dans une grande maison où elle occupoit le premier appartement. Je dis à une femme de chambre qui vint m'ouvrir la porte, qu'un jeune homme souhaitoit de parler à la dame Estelle. La femme de chambre rentra pour m'annoncer, & j'entendis aussitôt sa maîtresse, qui lui dit d'un ton de voix fort elevé : Qui est-il ce jeune homme ? Que me veut-il ? qu'on le fasse entrer.

Je jugeai par là que j'avois mal pris mon tems ; que son amant Portugais étoit à sa toilette ; & qu'elle ne parloit si haut, que pour lui persuader qu'elle n'étoit pas fille à recevoir des messages suspects. Ce que je pensois étoit véritable. Le marquis de Marialva passoit avec elle presque toutes les matinées. Ainsi je m'attendois à un mauvais compliment, lorsque cette originale actrice me voyant paroître, accourut à moi les bras ouverts, en s'écriant comme par enthousiasme : Ah ! mon frere, est-ce vous que je vois ? A ces mots, elle m'embrassa à plusieurs reprises. Puis se tournant vers le Portugais ; Seigneur, lui dit-elle, pardonnez si en votre présence je cede à la force du sang. Après trois ans d'absence, je ne puis revoir un frere que j'aime tendrement, sans lui donner des marques de mon amitié.

amitié. Hé bien ! mon cher Gil Blas, continua-t-elle en m'apostrophant de nouveau, dites-moi des nouvelles de la famille. Dans quel état l'avez-vous laissée ?

Ce discours m'embarrassa d'abord : mais j'y démêlai bientôt les intentions de Laure, & secondant son artifice, je lui répondis d'un air accommodé à la scene que nous allions jouer tous deux : Graces au ciel ! ma sœur, nos parens sont en bonne santé. Je ne doute pas, reprit-elle, que vous ne soyez étonné de me voir comédienne à Grenade : mais ne me condamnez pas sans m'entendre. Il y a trois années, comme vous sçavez, que mon pere crut m'établir avantageusement, en me donnant au capitaine don Antonio Coëllo, qui m'amena des Asturies à Madrid, où il avoit pris naissance. Six mois après que nous y fûmes arrivés, il eut une affaire d'honneur, qu'il s'attira par son humeur violente. Il tua un cavalier qui s'étoit avisé de faire quelque attention à moi. Le cavalier appartenoit à des personnes de qualité, qui avoient beaucoup de crédit. Mon mari qui n'en avoit guere, se sauva en Catalogne, avec tout ce qui se trouva au logis de pierreries & d'argent comptant. Il s'embarque à Barcelone, passe en Italie, se met au service des Vénitiens, & perd enfin la vie dans la Morée, en combattant contre les Turcs. Pendant ce tems-là, une terre que nous avions pour tout bien, fut confisquée, & je devins une douairiere des plus minces. A quoi

quoi me résoudre dans une si fâcheuse extrémité ? Une jeune veuve qui a de l'honneur, se trouve bien embarrassée. Il n'y avoit pas moyen de m'en retourner dans les Asturies. Qu'y aurois-je fait ? Je n'aurois reçu de ma famille que des condoléances pour toute consolation. D'un autre côté, j'avois été trop bien élevée, pour être capable de me laisser tomber dans le libertinage. A quoi donc me déterminer ? Je me suis fait comédienne pour conserver ma réputation.

Il me prit une si forte envie de rire, lorsque j'entendis Laure finir ainsi son roman, que je n'eus pas peu de peine à m'en empêcher. J'en vins pourtant à bout, & même je lui dis d'un air grave : Ma sœur, j'approuve votre conduite, & je suis bien aise de vous retrouver à Grenade si honnêtement établie.

Le marquis de Marialva qui n'avoit pas perdu un mot de tous ces discours, prit au pied de la lettre ce qu'il plut à la veuve de don Antonio de débiter. Il se mêla même à l'entretien. Il me demanda si j'avois quelque emploi à Grenade, ou ailleurs. Je doutai un moment si je mentirois : mais ne jugeant pas cela nécessaire, je dis la vérité. Je contai de point en point comment j'étois entré à l'archevêché, & de quelle façon j'en étois sorti. Ce qui divertit infiniment le seigneur Portugais. Il est vrai que malgré la promesse faite à Melchior, je m'égaya un peu aux dépens de l'archevêque. Ce qu'il y a de plaisant,

c'est

c'eſt que Laure qui s'imaginoit que je compoſois une fable, à ſon exemple, faiſoit des éclats de rire, qu'elle n'auroit pas faits, ſi elle eût ſçu que je ne mentois point.

Après avoir achevé mon récit, que je finis par la chambre que j'avois louée, on vint avertir qu'on avoit ſervi. Je voulus auſſi-tôt me retirer pour aller dîner à mon auberge. Mais Laure m'arrêta. Quel eſt votre deſſein, mon frere ? me dit-elle. Vous dînerez avec moi. Je ne ſouffrirai pas même que vous ſoyez plus long-tems dans une chambre garnie. Je prétends que vous mangiez dans ma maiſon, & que vous y logiez. Faites apporter vos hardes ce ſoir. Il y a ici un lit pour vous.

Le ſeigneur Portugais, à qui peut-être cette hoſpitalité ne faiſoit pas plaiſir, prit alors la parole, & dit à Laure : Non, Eſtelle, vous n'êtes pas logée ici aſſez commodément pour recevoir quelqu'un chez vous. Votre frere, ajouta-t-il, me paroit un joli garçon, & l'avantage qu'il a de vous toucher de ſi près m'intéreſſe pour lui. Je veux le prendre à mon ſervice. Ce ſera celui de mes ſecrétaires que je cherirai le plus. J'en ferai mon homme de confiance. Qu'il ne manque pas de venir dès cette nuit coucher chez moi, j'ordonnerai qu'on lui prépare un logement. Je lui donne quatre cens ducats d'appointemens ; & ſi dans la ſuite, j'ai ſujet, comme je l'eſpere, d'être content de lui, je le mettrai



A. Smith

en état de se consoler d'avoir été trop sincere avec son archevêque.

Les remercimens que je fis là-dessus au marquis, furent suivis de ceux de Laure, qui enchérirent sur les miens. Ne parlons plus de cela, interrompit-il; c'est une affaire finie. En achevant ces paroles, il salua sa princesse de théâtre & sortit. Elle me fit aussi-tôt passer dans un cabinet, où se voyant seule avec moi: J'étoufferois, s'écria-t-elle, si je résistois plus long-tems à l'envie que j'ai de rire. Alors elle se renversa dans un fauteuil, & se tenant les côtés, elle s'abandonna comme une folle à des ris immodérés. Il me fut impossible de ne pas suivre son exemple, & quand nous nous en fûmes bien donné: Avoue, Gil Blas, me dit-elle, que nous venons de jouer une plaisante comédie. Mais je ne m'attendois pas au dénouement. J'avois dessein seulement de te ménager une table & un logement, & pour te les offrir avec bienséance, je t'ai fait passer pour mon frere. Je suis ravie que le hazard t'ait présenté un si bon poste. Le marquis de Marialva est un seigneur généreux, qui fera plus encore pour toi qu'il n'a promis de faire. Une autre que moi, poursuivit-elle, n'auroit peut-être pas reçu si gracieusement un homme qui quitte ses amis, sans leur dire adieu. Mais je suis de ces bonnes pâtes de filles qui revoyent toujours avec plaisir un fripon qu'elles ont aimé.

Je

Je demeurai d'accord de bonne foi de mon impolitesse, & je lui en demandai pardon; après quoi elle me conduisit dans une salle à manger très-propre. Nous nous mîmes à table; & comme nous avions pour témoins une femme de chambre & un laquais, nous nous traitâmes de frere & de sœur. Lorsque nous eûmes dîné, nous repassâmes dans le même cabinet où nous nous étions entretenus. Là, mon incomparable Laure se livrant à toute sa gaieté naturelle, me demanda compte de tout ce qui m'étoit arrivé depuis notre séparation. Je lui fis un fidele rapport; & quand j'eus satisfait sa curiosité, elle contenta la mienne, en me faisant le récit de son histoire dans ces termes.

CHAPITRE VII.

Histoire de Laure.

JE vais te conter le plus succinctement qu'il me sera possible, par quel hazard j'ai embrassé la profession comique.

Après que tu m'eus si honnêtement quittée, il arriva de grands événemens. Arsénie ma maîtresse, plus fatiguée que dégoûtée du monde, abjura le théâtre; & m'emmena avec elle à une belle terre qu'elle venoit d'acheter auprès de Zamora en monnoies étrangeres. Nous eûmes bientôt fait des connoissances dans

cette ville-là. Nous y allions assez souvent. Nous y passions un jour ou deux. Nous venions ensuite nous renfermer dans notre château.

Dans un de ces petits voyages don Felix Maldonado, fils unique du corrégidor, me vit par hazard, & je lui plus. Il chercha l'occasion de me parler sans témoins, & pour ne te rien céler, je contribuai à la lui faire trouver. Le cavalier n'avoit pas vingt ans. Il étoit beau comme l'amour même, fait à peindre, & plus séduisant encore par ses manieres galantes & généreuses, que par sa figure. Il m'offrit de si bonne grace, & avec tant d'instance, un gros brillant qu'il avoit au doigt, que je ne pus me défendre de l'accepter. Je ne me sentois pas d'aise d'avoir un galant si aimable : mais quelle imprudence aux grisettes de s'attacher aux enfans de famille, dont les peres ont de l'autorité ! Le corrégidor le plus sévere de ses pareils, averti de notre intelligence, se hâta d'en prévenir les suites. Il me fit enlever par une troupe d'alguazils, qui me menerent malgré mes cris, à l'hôpital de la pitié.

Là, sans autre forme de procès, la supérieure me fit ôter ma bague & mes habits, & revétir d'une longue robe de serge grise, ceinte par le milieu d'une large courroye de cuir noir, d'où pendoit un rosaire à gros grains, qui me descendoit jusqu'aux talons. On me conduisit après cela dans une salle, où je trouvai un vieux moine, de je ne sçais quel

ordre, qui se mît à me prêcher la pénitence, à peu près comme la dame Léonarde t'exhorta dans le soûterrein à la patience. Il me dit que j'avois bien de l'obligation aux personnes qui me faisoient enfermer, qu'elles m'avoient rendu un grand service, en me retirant des filets du démon, dans lesquels j'étois malheureusement engagée. J'avouerai franchement mon ingratitude ; bien loin de me sentir redevable à ceux qui m'avoient fait ce plaisir-là, je les chargeois d'imprécations.

Je passai huit jours à me désoler. Mais le neuvieme, (car je comptois jusqu'aux minutes) mon sort parut vouloir changer de face. En traversant une petite cour, je rencontrai l'œconome de la maison ; personnage à qui tout étoit soumis : la supérieure même lui obéissoit. Il ne rendoit compte de son œconomat qu'au corrégidor, de qui seul il dépendoit, & qui avoit une entiere confiance en lui. Il se nommoit don Pédro Zendono ; & le bourg de Salsédon en Biscaye l'avoit vu naître. Représente-toi un grand homme pâle & décharné, une figure à servir de modele pour peindre le bon larron. A peine paroissoit-il regarder les sœurs. Tu n'as jamais vu de face si hypocrite, quoique tu ayes demeuré à l'archevêché.

Je rencontrai donc, poursuivit-elle, le seigneur Zendono, qui m'arrêta, en me disant : Consolez-vous, ma fille : je suis touché de vos malheurs. Il n'en dit pas davantage, & il con-

continua son chemin, me laissant faire les commentaires qu'il me plairoit sur un texte si laconique. Comme je le croyois un homme de bien, je m'imaginois bonnement qu'il s'étoit donné la peine d'examiner pourquoi j'avois été enfermée, & que ne me trouvant pas assez coupable pour mériter d'être traitée avec tant d'indignité, il vouloit me servir auprès du corrégidor. Je ne connoissois pas le Biscayen. Il avoit bien d'autres intentions. Il rouloit dans son esprit un projet de voyage dont il me fit confidence quelque jours après; Ma chere Laure, me dit-il, je suis si sensible à vos peines, que j'ai résolu de les finir. Je n'ignore pas que c'est vouloir me perdre: mais je ne suis plus à moi, & je ne veux vivre que pour vous. La situation où je vous vois me perce l'ame. Je prétends dès demain vous tirer de votre prison, & vous conduire moi-même à Madrid. Je veux tout sacrifier au plaisir d'être votre libérateur.

Je pensai m'évanouir de joie à ces paroles de Zendono, qui, jugeant par mes remercimens que je ne demandois pas mieux que de me sauver, eut l'audace, le jour suivant, de m'enlever devant tout le monde, ainsi que je vais le rapporter. Il dit à la supérieure qu'il avoit ordre de me mener au corrégidor, qui étoit à une maison de plaisance à deux lieues de la ville, & il me fit effrontément monter avec lui dans une chaise de poste, tirée par deux bonnes mules qu'il avoit

achetées exprès. Nous n'avions pour tous domestiques qu'un valet qui conduisoit la chaise, & qui étoit entierement dévoué à l'œconome. Nous commençâmes à rouler, non du côté de Madrid, comme je me l'imaginois, mais vers les frontieres du Portugal, où nous arrivâmes en moins de tems qu'il n'en falloit au corrégidor de Zamora pour apprendre notre fuite, & mettre ses levriers sur nos traces.

Avant que d'entrer dans Bragance, le Biscayen me fit prendre un habit de cavalier, dont il avoit eu la précaution de se pourvoir: &, me comptant embarquée avec lui, il me dit dans une hôtellerie où nous allâmes loger: Belle Laure, ne me sçachez pas mauvais gré de vous avoir amenée en Portugal. Le corrégidor de Zamora nous fera chercher dans notre patrie, comme deux criminels à qui l'Espagne ne doit point accorder d'azile. Mais, ajoûta-t-il, nous pouvons nous mettre à couvert de son ressentiment dans ce royaume étranger, quoiqu'il soit maintenant soumis à la domination Espagnole. Nous y serons du moins plus en sûreté que dans notre pays. Laissez-vous persuader, mon ange. Suivez un homme qui vous adore. Allons nous établir à Coïmbre. Là, je me ferai espion du saint office, & à l'ombre de ce tribunal redoutable, nous verrons impunément couler nos jours dans de tranquiles plaisirs.

Une proposition si vive me fit connoître que j'avois affaire à un chevalier qui n'aimoit pas à servir de conducteur aux infantes pour la gloire de la chevalerie. Je compris qu'il comptoit beaucoup sur ma reconnoissance, & plus encore sur ma misere. Cependant quoique ces deux choses me parlassent en sa faveur, je rejettai fierement ce qu'il me proposoit. Il est vrai que de mon côté, j'avois deux fortes raisons pour me montrer si réservée; je ne me sentois point de goût pour lui, & je ne le croyois pas riche. Mais lorsque revenant à la charge, il s'offrit de m'épouser au préalable, & qu'il me fit voir réellement que son œconomat l'avoit mis en fonds pour long-tems, je ne le cele pas, je commençai à l'écouter. Je fus éblouie de l'or & des pierreries qu'il étala devant moi: & j'éprouvai que l'interêt sçait faire des métamorphoses, aussi-bien que l'amour. Mon Biscayen devint peu à peu un autre homme à mes yeux. Son grand corps sec prit la forme d'une taille fine; son teint pâle me parut d'un beau blanc; je donnai un nom favorable jusqu'à son air hypocrite. Alors j'acceptai sans répugnance sa main devant le ciel, qu'il prit à témoin de notre engagement. Après cela, il n'eut plus de contradiction à essuyer de ma part. Nous nous remîmes à voyager, & Coïmbre vit bientôt dans ses murs un nouveau ménage.

Mon mari m'acheta des habits de femme assez propres, & me fit présent de plusieurs

diamans, parmi lesquels je reconnus celui de don Felix Maldonado. Il ne m'en fallut pas davantage pour deviner d'où venoient toutes les pierres précieuses que j'avois vues, & pour être persuadée que je n'avois pas épousé un rigide observateur du septieme article du décalogue. Mais me considérant comme la cause premiere de ses tours de main, je les lui pardonnois. Une femme excuse jusqu'aux mauvaises actions que sa beauté fait commettre. Sans cela, qu'il m'eût paru un méchant homme !

Je fus assez contente de lui pendant deux ou trois mois. Il avoit toujours des manieres galantes, & sembloit m'aimer tendrement. Néanmoins les marques d'amitié qu'il me donnoit, n'étoient que de fausses apparences. Le fourbe me trompoit, & me préparoit le traitement que toute fille séduite par un mal-honnête homme doit attendre de lui. Un matin, à mon retour de la messe, je ne trouvai plus au logis que les murailles. Les meubles, & jusques à mes hardes, tout avoit été emporté. Zendono & son fidele valet avoient si bien pris leurs mesures, qu'en moins d'une heure le dépouillement entier de la maison avoit été fait & parfait. De maniere qu'avec le seul habit dont j'étois vêtue, & la bague de don Felix qu'heureusement j'avois au doigt, je me vis comme un autre Ariane abandonnée par un ingrat. Mais je t'assure que je ne m'amusai point à faire des élégies sur mon infortune.

Je

Je bénis plutôt le ciel de m'avoir délivré d'un scélérat, qui ne pouvoit manquer de tomber tôt ou tard entre les mains de la justice. Je regardai le tems que nous avions passé ensemble, comme un tems perdu que je ne tarderois guere à réparer. Si j'eusse voulu demeurer en Portugal, & m'attacher à quelque femme de condition, j'en aurois trouvé de reste; mais soit que j'aimasse mon pays, soit que je fusse entraînée par la force de mon étoile qui m'y préparoit une meilleure fortune, je ne songeai plus qu'à revoir l'Espagne. Je m'adressai à un jouaillier, qui me compta la valeur de mon brillant en especes d'or, & je partis avec une vieille dame Espagnole qui alloit à Séville dans une chaise roulante.

Cette dame, qui s'appelloit Dorothée, revenoit de voir une de ses parentes établie à Coïmbre, & s'en retournoit à Séville, où elle faisoit sa résidence. Il se trouva tant de sympathie entre elle & moi, que nous nous attachâmes l'une à l'autre dès la premiere journée; & notre liaison se fortifia si bien sur la route, que la dame ne voulut point, à notre arrivée, que je logeasse ailleurs que dans sa maison. Je n'eus pas sujet de me repentir d'avoir fait une pareille connoissance. Je n'ai jamais vu de femme d'un meilleur caractere. On jugeoit encore à ses traits & à la vivacité de ses yeux, qu'elle devoit avoir fait racler bien de guitarres. Aussi étoit-elle veuve de plusieurs

plusieurs maris de noble race, & vivoit honorablement de ses douaires.

Entr'autres excellentes qualités, elle avoit celle d'être très-compatissante aux malheurs des filles. Quand je lui fis confidence des miens, elle entra si chaudement dans mes intérêts, qu'elle donna mille malédictions à Zendono. Les chiens d'hommes! dit-elle d'un ton à faire juger qu'elle avoit rencontré en son chemin quelque œconome ; Les miserables ! Il y a comme cela dans le monde des fripons qui se font un jeu de tromper les femmes. Ce qui me console, ma chere enfant, continua-t-elle, c'est que suivant votre récit, vous n'êtes nullement liée au parjure Biscayen. Si votre mariage avec lui est assez bon pour vous servir d'excuse, en récompense il est assez mauvais pour vous permettre d'en contracter un meilleur, quand vous en trouverez l'occasion.

Je sortois tous les jours avec Dorothée pour aller à l'église, ou bien en visite d'amie ; c'étoit le moyen d'avoir bientôt quelque aventure. Je m'attirai les regards de plusieurs cavaliers. Il y en eut qui voulurent sonder le gué. Ils firent parler à ma vieille hôtesse ; mais les uns n'avoient pas de quoi fournir aux fraix d'un établissement, & les autres n'avoient pas encore pris la robe virile. Ce qui suffisoit pour m'ôter toute envie de les écouter. J'en sçavois toutes les conséquences. Un jour il nous vint en fantaisie à Dorothée & à moi d'aller voir jouer les comédiens de Séville,

ville. Ils avoient affiché qu'ils représenteroient *La famosa comédia, el Embaxador de Sirmismo*, composée par Lope de Véga Carpio.

Parmi les actrices qui parurent sur la scene, je démêlai une de mes anciennes amies. Je reconnus Phénice, cette grosse réjouie que tu as vue femme de chambre de Florimonde, & avec qui tu as quelquefois soupé chez Arsénie. Je sçavois bien que Phénice étoit hors de Madrid depuis plus de deux ans; mais j'ignorois qu'elle fût comédienne. J'avois une impatience de l'embrasser, qui me fit trouver la piece fort longue. C'étoit peut-être aussi la faute de ceux qui la représentoient, & qui ne jouoient pas assez bien ou assez mal pour m'amuser. Car pour moi qui suis une rieuse, je t'avouerai qu'un acteur parfaitement ridicule ne me divertit pas moins qu'un excellent.

Enfin le moment que j'attendois, étant arrivé, c'est-à-dire, la fin de *famosa comédia*, nous allâmes ma veuve & moi derriere le théâtre, où nous apperçûmes Phénice, qui faisoit la toute aimable, & écoutoit en minaudant le doux ramage d'un jeune oiseau, qui s'étoit apparemment laissé prendre à la glu de sa déclamation. Si-tôt qu'elle m'eût remarquée, elle le quitta d'un air gracieux, vint à moi les bras ouverts, & me fit toutes les amitiés imaginables. De mon côté je l'embrassai de tout mon cœur. Nous nous témoignâmes mutuellement la joie que nous avions de nous revoir;

revoir; mais le tems & le lieu ne nous permettant pas de nous répandre en de longs discours, nous remîmes au lendemain à nous entretenir chez elle plus amplement.

Le plaisir de parler est une des plus vives passions des femmes, & particulierement la mienne. Je ne pus fermer l'œil de toute la nuit, tant j'avois d'envie d'être aux prises avec Phénice, & de lui faire questions sur questions. Dieu sçait si je fus paresseuse à me lever, pour me rendre où elle m'avoit enseigné qu'elle demeuroit. Elle étoit logée avec toute la troupe dans un grand hôtel garni. Une servante que je rencontrai en entrant, & que je priai de me conduire à l'appartement de Phénice, me fit monter à un corridor, le long duquel regnoient dix à douze petites chambres, séparées seulement par des cloisons de sapin, & occupées par la bande joyeuse. Ma conductrice frappa à une porte, que Phénice, à qui la langue démangeoit autant qu'à moi, vint ouvrir. A peine nous donnâmes-nous le tems de nous asseoir pour caqueter. Nous voilà en train d'en découdre. Nous avions à nous interroger sur tant de choses, que les demandes & les réponses se succédoient avec une volubilité surprenante.

Après avoir raconté nos aventures de part & d'autre, nous être instruites de l'état présent de nos affaires, Phénice me demanda quel parti je voulois prendre; car enfin, me dit-elle, il faut bien faire quelque chose. Il

n'est

n'eſt pas permis à une perſonne de ton âge d'être inutile dans la ſociété. Je lui répondis que j'avois réſolu, en attendant mieux, de me placer auprès de quelque fille de qualité. Fi donc! s'écria mon amie, tu n'y penſes pas! Eſt-il poſſible, ma mignone, que tu ne ſois pas encore dégoûtée de la ſervitude? N'es-tu pas laſſe de te voir ſoumiſe aux volontés des autres? De reſpecter leurs caprices; de t'entendre gronder; en un mot d'être eſclave? Que n'embraſſe-tu plutôt à mon exemple, la vie comique? Rien n'eſt plus convenable aux perſonnes d'eſprit, qui manquent de bien & de naiſſance. C'eſt un état qui tient un milieu entre la nobleſſe & la bourgeoiſie; une condition libre & affranchie des bienſéances les plus incommodes de la vie civile. Nos revenus nous ſont payés en eſpeces par le public qui en poſſede le fonds. Nous vivons toujours dans la joie, & dépenſons notre argent comme nous le gagnons.

Le théâtre, pourſuivit-elle, eſt favorable ſur tout aux femmes. Dans le tems que je demeurois chez Florimonde, j'en rougis quand j'y penſe, j'étois reduite à écouter les gagiſtes de la troupe du Prince; pas un honnête homme ne faiſoit attention à ma figure. D'où vient cela? C'eſt que je n'étois point en vue. Le plus beau tableau, qui n'eſt point dans ſon jour, ne frappe point. Mais depuis que je ſuis ſur mon piedeſtal, c'eſt-à-dire, ſur la ſc.ne; quel changement! Je vois à mes trouſ-

ſes

ſes la plus brillante jeuneſſe des villes par où nous paſſons. Une comédienne a donc beaucoup d'agrément dans ſon métier. Si elle eſt ſage, je veux dire que ſi elle ne favoriſe qu'un amant à la fois, cela lui fait tout l'honneur du monde, on loue ſa retenue; & lorſqu'elle change de galant, on la regarde comme une véritable veuve qui ſe remarie. Encore voit-on celle-ci avec mépris, quand elle convole en troiſiemes nôces. On diroit qu'elle bleſſe la délicateſſe des hommes; au lieu que l'autre ſemble devenir plus précieuſe, à meſure qu'elle groſſit le nombre de ſes favoris. Après cent galanteries, c'eſt un ragoût de ſeigneur.

A qui dites-vous cela, interrompis-je, en cet endroit? Penſez-vous que j'ignore ces avantages? Je me les ſuis ſouvent repréſentés, & je ne t'en fais pas myſtere, ils ne flattent que trop une fille de mon caractere. Je me ſens même de l'inclination pour la comédie; mais cela ne ſuffit pas. Il faut du talent, & je n'en ai point, J'ai quelquefois voulu reciter des tirades de pieces devant Arſénie. Elle n'a pas été contente de moi. Cela m'a dégoutée du métier. Tu n'es pas difficile à rebuter, reprit Phénice. Ne ſçais-tu pas que ces grandes actrices-là ſont ordinairement jalouſes? Elles craignent malgré toute leur vanité, qu'il ne vienne des ſujets qui les effacent. Enfin, je ne m'en rapporterois pas là-deſſus à Arſénie. Elle n'a pas été ſincere. Je te dirai moi, ſans flatterie, que tu eſt née pour le théâtre. Tu

as

ts du naturel; l'action libre & pleine de grace: le son de la voix doux, une bonne poitrine, & avec cela un minois. Ah! friponne, que tu charmeras de cavaliers, si tu te fais comédienne!

Elle me tint encore d'autres discours séduisans, & me fit déclamer quelques vers, seulement pour me faire juger moi-même de la belle disposition que j'avois à débiter du comique. Lorsqu'elle m'eût entendue, ce fut bien autre chose. Elle me donna de grands applaudissemens, & me mit au-dessus de toutes les actrices de Madrid. Après cela je n'aurois pas été excusable de douter de mon mérite. Arsénie demeura atteinte & convaincue de jalousie & de mauvaise foi. Il me fallut convenir que j'étois un sujet tout admirable. Deux comédiens qui arriverent dans le moment, & devant qui Phénice m'obligea de répéter les vers que j'avois déja récités, tomberent dans une espece d'extase, d'où ils ne sortirent que pour me combler de louanges. Sérieusement, quand ils se seroient défiés tous trois à qui me loueroient davantage, ils n'auroient pas employé d'expressions plus hyperboliques. Ma modestie ne fut point à l'épreuve de tant d'éloges. Je commençai à croire que je valois quelque chose, & voilà mon esprit tourné du côté de la comédie.

Oh ça, ma chere, dis-je à Phénice, c'en est fait. Je veux suivre ton conseil, & entrer dans

ta troupe, si elle l'a pour agréable. A ces paroles, mon amie, transportée de joie, m'embrassa, & ses deux camarades ne me parurent pas moins ravis qu'elle, de me voir ces sentimens. Nous convînmes que le jour suivant, je me rendrois au théâtre dans la matinée, & ferois voir à la troupe assemblée le même échantillon que je venois de montrer de mon talent. Si j'avois fait concevoir une opinion avantageuse de moi chez Phénice, tous les comédiens en jugerent encore plus favorablement, lorsque j'eus dit en leur présence une vingtaine de vers seulement. Ils me reçûrent volontiers dans leur compagnie. Après quoi je ne fus plus occupée que de mon début. Pour le rendre plus brillant, j'employai tout ce qui me restoit d'argent de ma bague, & si je n'en eus pas assez pour me mettre superbement, du moins je trouvai l'art de suppléer à la magnificence par un goût tout galant.

Je parus enfin sur la scene pour la premiere fois. Quels battemens de mains! quels éloges! Il y a de la modération, mon ami, à te dire simplement que je ravis les spectateurs. Il faudroit avoir été témoin du bruit que je fis dans Séville pour y ajoûter foi. Je devins l'entretien de toute la ville qui pendant trois semaines entieres vint en foule à la comédie; de sorte que la troupe rappella par cette nouveauté le public qui commençoit à l'abandonner. Je débutai donc d'une

maniere qui charma tout le monde. Or, débuter ainsi, c'étoit comme si j'eusse fait afficher que j'étois à donner au plus offrant & dernier enchérisseur. Vingt cavaliers de toutes sortes d'âges & de conditions, s'offrirent à l'envi de prendre soin de moi. Si j'eusse suivi mon inclination, j'aurois choisi le plus jeune & le plus joli ; mais nous ne devons nous autres consulter que l'intérêt & l'ambition, lorsqu'il s'agit de nous établir. C'est une regle de théâtre. C'est pourquoi don Ambrosio de Nisana, homme déja vieux & mal fait, mais riche, généreux & l'un des plus puissans seigneurs d'Andalousie, eut la préférence. Il est vrai que je la lui fis bien acheter. Il me loua une belle maison, la meubla très-magnifiquement, me donna un bon cuisinier, deux laquais, une femme de chambre & mille ducats par mois à dépenser. Il faut ajouter à cela de riches habits avec une assez grande quantité de pierreries. Jamais Arsénie n'avoit été dans un état plus brillant.

Quel changement dans ma fortune ! Mon esprit ne put le soûtenir. Je me parus tout-à-coup à moi-même une autre personne. Je ne m'étonne plus s'il y a des filles qui oublient en peu de tems le néant & la misere, d'où un caprice de seigneur les a tirées. Je t'en fais un aveu sincere : Les applaudissemens du public, les discours flatteurs que j'entendois de toutes parts, & la passion de don Ambrosio, m'inspirerent une vanité qui alla jusqu'à l'extra-

 vagance.

vagance. Je regardai mon talent comme un titre de noblesse. Je pris les airs d'une femme de qualité. Et devenant aussi avare de regards agaçans, que j'en avois jusqu'alors été prodigue ; je résolus de n'arrêter ma vue que sur des ducs, des comtes & des marquis.

Le seigneur de Nisana venoit souper chez moi tous les soirs avec quelques-uns de ses amis. De mon côté, j'avois soin d'assembler les plus amusantes de nos comédiennes, & nous passions une bonne partie de la nuit à rire & à boire. Je m'accommodois fort d'une vie si agréable ; mais elle ne dura que six mois. Les seigneurs sont sujets à changer. Sans cela, ils seroient trop aimables. Don Ambrosio me quitta pour une jeune coquette Grenadine, qui venoit d'arriver à Séville avec des graces & le talent de les mettre à profit. Je n'en fus pourtant affligée que vingt-quatre heures. Je choisis pour remplir sa place un cavalier de vingt-deux ans, don Louis d'Alcacer, à qui peu d'Espagnols pouvoient être comparés pour la bonne mine.

Tu me demanderas sans doute, & tu auras raison, pourquoi je pris pour amant un si jeune seigneur, moi qui sçavois que le commerce de cette sorte de galants est dangereux. Mais outre que don Louis n'avoit plus ni pere ni mere, & qu'il jouissoit déja de son bien ; je te dirai que ces commerces ne sont à craindre que pour les filles d'une condition servile, ou pour de malheureuses aventurieres. Les femmes

mes de notre profession sont des personnes titrées. Nous ne sommes point responsables des effets que produisent nos charmes. Tant pis pour les familles dont nous plumons les héritiers.

Nous nous attachâmes si fortement l'un à l'autre, d'Alcacer & moi, que jamais aucun amour n'a, je crois, égalé celui dont nous nous laissâmes enflammer tous deux. Nous nous aimions avec tant de fureur, qu'il sembloit qu'on eût jetté un sort sur nous. Ceux qui sçavoient notre intelligence, nous croyoient les plus heureux amans du monde ; & nous en étions peut-être les plus malheureux. Si don Louis avoit une figure toute aimable, il étoit en même tems si jaloux, qu'il me désoloit à chaque instant par d'injustes soupçons. Il ne me servoit de rien pour m'accommoder à sa foiblesse, de contraindre jusqu'à n'oser envisager un homme, sa défiance ingénieuse à me trouver des crimes, rendoit ma contrainte inutile. Si j'étois sur la scene, je lui semblois en jouant lancer des œillades agaçantes sur quelque jeune cavalier, & il m'accabloit de reproches. En un mot, nos plus tendres entretiens étoient toujours mêlés de querelles. Il n'y eut pas moyen d'y résister. La patience nous échappa de part & d'autre, & nous rompîmes à l'amiable. Croiras-tu bien que le dernier jour de notre commerce en fut le plus charmant pour nous. Tous deux également fatigués des maux que

que nous avions soufferts, nous ne fîmes éclater que de la joie dans nos adieux. Nous étions comme deux misérables captifs, qui recouvrent leur liberté après un rude esclavage.

Depuis cette avanture, je suis bien en garde contre l'amour. Je ne veux plus d'attachement qui trouble mon repos. Il ne nous sied point à nous de soupirer comme les autres. Nous ne devons pas sentir en particulier une passion dont nous faisons voir en public le ridicule.

Je donnois pendant ce tems-là de l'occupation à la renommée. Elle répandoit partout que j'étois une actrice inimitable. Sur la foi de cette déesse, les comédiens de Grenade m'écrivirent pour me proposer d'entrer dans leur troupe. Et pour me faire connoître que la proposition n'étoit pas à rejetter, ils m'envoyerent un état de leurs fraix journaliers & de leurs abonnemens, par lequel il me parut que c'étoit un parti avantageux pour moi. Aussi, je l'acceptai, quoique dans le fonds, je fusse fâchée de quitter Phénice & Dorothée que j'aimois autant qu'une femme est capable d'en aimer d'autres. Je laissai la premiere à Séville occupée à fondre la vaisselle d'un petit marchand orfévre qui vouloit par vanité avoir une comédienne pour maîtresse. J'ai oublié de te dire qu'en m'attachant au théâtre, je changeai par fantaisie le nom de Laure en celui d'Estelle ; & c'est

sous

ſous ce dernier nom que je partis pour venir à Grenade.

Je n'y débutai pas moins heureuſement qu'à Séville, & je me vis bientôt environnée de ſoupirans. Mais n'en voulant favoriſer aucun qu'à bonnes enſeignes, je gardai avec eux une retenue qui leur jetta de la poudre aux yeux. Néanmoins, de peur d'être la duppe d'une conduite qui ne menoit à rien, & qui ne m'étoit pas naturelle, j'allois me déterminer à écouter un jeune oydor de race bourgeoiſe, qui fait le ſeigneur en vertu de ſa charge, d'une bonne table & d'un équipage, quand je vis pour la premiere fois le marquis de Marialva. Ce ſeigneur Portugais, qui voyage en Eſpagne par curioſité, paſſant par Grenade s'y arrêta. Il vint à la comédie. Je ne jouois point ce jour-là. Il regarda fort attentivement les actrices qui s'offroient à ſes yeux. Il en trouva une à ſon gré. Il fit connoiſſance avec elle dès le lendemain, & il étoit prêt de paſſer bail, lorſque je parus ſur le théâtre. Ma vue & mes minauderies firent tout-à-coup tourner la girouette. Mon Portugais ne s'attacha plus qu'à moi. Il faut dire la vérité, comme je n'ignorois pas que ma camarade eût plu à ce ſeigneur, je n'épargnai rien pour le lui ſouffler, & j'eus le bonheur d'en venir à bout. Je ſçais bien qu'elle m'en veut du mal; mais je n'y ſçaurois que faire. Elle devroit ſonger que c'eſt une choſe ſi naturelle

aux

aux femmes, que les meilleures amies ne s'en font pas le moindre scrupule.

CHAPITRE VIII.

De l'accueil que les comédiens de Grenade firent à Gil Blas, & d'une nouvelle reconnoissance qui se fit dans les foyers de la comédie.

DANS le moment que Laure achevoit de raconter son histoire, il arriva une vieille comédienne de ses voisines qui venoit la prendre en passant pour aller à la comédie. Cette vénérable héroine de théâtre eut été propre à jouer le personnage de la déesse Cotys. Ma sœur ne manqua pas de présenter son frere à cette figure surannée, & là-dessus grands complimens de part & d'autre.

Je les laissai toutes deux, en disant à la veuve de l'oeconome que je la rejoindrois au théâtre, aussi-tôt que j'aurois fait porter mes hardes chez le marquis de Marialva dont elle m'enseigna la demeure. J'allai d'abord à la chambre que j'avois louée, d'où après avoir satisfait mon hôtesse, je me rendis avec un homme chargé de ma valise à un grand hôtel garni, où mon nouveau maître étoit logé. Je rencontrai à la porte son intendant, qui me demanda si je n'étois point le frere de la dame Estelle. Je répondis

dis qu'oui. Soyez donc le bien venu, reprit-il, seigneur cavalier. Le marquis de Marialva, dont j'ai l'honneur d'être intendant, m'a ordonné de vous bien recevoir. On vous a préparé une chambre. Je vais, s'il vous plaît, vous y conduire pour vous en apprendre le chemin. Il me fit monter tout au haut de la maison, & entrer dans une chambre si petite, qu'un lit assez étroit, une armoire & deux chaises la remplissoient. C'étoit-là mon appartement. Vous ne serez pas ici fort au large, me dit mon conducteur. Mais en récompense, je vous promets qu'à Lisbonne vous serez superbement logé. J'enfermai ma valise dans l'armoire dont j'emportai la clef, & je demandai à quelle heure on soupoit. Il me fut répondu à cela que le seigneur Portugais ne faisoit pas d'ordinaire chez lui, & qu'il donnoit à chaque domestique une certaine somme par mois pour se nourrir. Je fis encore d'autres questions, & j'appris que les gens du marquis étoient d'heureux fainéans. Après un entretien assez court, je quittai l'intendant pour aller retrouver Laure, en m'occupant agréablement du présage que je concevois de ma nouvelle condition.

Si-tôt que j'arrivai à la porte de la comédie, & que je me dis frere d'Estelle, tout me fut ouvert. Vous eussiez vu les gardes s'empresser à me faire un passage, comme si j'eusse été un des plus considérables seigneurs de Grenade. Tous les gagistes, receveurs de

marques & de contremarques que je rencontrai sur mon chemin, me firent de profondes révérences. Mais ce que je voudrois pouvoir bien peindre au lecteur, c'est la réception sérieuse que l'on me fit comiquement dans les foyers, où je trouvai la troupe toute habillée, & prête à commencer. Les comédiens & comédiennes à qui Laure me présenta, vinrent fondre sur moi. Les hommes m'accablerent d'embrassades, & les femmes à leur tour appliquant leurs visages enluminés sur le mien, le couvrirent de rouge & de blanc. Aucun ne voulant être le dernier à me faire compliment, ils se mirent tous ensemble à me parler. Je ne pouvois suffire à leur répondre. Mais ma sœur vint à mon secours, & sa langue exercée ne me laissa en reste avec personne.

Je n'en fus pas quitte pour les accolades des acteurs & des actrices. Il me fallut essuyer les civilités du décorateur, des violons, du soufleur, du moucheur, & du sous-moucheur de chandelles : Enfin, de tous les valets de théâtre, qui, sur le bruit de mon arrivée, accoururent pour me considérer. Il sembloit que tous ces gens-là fussent des enfans trouvés qui n'avoient jamais vu de frere.

Cependant on commença la piece. Alors quelques gentilshommes, qui étoient dans les foyers, coururent se placer pour l'entendre. Et moi, en enfant de la balle, je continuai de m'entretenir avec ceux des acteurs qui n'étoient

n'étoient pas ſur la ſcene. Il y en avoit un parmi ces derniers qu'on appella devant moi Melchior. Ce nom me frappa. Je conſidérai avec attention le perſonnage qui le portoit, & il me ſembla que je l'avois vu quelque part. Je me le remis enfin, & le reconnus pour ce Melchior Zapata, ce pauvre comédien de campagne, qui, comme je l'ai dit dans le premier volume de mon hiſtoire, trempoit des croûtes de pain dans une fontaine.

Je le pris auſſi-tôt en particulier, & je lui dis : Je ſuis bien trompé, ſi vous n'êtes pas ce ſeigneur Melchior avec qui j'ai eu l'honneur de déjeûner un jour au bord d'une claire fontaine, entre Valladolid & Ségovie. J'étois avec un garçon barbier. Nous portions quelques proviſions que nous joignîmes aux vôtres, & nous fîmes tous trois un petit repas qui fut aſſaiſonné de mille agréables diſcours. Zapata ſe mit à rêver quelques momens, enſuite il me répondit : Vous me parlez d'une choſe que j'ai peu de peine à me rappeller. Je revenois alors de débuter à Madrid, & je retournois à Zamora. Je me ſouviens même que j'étois fort mal dans mes affaires. Je m'en ſouviens bien auſſi, lui repliquai-je ; à telles enſeignes que vous portiez un pourpoint doublé d'affiches de comédies. Je n'ai pas oublié non plus que vous vous plaigniez dans ce tems-là d'avoir une femme trop ſage. Oh ! je ne m'en plains plus à préſent, dit avec précipitation Zapata. Vive dieu ! la

comere s'est bien corrigée de cela? Aussi en ai-je le pourpoint mieux doublé.

J'allois le féliciter sur ce que sa femme étoit devenue raisonnable; lorsqu'il fut obligé de me quitter pour paroître sur la scene. Curieux de connoître sa femme, je m'approchai d'un comédien pour le prier de me la montrer. Ce qu'il fit en me disant: Vous la voyez. C'est Narcissa, la plus jolie de nos dames après votre sœur. Je jugeai que cette actrice devoit être celle en faveur de qui Marialva s'étoit déclaré avant que d'avoir vu son Estelle: & ma conjecture ne fut que trop vraie. A la fin de la piece, je conduisis Laure à son domicile, où j'apperçus en arrivant plusieurs cuisiniers, qui préparoient un grand repas. Tu peux souper ici, me dit-elle. Je n'en ferai rien, lui répondis-je. Le marquis sera peut-être bien-aise d'être seul avec vous. Oh! que non, reprit-elle; il va venir avec deux de ses amis & un de nos messieurs. Il ne tiendra qu'à toi de faire le sixieme. Tu sçais bien que chez les comédiennes les secrétaires ont le privilége de manger avec leurs maîtres. Il est vrai, lui dis-je; mais ce seroit de trop bonne heure me mettre sur le pied de ces secrétaires favoris. Il faut auparavant que je fasse quelque commission de confident pour mériter ce droit honorifique. En parlant ainsi, je sortis de chez Laure & gagnai mon auberge, où je comptois d'aller tous les jours, puisque mon maître n'avoit point de ménage.

CHA-

CHAPITRE IX.

Avec quel homme extraordinaire il soupa ce soir-là, & de ce qui se passa entre eux.

JE remarquai dans la salle une espece de vieux moine vêtu de bure grise, qui soupoit tout seul dans un coin. J'allai par curiosité m'asseoir vis-à-vis de lui ; je le saluai fort civilement ; & il ne se montra pas moins poli que moi. On m'apporta ma pitance que je commençai à expédier avec beaucoup d'appetit. Pendant que je mangeois sans dire mot, je regardois souvent ce personnage dont je trouvois toujours les yeux attachés sur moi. Fatigué de son attention opiniâtre à me regarder, je lui adressai ainsi la parole : Pere, nous serions-nous vus par hazard ailleurs qu'ici ? Vous m'observez comme un homme qui ne vous seroit pas entierement inconnu.

Il me répondit gravement : Si j'arrête sur vous mes regards, ce n'est que pour admirer la prodigieuse variété d'aventures qui sont marquées dans les traits de votre visage. A ce que je vois, lui dis-je d'un air railleur, votre révérence donne dans la métoposcopie. Je pourrois me vanter de la posséder, répondit le moine, & d'avoir fait des prédictions que la suite n'a point démenties. Je ne sçais pas moins la chiromancie, & j'ose dire que

mes oracles sont infaillibles, quand j'ai confronté l'inspection de la main avec celle du visage.

Quoique ce vieillard eut toute l'apparence d'un homme sage, je le trouvai si fou, que je ne pus m'empêcher de lui rire au nez. Au lieu de s'offenser de mon impolitesse, il en sourit, & continua de parler dans ces termes, après avoir promené sa vue dans la salle, & s'être assuré que personne ne nous écoutoit : Je ne m'étonne pas de vous voir si prévenu contre deux sciences qui passent aujourd'hui pour frivoles ; l'étude longue & pénible qu'elles demandent, décourage tous les sçavans qui y renoncent & qui les décrient de dépit de n'avoir pu les acquerir. Pour moi, je ne me suis point rebuté de l'obscurité qui les enveloppe, non plus que des difficultés qui se succedent sans cesse dans la recherche des secrets chymiques & dans l'art merveilleux de transmuer les métaux en or.

Mais je ne pense pas, poursuivit-il, en se reprenant, que je parle à un jeune cavalier à qui mes discours doivent en effet paroître des rêveries. Un échantillon de mon sçavoir faire vous disposera, mieux que tout ce que je pourrois dire, à juger de moi plus favorablement. A ces mots, il tira de sa poche une phiole remplie d'une liqueur vermeille. Ensuite, il me dit : voici un élixir que j'ai composé ce matin de sucs de certaines plantes distilés à l'alembic ; car j'ai employé presque toute ma vie comme Démocrite, à trouver la

propriété des simples & des minéraux. Vous allez éprouver sa vertu. Le vin que nous buvons à notre soupé est très-mauvais. Il va devenir excellent. En même-tems, il mit deux gouttes de son élixir dans ma bouteille, qui rendirent mon vin plus délicieux que les meilleurs qui se boivent en Espagne.

Le merveilleux frappe l'imagination ; & quand une fois elle est gagnée, on ne se sert plus de son jugement. Charmé d'un si beau secret, & persuadé qu'il falloit être un peu plus que diable pour l'avoir trouvé, je m'écriai plein d'admiration : O mon pere! pardonnez-moi, de grace, si je vous ai pris d'abord pour un vieux fou. Je vous rends justice présentement. Je n'ai pas besoin d'en voir davantage pour être assuré que vous feriez, si vous vouliez, tout à l'heure, un lingot d'or d'une barre de fer. Que je serois heureux si je possédois cette admirable science! Le ciel vous préserve de l'avoir jamais, interrompit le vieillard, en poussant un profond soupir! Vous ne sçavez, mon fils, ce que vous souhaitez. Au lieu de me porter envie, plaignez-moi plutôt de m'être donné tant de peine pour me rendre malheureux. Je suis toujours dans l'inquiétude, Je crains d'être découvert, & qu'une prison perpétuelle ne devienne le salaire de mes travaux. Dans cette appréhension, je mene une vie errante, déguisé tantôt en prêtre ou en moine, & tantôt en cavalier, ou en paysan. Est-ce donc un avantage de sçavoir

faire de l'or à ce prix-là ? Et les richesses ne sont-elles pas un vrai supplice pour les personnes qui n'en jouissent pas tranquilement ?

Ce discours me paroît fort sensé, dis-je alors au philosophe. Rien n'est tel que de vivre en repos. Vous me dégoutez de la pierre philosophale. Je me contenterai d'apprendre de vous ce qui doit m'arriver. Très volontiers, me répondit-il, mon enfant. J'ai déja fait des observations sur vos traits. Voyons à présent votre main. Je la lui présentai avec une confiance qui ne me fera guere d'honneur dans l'esprit de quelques lecteurs, qui peut-être à ma place en auroient fait autant. Il l'examina fort attentivement, & dit ensuite avec enthousiasme : Ah ! que de passages de la douleur à la joie, & de la joie à la douleur ! Quelle succession bisarre de disgraces & de prospérité ! mais vous avez déja éprouvé une grande partie de ces alternatives de fortune. Il ne vous reste plus guere de malheurs à essuyer, & un seigneur vous fera une agréable destinée, qui ne sera point sujette au changement.

Après m'avoir assuré que je pouvois compter sur cette prédiction, il me dit adieu, & sortit de l'auberge, où il me laissa fort occupé des choses que je venois d'entendre. Je ne doutois point que le marquis de Marialva ne fût le seigneur en question ; & par conséquent rien ne me paroissoit plus possible que l'accomplissement de la prédiction. Mais quand

je

je n'y aurois point vu la moindre apparence, cela ne m'eût point empêché de donner au moine une entiere créance, tant il s'étoit acquis, par son élixir, d'autorité sur mon esprit. De mon côté, pour avancer le bonheur qui m'étoit prédit, je résolus de m'attacher au marquis plus que je n'avois fait à aucun de mes maîtres. Ayant pris cette resolution, je me retirai à notre hôtel avec une gayeté que je ne puis exprimer. Jamais femme n'est sortie si contente de chez une devineresse.

CHAPITRE X.

De la commission que le marquis de Marialva donne à Gil Blas, & comment ce fidele secrétaire s'en acquitta.

LE marquis n'étoit pas encore revenu de chez sa comédienne, & je trouvai dans son appartement ses valets de chambre, qui jouoient à la prime en attendant son retour. Je fis connoissance avec eux & nous nous amusâmes à rire jusqu'à deux heures après minuit que notre maître arriva. Il fut un peu surpris de me voir, & me dit d'une air de bonté qui me fit juger qu'il revenoit très-satisfait de sa soirée; Comment donc, Gil Blas, vous n'êtes pas encore couché? Je répondis que j'avois voulu sçavoir auparavant

s'il n'avoit rien à m'ordonner. J'aurai peut-être, reprit-il, une commiſſion à vous donner demain matin : mais il ſera tems alors de vous apprendre mes volontés. Allez vous repoſer, & ſouvenez-vous que je vous diſpenſe de m'attendre, je n'ai beſoin que de mes valets de chambre.

Après cet avertiſſement, qui dans le fond me faiſoit plaiſir, puiſqu'il m'épargnoit la ſujétion que j'aurois quelquefois déſagréablement ſentie, je laiſſai le marquis dans ſon appartement, & me retirai à mon galetas. Je me mis au lit : mais, ne pouvant dormir, je m'aviſai de ſuivre le conſeil que nous donne Pythagore de rappeller le ſoir ce que nous avons fait dans la journée, pour nous applaudir de nos bonnes actions, ou pour nous blâmer de nos mauvaiſes.

Je ne me ſentois pas la conſcience aſſez nette, pour être content de moi. Auſſi je me reprochai d'avoir appuyé l'impoſture de Laure. J'avois beau me dire pour m'excuſer, que je n'avois pu honnêtement donner un démenti à une fille, qui n'avoit en vue que de me faire plaiſir, & qu'en quelque façon je m'étois trouvé dans la néceſſité de me rendre complice de la ſupercherie. Peu ſatisfait de cette excuſe, je répondois que je ne devois donc pas pouſſer les choſes plus loin, & qu'il falloit que je fuſſe bien effronté pour vouloir demeurer auprès d'un ſeigneur, dont je payois ſi mal la confiance. Enfin, après

après un sévere examen je tombai d'accord avec moi-même que si je n'étois pas un fripon, il ne s'en falloit guere.

De-là passant aux conséquences, je me représentai que je jouois gros jeu, en trompant un homme de condition, qui, pour mes péchés peut-être, ne tarderoit guere à découvrir la fourberie. Une si judicieuse réflexion jetta quelque terreur dans mon esprit: mais des idées de plaisir & d'intérêt l'eurent bien-tôt dissipée. D'ailleurs, la prophétie de l'homme à l'élixir auroit suffi pour me rassûrer. Je me livrai donc à des images toutes agréables. Je me mis à faire des regles d'arithmetique, à compter en moi-même la somme que feroient mes gages au bout de dix années de service. J'ajoûtois à cela les gratifications que je recevrois de mon maître, & les mesurant à son humeur libérale, ou plutôt à mes desirs, j'avois une intempérance d'imagination, si l'on peut parler ainsi, qui ne mettoit point de bornes à ma fortune. Tant de bien peu à peu m'assoupit, & je m'endormis en bâtissant des châteaux en Espagne.

Je me levai le lendemain sur les huit heures pour aller recevoir les ordres de mon patron: mais comme j'ouvrois ma porte pour sortir, je fus tout étonné de le voir paroître devant moi en robe de chambre & en bonnet de nuit. Il étoit tout seul: Gil Blas, me dit-il, hier au soir en quittant votre sœur, je lui promis de passer chez elle ce matin: mais une affaire de conséquence ne me permet pas de lui tenir parole.

parole. Allez lui témoigner de ma part que je suis bien mortifié de ce contre-tems, & assurez-la que je souperai encore aujourd'hui avec elle. Ce n'est pas tout, ajoûta-t-il, en me mettant entre les mains une bourse avec une petite boëte de chagrin, enrichie de pierreries ; portez lui mon portrait, & gardez cette bourse, où il y a cinquante pistoles que je vous donne pour marque de l'amitié que j'ai déja pour vous. Je pris d'une main le portrait, & de l'autre la bourse que je méritois si peu. Je courus sur le champ chez Laure, en disant dans l'excès de la joie qui me transportoit : Bon, la prédiction s'accomplit à vue d'œil. Quel bonheur d'être frere d'une fille belle & galante ! C'est dommage qu'il n'y ait pas autant d'honneur à cela que de profit & d'agrément.

Laure, contre l'ordinaire des personnes de sa profession, avoit coutume de se lever matin. Je la surpris à sa toilette, où en attendant son Portugais, elle joignoit à sa beauté naturelle tous les charmes auxiliaires que l'art des coquettes pouvoit lui prêter. Aimable Estelle, lui dis-je en entrant, l'aimant des étrangers, je puis à l'heure qu'il est manger avec mon maître, puisqu'il m'a honoré d'une commission qui me donne cette prérogative, & dont je viens m'acquitter. Il n'aura pas le plaisir de vous entretenir ce matin, comme il se l'étoit proposé. Mais pour vous en consoler, il soupera ce soir avec

vous,

vous, & il vous envoye son portrait, qui me paroît avoir quelque chose encore de plus consolant.

Je lui remis aussi-tôt la boête, qui par le vif éclat des brillans dont elle étoit garnie, lui réjouit infiniment la vue. Elle l'ouvrit, & l'ayant fermée, après avoir considéré la peinture par maniere d'acquit, elle revint aux pierreries. Elle en vanta la beauté, & me dit en souriant: Voilà des copies que les femmes de théâtre aiment mieux que les originaux.

Je lui appris ensuite que le généreux Portugais, en me chargeant du portrait, m'avoit gratifié d'une bourse de cinquante pistoles. Je t'en fais mon compliment, me dit-elle. Ce seigneur commence par où même il est rare que les autres finissent. C'est à vous, mon adorable, lui répondis-je, que je dois ce présent; le marquis ne me l'a fait qu'à cause de la fraternité. Je voudrois, repliqua-t-elle, qu'il t'en fit de semblables chaque jour. Je ne puis te dire jusqu'à quel point tu m'es cher. Dès le premier instant que je t'ai vu, je me suis attachée à toi par un lien si fort, que le tems n'a pu le rompre. Lorsque je te perdis à Madrid, je ne désespérai pas de te retrouver, & hier en te revoyant, je te reçus comme un homme qui revenoit à moi nécessairement. En un mot, mon ami, le ciel nous a destinés l'un pour l'autre. Tu seras mon mari; mais il faut nous enrichir auparavant. La prudence demande que nous

com-

commencions par-là. Je veux avoir encore trois ou quatre galanteries pour te mettre à ton aise.

Je la remerciai poliment de la peine qu'elle vouloit bien prendre pour moi, & nous nous engageâmes insensiblement dans un entretien qui dura jusqu'à midi. Alors je me retirai pour aller rendre compte à mon maître de la maniere dont on avoit reçu son présent. Quoique Laure ne m'eut point donné d'instruction là-dessus, je ne laissai pas de composer en chemin un beau compliment, que je me proposois de faire de sa part; mais ce fut autant de bien perdu. Car lorsque j'arrivai à l'hôtel, on me dit que le marquis venoit de sortir; & il étoit décidé que je ne le reverrois plus, ainsi qu'on peut le lire dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XI.

De la nouvelle que Gil Blas apprit, & qui fut un coup de foudre pour lui.

JE me rendis à mon auberge, où rencontrant deux hommes d'une agréable conversation, je dînai & demeurai à table avec eux, jusqu'à l'heure de la comédie. Alors nous nous séparâmes. Ils allerent à leurs affaires, & moi je pris le chemin du théâtre. Il faut remarquer en passant que j'avois tout sujet d'être de belle humeur; la

joie

joie avoit régné dans l'entretien que je venois d'avoir avec ces cavaliers ; la face de ma fortune étoit des plus riantes ; & pourtant je me laissois aller à la tristesse, sans pouvoir m'en défendre. Qu'on dis après cela qu'on ne pressent point les malheurs qui nous menacent.

Comme j'entrois dans les foyers, Melchior Zapata vint à moi, & me dit tout bas de le suivre. Il me mena dans un endroit particulier de l'hôtel, & me tint ce discours : Seigneur cavalier, je me fais un devoir de vous donner un avis très-important. Vous sçavez que le marquis de Marialva s'étoit d'abord senti du goût pour Narcissa mon épouse. Il avoit même déja pris jour, pour venir manger de mon alloyau, lorsque l'artificieuse Estelle trouva moyen de rompre la partie, & d'attirer chez elle ce seigneur Portugais. Vous jugez bien qu'une comédienne ne perd pas une si bonne proie sans dépit. Ma femme a cela sur le cœur. Il n'y a rien qu'elle ne fût capable de faire pour se venger, & par malheur pour vous, elle en a une belle occasion. Hier, si vous vous en souvenez, tous nos gagistes accoururent pour vous voir. Le moucheur de chandelles dit à quelques personnes de la troupe qu'il vous connoissoit, & que vous n'étiez rien moins que le frere d'Estelle.

Ce bruit, ajoûta Melchior, est venu aujourd'hui aux oreilles de Narcissa, qui n a pas manqué

manqué d'en interroger l'auteur : & ce gagiste le lui a confirmé. Il vous a, dit-il, connu valet d'Arsénie, dans le tems qu'Estelle, sous le nom de Laure, la servoit à Madrid. Mon épouse charmée de cette découverte, en fera part au marquis de Marialva, qui doit venir ce soir à la comédie. Reglez-vous là-dessus. Si vous n'êtes pas effectivement frere d'Estelle, je vous conseille en ami, & à cause de notre ancienne connoissance, de pourvoir à votre sûreté. Narcissa, qui ne demande qu'une victime, m'a permis de vous avertir de prévenir par une prompte fuite quelque sinistre accident.

Il y auroit eu du superflu à m'en dire davantage. Je rendis graces de cet avertissement à l'histrion, qui vit bien à mon air effrayé que je n'étois pas homme à donner un démenti au sous-moucheur de chandelles. Comme en effet, je ne me sentois nullement d'humeur à porter jusques-là l'effronterie. Je ne fus pas même tenté d'aller dire adieu à Laure, de peur qu'elle ne voulut m'engager à payer d'audace. Je concevois bien qu'elle étoit assez bonne comédienne, pour se tirer d'un aussi mauvais pas : mais je ne voyois qu'un châtiment infaillible pour moi ; & je n'étois pas assez amoureux pour le braver. Je ne songeai qu'à me sauver avec mes dieux pénates, je veux dire, avec mes hardes. Je disparus de l'hôtel en un clin d'œil, & je fis en moins de rien enlever & transporter ma

valise

valiſe chez un muletier qui devoit le jour ſuivant partir à trois heures du matin pour Tolede. J'aurois ſouhaité d'être déja chez le comte de Polan, dont la maiſon me paroiſſoit le ſeul azile qui fût ſûr pour moi. Mais je n'y étois pas encore, & je ne pouvois ſans inquiétude penſer au tems qui me reſtoit à paſſer dans une ville où j'appréhendois qu'on ne me cherchât dès la nuit même.

Je ne laiſſai pas d'aller ſouper à mon auberge, quoique je fuſſe auſſi troublé qu'un débiteur qui ſçait qu'il y a des alguazils à ſes trouſſes. Ce que je mangeai ce ſoir-là, ne fit pas, je crois, un excellent chyle dans mon eſtomac. Miſérable jouet de la crainte, j'examinois toutes les perſonnes qui entroient dans la ſalle; & quand par malheur il venoit des gens de mauvaiſe mine, (ce qui n'eſt pas rare dans ces endroits-là,) je friſſonnois de peur. Après avoir ſoupé dans de continuelles allarmes, je me levai de table, & m'en retournai chez mon muletier, où je me jettai ſur de la paille fraîche juſqu'à l'heure du départ.

On peut dire que ma patience fut bien exercée pendant ce tems-là. Mille déſagréables penſées vinrent m'aſſaillir. Si quelquefois je m'aſſoupiſſois, je voyois le marquis furieux, qui meurtriſſoit le beau viſage de Laure, & briſoit tout chez elle: ou bien, je l'entendois ordonner à ſes domeſtiques de me faire mourir ſous le bâton. Je me réveillois

là-dessus en sursaut ; & le reveil, qui est ordinairement si doux après un songe affreux, me devenoit plus cruel encore que mon songe.

Heureusement le muletier me retira d'une si grande peine, en venant m'avertir que ses mules étoient prêtes. Je fus aussi-tôt sur pied, & graces au ciel, je partis radicalement guéri de Laure & de la chiromancie. A mesure que nous nous éloignions de Grenade, mon esprit reprenoit sa tranquillité. Je commençai à m'entretenir avec le muletier, je ris de quelques plaisantes histoires qu'il me raconta, & je perdis insensiblement toute ma frayeur. Je dormis d'un sommeil paisible à Ubéda, où nous allâmes coucher la premiere journée, & la quatrieme nous arrivâmes à Tolede. Mon premier soin fut de m'informer de la demeure du comte de Polan, & je m'y rendis, bien persuadé qu'il ne souffriroit pas que je fusse logé ailleurs que chez lui : mais je comptois sans mon hôte. Je ne trouvai au logis que le concierge, qui me dit que son maître étoit parti la veille pour le château de Leyva, d'où on lui avoit mandé que Séraphine étoit dangereusement malade.

Je ne m'étois point attendu à l'absence du comte ; elle diminua la joie que j'avois d'être à Tolede, & fut cause que je pris un autre dessein. Me voyant si près de Madrid, je résolus d'y aller. Je fis réflexion que je pourrois me pousser à la cour, où un génie supérieur, à ce que j'avois oui dire, n'étoit pas absolu-



A. Smith sc

ment néceſſaire pour s'avancer. Dès le lendemain je me ſervis de la commodité d'un cheval de retour, pour me conduire à cette capitale de l'Eſpagne. La fortune m'y conduiſoit pour me faire jouer de plus grands rôles que ceux qu'elle m'avoit déja fait faire.

CHAPITRE XII.

Gil Blas va loger dans un hôtel garni. Il y fait connoiſſance avec le capitaine Chinchilla. Quel homme c'étoit que cet officier, & quelle affaire l'avoit amené à Madrid.

D'ABORD que je fus à Madrid, j'établis mon domicile dans un hôtel garni, où demeuroit entr'autres perſonnes un vieux capitaine, qui des extrémités de la Caſtille nouvelle étoit venu ſolliciter à la cour une penſion, qu'il croyoit n'avoir que trop méritée. Il s'appelloit don Annibal de Chinchilla. Ce ne fut pas ſans étonnement que je le vis pour la premiere fois. C'étoit un homme de ſoixante ans, d'une taille giganteſque, & d'une maigreur extraordinaire. Il portoit une épaiſſe mouſtache, qui s'élevoit en ſerpentant des deux côtés juſqu'aux tempes. Outre qu'il lui manquoit un bras & une jambe, il avoit la place d'un œil couverte d'une large emplâtre de taffetas verd, & ſon viſage en pluſieurs endroits paroiſſoit balafré. A cela près, il étoit

fait comme un autre. De plus, il ne manquoit pas d'esprit, & moins encore de gravité. Il poussoit la morale jusqu'au scrupule, & se piquoit sur tout d'être délicat sur le point d'honneur.

Après avoir eu avec lui deux ou trois conversations, il m'honora de sa confiance. Je sçûs bien-tôt toutes ses affaires. Il me conta dans quelles occasions il avoit laissé un œil à Naples, un bras en Lombardie, & une jambe dans les Pays-Bas. Ce que j'admirai dans les relations de batailles & de sieges qu'il me fit, c'est qu'il ne lui échappa aucun trait de fanfaron, pas un mot à sa louange; quoique je lui eusse volontiers pardonné de vanter la moitié qui lui restoit de lui-même, pour se dédommager de la perte de l'autre. Les officiers qui reviennent de la guerre sains & saufs ne sont pas tous si modestes.

Mais il me dit que ce qui lui tenoit le plus au cœur, c'étoit d'avoir dissipé des biens considérables dans ses campagnes. De sorte qu'il n'avoit plus que cent ducats de rente; ce qui suffisoit à peine pour entretenir sa moustache, payer son logement, & faire écrire ses placets. Car enfin, seigneur cavalier, ajoûta-t-il, en haussant les épaules, j'en présente, dieu-merci, tous les jour, sans qu'on y fasse la moindre attention. Vous diriez qu'il y a une gageure entre le premier ministre & moi; & que c'est à qui de nous se lassera, moi d'en donner, ou lui d'en recevoir. J'ai aussi l'hon-

neur

neur d'en présenter souvent au roi : mais le curé ne chante pas mieux que son vicaire, & pendant ce tems-là, mon château de Chinchilla tombe en ruine faute de réparations.

Il ne faut désespérer de rien, dis-je alors au capitaine. Vous n'ignorez pas que les graces de la cour se font ordinairement un peu attendre. Vous êtes peut-être à la veille de voir payer avec usure vos peines & vos travaux. Je ne dois pas me flatter de cette espérance, répondit don Annibal. Il n'y a pas trois jours que j'ai parlé à un des secrétaires du ministre ; & si j'en crois ses discours, je n'ai qu'à me tenir gaillard. Et que vous a-t-il donc dit, repris-je, seigneur officier ? Est-ce que l'état où vous êtes ne lui a pas paru digne d'une récompense ? Vous en allez juger, repartit Chinchilla. Ce secrétaire m'a dit tout net : Seigneur gentil-homme, ne vantez pas tant votre zele & votre fidélité. Vous n'avez fait que votre devoir, en vous exposant aux périls pour votre patrie. La seule gloire qui est attachée aux belles actions les paye assez, & doit suffire, principalement à un Espagnol. Il faut donc vous détromper, si vous regardez comme une dette la gratification que vous sollicitez. Si on vous l'accorde, vous devrez uniquement cette grace à la bonté du roi, qui veut bien se croire redevable à ceux de ses sujets qui ont bien servi l'état. Vous voyez par-là, poursuivit le capitaine, que j'en dois encore de reste, & que j'ai bien

la mine de m'en retourner comme je suis venu.

On s'intéresse pour un brave homme qu'on voit souffrir. Je l'exhortai à tenir bon; je m'offris à lui mettre au net gratuitement ses placets. J'allai même jusqu'à lui ouvrir ma bourse, & à le conjurer de prendre tout l'argent qu'il voudroit. Mais il n'étoit pas de ces gens qui ne se le font pas dire deux fois dans une pareille occasion. Tout au contraire, se montrant très-délicat là-dessus, il me remercia fierement de ma bonne volonté. Ensuite, il me dit que pour n'être à charge à personne, il s'étoit accoutumé peu à peu à vivre avec tant de sobriété, que le moindre aliment suffisoit pour sa subsistance. Ce qui n'étoit que trop véritable. Il ne vivoit que de ciboules & d'oignons. Aussi n'avoit-il que la peau & les os. Pour n'avoir aucun témoin de ses mauvais répas, il s'enfermoit ordinairement dans sa chambre pour les faire. J'obtins pourtant de lui à force de prieres, que nous dînerions & souperions ensemble. Et trompant sa fierté par une ingénieuse compassion, je me fis apporter beaucoup plus de viande & de vin qu'il n'en falloit pour moi. Je l'excitai à boire & à manger. Il voulut d'abord faire des façons: mais enfin il se rendit à mes instances. Après quoi devenant insensiblement plus hardi, il m'aida de lui-même à rendre mon plat net, & à vuider ma bouteille.

Lorsqu'il eût bu quatre ou cinq coups, & recon-

reconcilié son estomac avec une bonne nourriture : En vérité, me dit-il, d'un air gai, vous êtes bien séduisant, seigneur Gil Blas, vous me faites faire tout ce qu'il vous plaît. Vous avez des manieres engageantes, & qui m'ôtent jusqu'à la crainte d'abuser de votre humeur bienfaisante. Mon capitaine me parut alors si defait de sa honte, que si j'eusse voulu saisir ce moment-là pour le presser encore d'accepter ma bourse, je crois qu'il ne l'auroit pas refusée. Je ne le remis point à cette épreuve. Je me contentai de l'avoir fait mon commensal, & de prendre la peine non seulement d'écrire ses placets, mais de les composer même avec lui. A force d'avoir mis des homélies au net, j'avois appris à tourner une phrase. J'étois devenu une espece d'auteur. Le vieil officier de son côté se piquoit de sçavoir bien coucher par écrit. De sorte que travaillant tous deux par émulation, nous faisions des morceaux d'éloquence dignes des plus célebres regens de Salamanque. Mais nous avions beau l'un & l'autre épuiser notre esprit à semer des fleurs de rhétorique dans ces placets. C'étoit, comme on dit, semer sur le sable. Quelque tour que nous prissions pour faire valoir les services de don Annibal, la cour n'y avoit aucun égard. Ce qui n'engageoit pas ce vieil invalide à faire l'éloge des officiers qui se ruinent à la guerre. Dans sa mauvaise humeur, il maudissoit son étoile,

&

& donnoit au diable, Naples, la Lombardie, & les Pays-Bas.

Pour surcroît de mortification, il arriva un jour qu'à sa barbe un poëte produit par le duc d'Albe ayant récité devant le roi un sonnet sur la naissance d'une infante, fut gratifié d'une pension de cinq cens ducats. Je crois que le capitaine mutilé en seroit devenu fou, si je n'eusse pris soin de lui remettre l'esprit. Qu'avez-vous, lui dis-je, en le voyant hors de lui-même? Il n'y a rien là dedans qui doive vous révolter. Depuis un tems immémorial, les poëtes ne sont-ils pas en possession de rendre les princes tributaires de leurs muses? Il n'est point de tête couronnée qui n'ait quelques-uns de ces messieurs pour pensionnaires. Et entre nous, ces sortes de pensions étant rarement ignorées de l'avenir, consacrent la libéralité des rois; au lieu que les autres qu'ils font sont souvent en pure perte pour leur renommée. Combien Auguste a-t-il donné de récompenses? Combien a-t-il fait de pensions dont nous n'avons aucune connoissance? mais la postérité la plus reculée sçaura, comme nous, que Virgile a reçu de cet empereur plus de deux cens mille écus de bienfaits.

Quelque chose que je pusse dire à don Annibal, le fruit du sonnet lui demeura sur l'estomac comme un plomb, & ne pouvant le digérer, il se résolut à tout abandonner. Il voulut néanmoins auparavant pour jouer de son

son reste, présenter encore un placet au duc de Lerme. Nous allâmes pour cet effet tous deux chez ce premier ministre; nous y rencontrâmes un jeune homme, qui, après avoir salué le capitaine, lui dit d'un air affectueux: Mon cher & ancien maître, est-ce vous que je vois? Quelle affaire vous amène chez monseigneur? Si vous avez besoin d'une personne qui ait du crédit, ne m'épargnez pas. Je vous offre mes services. Comment donc, Pédrille, lui répondit l'officier, à vous entendre il semble que vous occupiez quelque poste important dans cette maison. Du moins, repliqua le jeune homme, y ai-je assez de pouvoir pour faire plaisir à un honnête *Hidalgo* comme vous. Cela étant, reprit le capitaine avec un souris, j'ai recours à votre protection. Je vous l'accorde, repartit Pédrille. Vous n'avez qu'à m'apprendre de quoi il est question, & je vous promets de vous faire tirer pied ou aîle du premier ministre.

Nous n'eûmes pas si-tôt mis au fait ce garçon si plein de bonne volonté, qu'il demanda où demeuroit don Annibal. Puis nous ayant assuré que nous aurions de ses nouvelles le jour suivant, il disparut sans nous instruire de ce qu'il prétendoit faire, ni même nous dire s'il étoit domestique du duc de Lerme. Je fus curieux de sçavoir ce que c'étoit que ce Pédrille qui me paroissoit si éveillé. C'est, me dit le capitaine, un garçon qui me servoit il y a quelques années, & qui me voyant

dans

dans l'indigence, m'y laissa pour aller chercher une meilleure condition. Je ne lui sçais pas mauvais gré de cela. Il est fort naturel de changer pour être mieux. C'est un drôle qui ne manque pas d'esprit, & qui est intriguant comme tous les diables. Mais malgré tout son sçavoir faire, je ne compte pas beaucoup sur le zele qu'il vient de témoigner pour moi. Peut-être, lui dis-je, ne vous sera-t-il pas inutile. S'il appartenoit, par exemple, à quelqu'un des principaux officiers du duc, il pourroit vous rendre service. Vous n'ignorez pas que tout se fait par brigue & par cabale chez les grands, qu'ils ont des domestiques favoris qui les gouvernent, & que ceux-ci à leur tour sont gouvernés par leurs valets.

Le lendemain dans la matinée, nous vîmes arriver Pédrille à notre hôtel. Messieurs, nous dit-il, si je ne m'expliquai pas hier sur les moyens que j'avois de servir le capitaine Chinchilla, c'est que nous n'étions pas dans un endroit qui me permit de vous faire une pareille confidence. De plus, j'étois bien aise de sonder le gué, avant que de m'ouvrir à vous. Sçachez donc que je suis le laquais de confiance du seigneur don Rodrigue de Calderone, premier secrétaire du duc de Lerme. Mon maître, qui est fort galant, va presque tous les soirs souper avec un rossignol qu'il tient en cage dans le quartier de la cour. C'est une jeune fille d'Albarazin, des plus jolies.

ries. Elle a de l'esprit & chante à ravir. Aussi se nomme-t-elle la Sénora Siréna. Comme je lui porte tous les matins un billet doux, je viens de la voir. Je lui ai proposé de faire passer le seigneur don Annibal pour son oncle, & d'engager par cette supposition son galant à le protéger. Elle veut bien entreprendre cette affaire. Outre le petit profit qu'elle y envisage, elle sera charmée qu'on la croie niece d'un brave gentilhomme.

Le seigneur de Chinchilla fit la grimace à ce discours. Il témoigna de la répugnance à se rendre complice d'une espiéglerie, & encore plus à souffrir qu'une aventuriere le déshonorât en se disant de sa famille. Il n'en étoit pas seulement blessé par rapport à lui; il voyoit, pour ainsi dire, là dedans une ignominie rétroactive pour ses ayeux. Cette délicatesse parut hors de saison à Pédrille, qui en fut choqué. Vous moquez-vous, s'écria-t-il, de le prendre sur ce ton-là? Voilà comme vous êtes faits, vous autres nobles à chaumieres, vous avez une vanité ridicule. Seigneur cavalier, poursuivit-il, en m'adressant la parole, n'admirez-vous pas les scrupules qu'il se fait? Vive-dieu! c'est bien à la cour qu'il y faut regarder de si près! Sous quelque vilaine forme que la fortune s'y présente, on ne la laisse point échapper.

J'applaudis à ce que dit Pédrille, & nous haranguâmes si bien tous deux le capitaine, que nous le fîmes malgré lui devenir oncle

de

de Siréna. Quand nous eûmes gagné cela sur son orgueil, ce qui ne nous fut pas aisé, nous nous mîmes tous trois à faire pour le ministre un nouveau placet qui fut revu, augmenté & corrigé. Je l'écrivis ensuite proprement, & Pédrille le porta à l'Arragonoise, qui dès le même soir en chargea le seigneur don Rodrigue, à qui elle parla de façon que ce secrétaire la croyant véritablement niece du capitaine, promit de s'employer pour lui. Peu de jours après nous vîmes l'effet de cette manœuvre. Pédrille revint à notre hôtel d'un air triomphant: Bonne nouvelle, dit-il à Chinchilla. Le roi fera une distribution de commanderies, de bénéfices & de pensions, où vous ne serez pas oublié : c'est de quoi je suis chargé de vous assurer. Mais j'ai ordre de vous demander en même tems quel présent vous prétendez faire à Siréna. Pour moi, je vous déclare que je ne veux rien. Je présere à tout l'or du monde le plaisir d'avoir contribué à améliorer la fortune de mon ancien maître. Il n'en est pas de même de notre nymphe d'Albazarin. Elle est un peu Juive, lorsqu'il s'agit d'obliger le prochain. Elle a ce petit défaut-là. Elle prendroit l'argent de son propre pere, jugez si elle refusera celui d'un oncle supposé.

Elle n'a qu'à dire ce qu'elle exige de moi, répondit don Annibal. Si elle veut tous les ans le tiers de la pension que j'obtiendrai, je le lui promets, & cela doit lui suffire, quand il

il s'agiroit de tous les revenus de sa majesté catholique. Je me fierois bien à votre parole, moi, répliqua le mercure de don Rodrigue, je sçais bien qu'elle vaut le jeu ; mais vous avez affaire à une petite personne naturellement fort défiante. D'ailleurs, elle aimera beaucoup mieux que vous lui donniez une fois pour toutes, les deux tiers d'avance en argent comptant. Eh ! où diable veut-elle que je les prenne, interrompit brusquement l'officier ? Me croit-elle un contador mayor. Il faut que vous ne l'ayez pas instruite de ma situation. Pardonnez-moi, repartit Pédrille. Elle sçait bien que vous êtes plus gueux que Job. Après ce que je lui ai dit, elle ne sçauroit l'ignorer. Mais ne vous mettez pas en peine ; je suis un homme fertile en expédiens. Je connois un vieux coquin d'oydor, qui se plaît à prêter ses especes à dix pour cent. Vous lui ferez par devant notaire un transport avec garantie de la premiere année de votre pension, pour pareille somme que vous reconnoîtrez avoir reçue de lui, & que vous toucherez en effet, à l'intérêt près. A l'égard de la garantie, le prêteur se contentera de votre château de Chinchilla tel qu'il est. Vous n'aurez point de dispute là-dessus.

Le capitaine protesta qu'il accepteroit ces conditions s'il étoit assez heureux pour avoir quelque part aux graces qui seroient distribuées le lendemain. Ce qui ne manqua pas d'arriver. Il fut gratifié d'une pension de

trois cens pistoles sur une commanderie. Aussi-tôt qu'il eût appris cette nouvelle, il donna toutes les sûretés qu'on exigea de lui, fit ses petites affaires, & s'en retourna dans la Castille nouvelle, avec quelques pistoles de reste.

CHAPITRE XIII.

Gil Blas rencontre à la cour son cher ami Fabrice. Grande joie de part & d'autre. Où ils allerent tous deux, & de la curieuse conversation qu'ils eurent ensemble.

JE m'étois fait une habitude d'aller tous les matins chez le roi, où je passois deux ou trois heures entieres à voir entrer & sortir les grands qui me paroissoient là sans cet éclat dont ils sont ailleurs environnés.

Un jour que je me promenois & me carrois dans les appartemens, y faisant comme beaucoup d'autres, une assez sotte figure, j'apperçus Fabrice que j'avois laissé à Valladolid au service d'un administrateur d'hôpital. Ce qui m'étonna, c'est qu'il s'entretenoit familierement avec le duc de Medina Sidonia, & le marquis de Ste. Croix. Ces deux seigneurs, à ce qu'il me sembloit, prenoient plaisir à l'entendre. Avec cela, il étoit aussi proprement vêtu qu'un noble cavalier.

Ne me tromperois-je point? disois-je en moi-même. Est-ce bien là le fils du barbier Nunez? C'est peut-être quelque jeune courtisan qui lui ressemble. Je ne demeurai pas long tems dans le doute. Les seigneurs s'en allerent. J'abordai Fabrice. Il me reconnut dans le moment, me prit par la main, & après m'avoir fait percer la foule avec lui, pour sortir des appartemens: Mon cher Gil Blas, me dit-il en m'embrassant, je suis ravi de te revoir. Que fais-tu à Madrid? Es-tu encore en condition? As-tu quelque charge à la cour? Dans quel état sont tes affaires? Rends-moi compte de tout ce qui t'est arrivé depuis ton départ précipité de Valladolid. Tu me demande bien des choses à la fois, lui répondis-je, & nous ne sommes pas dans un lieu propre à conter des aventures. Tu as raison, reprit-il. Nous serons mieux chez moi. Viens, je vais t'y mener. Ce n'est pas loin d'ici. Je suis libre, agréablement logé, parfaitement bien dans mes meubles, je vis content & suis heureux puisque je crois l'être.

J'acceptai le parti, & me laissai entraîner par Fabrice, qui me fit arrêter devant une maison de belle apparence, où il me dit qu'il demeuroit. Nous traversâmes une cour, où il y avoit d'un côté un grand escalier qui conduisoit à des appartemens superbes, & de l'autre, une petite montée aussi obscure qu'étroite, par où nous montâmes au logement qui m'avoit été vanté. Il consistoit en une

seule chambre, de laquelle mon ingénieux ami s'en étoit fait quatre, séparées par des cloisons de sapin. La premiere servoit d'antichambre à la seconde où il couchoit: Il faisoit son cabinet de la troisieme, & sa cuisine de la derniere. La chambre & l'antichambre étoient tapissées de cartes géographiques, de thèses de philosophie, & les meubles répondoient à la tapisserie. C'étoit un grand lit de brocard tout usé, de vieilles chaises de serge jaune, garnies d'une frange de soie de Grenade de la même couleur, une table à pied doré, couverte d'un cuir qui paroissoit avoir été rouge, & bordée d'une crépine de faux or, devenu noir par le laps de temps, avec une armoire d'ébene ornée de figures grossierement sculptées. Il avoit pour bureau dans son cabinet une petite table, & sa bibliotheque étoit composée de quelques livres avec plusieurs liasses de papier qu'on voyoit sur des ais disposés par étages le long du mur. Sa cuisine qui ne déparoit pas le reste contenoit de la poterie & d'autres ustenciles nécessaires.

Fabrice, après m'avoir donné le loisir de considérer son appartement, me dit: Que penses-tu de mon ménage & de mon logement? N'en es-tu pas enchanté? Oui, ma foi, lui répondis-je en souriant. Il faut que tu ne fasses pas mal tes affaires à Madrid, pour y être si bien nippé. Tu as sans doute quelque commission. Le ciel m'en préserve, repliqua-t-il! Le parti que j'ai pris est au-dessus

dessus de tous les emplois. Un homme de distinction, à qui cet hôtel appartient, m'y a donné une chambre dont j'ai fait quatre pieces que j'ai meublées comme tu vois. Je ne m'occupe que de choses qui me sont plaisir, & je ne sens pas la nécessité. Parle-moi plus clairement, interrompis-je. Tu irrites l'envie que j'ai d'apprendre ce que tu fais. Hé bien ! me dit-il, je vais te contenter. Je suis devenu auteur. Je me suis jetté dans le bel esprit. J'écris en vers & en prose, je suis au poil & à la plume.

Toi, favori d'Apollon, m'écriai-je, en riant ! Voilà ce que je n'aurois jamais deviné. Je serois moins surpris de te voir tout autre chose. Quels charmes as-tu donc pu trouver dans la condition des poëtes ? Il me semble que ces gens-là sont méprisés dans la vie civile, & qu'ils n'ont pas un ordinaire réglé. Hé fi ! s'écria-t-il à son tour. Tu me parles de ces misérables auteurs, dont les ouvrages sont le rebut des libraires & des comédiens. Faut-il s'étonner si l'on n'estime pas de semblables écrivains ? Mais les bons, mon ami, sont sur un meilleur pied dans le monde. Et je puis dire, sans vanité, que je suis du nombre de ceux-ci. Je n'en doute pas, lui dis-je, tu es un garçon plein d'esprit. Ce que tu composes ne doit pas être mauvais. Je ne suis en peine que de sçavoir comment la rage d'écrire a pu te prendre. Cela me paroît digne de ma curiosité,

Ton étonnement est juste, reprit Nuñez. J'étois si content de mon état chez le seigneur Manuel Ordognez, que je n'en souhaitois pas d'autre. Mais mon génie s'élevant peu-à-peu comme celui de Plaute au-dessus de la servitude, je composai une comédie que je fis représenter par des comédiens qui jouoient à Valladolid. Quoiqu'elle ne valut pas le diable, elle eut un fort grand succès. Je jugeai par-là que le public étoit une bonne vache à lait qui se laissoit aisément traire. Cette réflexion, & la fureur de faire de nouvelles pieces, me détacherent de l'hôpital. L'amour de la poësie m'ota celui des richesses. Je résolus de me rendre à Madrid comme au centre des beaux esprits pour y former mon goût. Je demandai mon congé à l'administrateur, qui ne me le donna qu'à regret, tant il avoit d'affection pour moi. Fabrice, me dit-il, pourquoi veux-tu me quitter. t'aurois-je donné, sans y penser, quelque sujet de mécontentement? Non, lui répondis-je, seigneur. Vous êtes le meilleur de tous les maîtres, & je suis pénétré de vos bontés: mais vous sçavez qu'il faut suivre son étoile. Je me sens né pour éterniser mon nom par des ouvrages d'esprit. Quelle folie, me répliqua ce bon bourgeois! Tu as déja pris racine à l'hôpital; tu es du bois dont on fait les oeconomes, & quelquefois même les administrateurs. Tu veux quitter le solide pour t'occuper de fadaises. Tant pis pour toi, mon enfant.

L'administrateur voyant qu'il combattoit inutile-

inutilement mon dessein, me paya mes gages, & me fit présent d'une cinquantaine de ducats, pour reconnoître mes services. De maniere qu'avec cela, & ce que je pouvois avoir grapillé dans les petites commissions dont on avoit chargé mon intégrité, je fus en état en arrivant à Madrid de me mettre proprement. Ce que je ne manquai pas de faire, quoique les écrivains de notre nation ne se piquent guere de propreté. Je connus bien-tôt *Lope de Véga Carpio, Miguel Cervantez de Saavedra*, & les autres fameux auteurs; mais préférablement à ces grands hommes, je choisis pour mon précepteur un jeune bachelier Cordouan, l'incomparable *Don Louis de Gongora*, le plus beau génie que l'Espagne ait jamais produit. Il ne veut pas que ses ouvrages soient imprimés de son vivant, il se contente de les lire à ses amis. Ce qu'il y a de plus particulier, c'est que la nature l'a doué du rare talent de réussir dans toute sorte de poësies. Il excelle principalement dans les pieces satyriques. Voilà son fort. Ce n'est pas comme Lucilius, un fleuve bourbeux qui entraîne avec lui beaucoup de limon; c'est le Tage qui roule des eaux pures sur un sable d'or.

Tu me fais, dis-je à Fabrice, un beau portrait de ce bachelier, & je ne doute pas qu'un personnage de ce mérite n'ait bien des envieux. Tous les auteurs, répondit-il, tant bons que mauvais, se déchaînent contre lui. Il aime l'enflûre, dit l'un, les pointes, les métaphores & les transpositions. Ses vers,

dit

dit un autre, ont l'obſcurité de ceux que les prêtres Saliens chantoient dans leurs proceſſions, & que perſonne n'entendoit. Il y en a même qui lui reprochent de faire tantôt des ſonnets, ou des romances, tantôt des comédies, des dixains & des létrilles, comme s'il avoit follement entrepris d'effacer les meilleurs écrivains dans tous les genres. Mais tous ces traits de jalouſie ne ſont que s'émouſſer contre une muſe chérie des grands & de la multitude.

C'eſt donc ſous un ſi habile maître que j'ai fait mon apprentiſſage ; & j'oſe dire ſans vanité qu'il y paroît. J'ai ſi bien pris ſon eſprit, que je compoſe déja des morceaux abſtraits qu'il avoueroit. Je vais à ſon exemple débiter ma marchandiſe dans les grandes maiſons, où l'on me reçoit à merveille, & où j'ai affaire à des gens qui ne ſont pas fort difficiles. Il eſt vrai que j'ai le débit ſéduiſant. Ce qui ne nuit pas à mes compoſitions. Enfin, je ſuis aimé de pluſieurs ſeigneurs ; & je vis ſurtout avec le duc de Medina Sidonia, comme Horace vivoit avec Mécénas. Voilà, pourſuivit Fabrice, de quelle maniere j'ai été métamorphoſé en auteur. Je n'ai plus rien à te conter. C'eſt à toi, Gil Blas, à chanter tes exploits.

Alors, je pris la parole ; & ſupprimant toute circonſtance indifférente, je lui fis le détail qu'il demandoit. Après cela, il fut queſtion de dîner. Il tira de ſon armoire d'ébene des ſerviettes, du pain, un reſte d'épaule de mou-

ton

ton rôti, une bouteille d'excellent vin, & nous nous mimes à table avec toute la gayeté de deux amis qui se rencontrent après une longue séparation. Tu vois, me dit-il, ma vie libre & indépendante. Si je voulois suivre l'exemple de mes confreres, j'irois tous les jours manger chez les personnes de qualité: mais outre que l'amour du travail me retient souvent au logis; je suis un nouvel Aristippe. Je m'accommode également du grand monde & de la retraite, de l'abondance & de la frugalité.

Nous trouvâmes le vin si bon, qu'il fallut tirer de l'armoire une seconde bouteille. Entre la poire & le fromage, je lui témoignai que je serois bien aise de voir quelqu'une de ses productions. Aussi-tôt il chercha parmi ses papiers un sonnet qu'il me lut d'un air emphatique. Néanmoins malgré le charme de la lecture, je trouvai l'ouvrage si obscur, que je n'y compris rien du tout. Il s'en apperçut. Ce sonnet, me dit-il, ne te paroit pas fort claire, n'est-ce pas? Je lui avouai que j'aurois voulu un peu plus de netteté. Il se mit à rire à mes dépens. Si ce sonnet, reprit-il, n'est guere intelligible, tant mieux, mon ami. Les sonnets, les odes, & les autres ouvrages qui veulent du sublime, ne s'accommodent pas du simple & du naturel. C'est l'obscurité qui en fait tout le mérite. Il suffit que le poëte croye s'y entendre. Tu te moques de moi, interrompis-je, il faut du bon sens & de la clarté dans

toutes les poësies, de quelle nature qu'elles soient ; et si ton incomparable Gangora n'écrit pas plus clairement que toi, je t'avoue que j'en rabats bien ; c'est un poëte qui ne peut tout au plus tromper que son siécle. Voyons présentement de ta prose.

Nunez me fit voir une préface qu'il prétendoit, disoit-il, mettre à la tête d'un recueil de comédies qu'il avoit sous la presse. Ensuite il me demanda ce que j'en pensois. Je ne suis pas, lui dis-je, plus satisfait de ta prose que de tes vers. Ton sonnet n'est qu'un pompeux gallimathias ; & il y a dans ta préface des expressions trop recherchées, des mots qui ne sont point marqués au coin du public, des phrases entortillées, pour ainsi dire. En un mot, ton stile est singulier. Les livres de nos bons & anciens auteurs ne sont pas écrits comme cela. Pauvre ignorant, s'écria Fabrice! Tu ne sçais pas que tout *prosateur* qui aspire aujourd'hui à la réputation d'une plume délicate, affecte cette singularité de stile, ces expressions détournées qui te choquent. Nous sommes cinq ou six novateurs hardis qui avons entrepris de changer la langue du blanc au noir ; & nous en viendrons à bout, s'il plaît à dieu, en dépit de Lope de Véga, de Solis, de Cervantez, & de tous les beaux esprits qui nous chicannent sur nos nouvelles façons de parler. Nous sommes secondés par un nombre de partisans de

distinction ;

distinction; nous avons dans notre cabale jusqu'à des théologiens.

Après tout, continua-t-il, notre dessein est louable; & le préjugé à part, nous valons mieux que ces écrivains naturels qui parlent comme le commun des hommes. Je ne sçais pas pourquoi il y a tant d'honnêtes gens qui les estiment. Cela étoit fort bon à Athenes & à Rome, où tout le monde étoit confondu; & c'est pourquoi Socrate dit à Alcibiade que le peuple est un excellent maître de langue. Mais à Madrid nous avons un bon & un mauvais usage; & nos courtisans s'expriment autrement que nos bourgeois. Tu peux m'en croire; enfin notre stile nouveau l'emporte sur celui de nos antagonistes. Je veux par un seul trait te faire sentir la différence qu'il y a de la gentillesse de notre diction à la platitude de la leur. Ils diroient, par exemple, tout uniment: *Les intermedes* embellissent *une comédie*. Et nous, nous disons plus joliment: *Les intermedes* font beauté *dans une comédie*. Remarque bien ce *font beauté*. En sens-tu le brillant, toute la delicatesse, tout le mignon?

J'interrompis mon novateur par un éclat de rire: Va, Fabrice, lui dis-je, tu es un original avec ton langage précieux. Et toi, me répondit-il, tu n'es qu'une bête avec ton stile naturel. *Allez*, poursuivit-il, en m'appliquant ces paroles de l'archevêque de Grenade, *allez trouver mon trésorier. Qu'il vous compte cent ducats, & que le ciel vous conduise avec cette somme.*

Adieu,

Adieu, monsieur Gil Blas, je vous souhaite un peu plus de goût. Je renouvellai mes ris à cette saillie; & Fabrice me pardonnant d'avoir parlé avec irrévérence de ses écrits, ne perdit rien de sa belle humeur. Nous achevâmes de boire notre seconde bouteille; après quoi, nous nous levâmes de table tous deux assez bien conditionnés. Nous sortîmes dans le dessein de nous aller promener au Pardo: mais en passant devant la porte d'un marchand de liqueurs, il nous prit fantaisie d'entrer chez lui.

Il y avoit ordinairement bonne compagnie dans cet endroit-là. Je vis dans deux salles séparées des cavaliers qui s'amusoient différemment. Dans l'une, on jouoit à la prime & aux échecs, & dans l'autre, dix à douze personnes étoient fort attentives à écouter deux beaux esprits de profession qui disputoient. Nous n'eûmes pas besoin de nous approcher d'eux pour entendre qu'une proposition de métaphysique faisoit le sujet de leur dispute: car ils parloient avec tant de chaleur & d'emportement, qu'ils avoient l'air de deux possédés. Je m'imagine que si on leur eût mis sous le nez l'anneau d'Eléazar, on auroit vu sortir des démons par leurs narines. Hé, bon dieu, dis-je à mon compagnon! quelle vivacité! quels poumons! Ces disputeurs étoient nés pour être des crieurs publics. La plûpart des hommes sont déplacés. Oui, vraiment, répondit-il, ces gens-ci sont apparemment de la race de Novius, ce banquier Romain,

main, dont la voix s'élevoit au-dessus du bruit des charretiers. Mais ajouta-t-il, ce qui me degoûteroit le plus de leurs discours, c'est qu'on en a les oreilles infructueusement étourdies. Nous nous éloignâmes de ces métaphysiciens bruyans; & par là, je fis avorter une migraine qui commençoit à me prendre. Nous allâmes nous placer dans un coin de l'autre salle, d'où en buvant des liqueurs rafraîchissantes, nous nous mîmes à examiner les cavaliers qui entroient & ceux qui sortoient. Nunez les connoissoit presque tous. Vive dieu! s'écria-t-il, la dispute de nos philosophes ne finira pas si-tôt. Voici des troupes fraîches qui arrivent. Ces trois hommes qui entrent vont se mettre de la partie. Mais vois-tu ces deux originaux qui sortent? Ce petit personnage bazanné, sec, & dont les cheveux plats & longs lui descendent par égale portion par devant & par derriere, s'appelle don Julien de Villanuno. C'est un jeune oydor qui tranche du petit-maître. Nous allâmes un de mes amis & moi dîner chez lui l'autre jour. Nous le surprîmes dans une occupation assez singuliere: Il se divertissoit dans son cabinet à jetter & à faire apporter par un grand levrier les sacs d'un procès dont il est rapporteur, & que le chien déchiroit à belles dents. Ce licentié qui l'accompagne, cette face rubiconde, se nomme don Chérubin Tonto. C'est un chanoine de l'église de Tolède, le plus imbécile mortel qu'il y ait au monde.

Cependant à son air riant & spirituel, vous lui donneriez beaucoup d'esprit. Il a des yeux brillans, avec un rire fin & malicieux. On diroit qu'il pense très-finement. Lit-on devant lui un ouvrage délicat, il l'écoute avec une attention que vous croyez pleine d'intelligence, & toutefois il n'y comprend rien. Il étoit du repas chez l'oydor. On y dit mille jolies choses, une infinité de bons mots. Don Chérubin ne parla pas : mais il applaudissoit avec des grimaces & des démonstrations qui paroissoient supérieures aux saillies mêmes qui nous échappoient.

Connois tu, dis-je à Nunez, ces deux malpeignés, qui, les coudes appuyés sur une table, s'entretiennent tout bas dans un coin, en se soufflant au nez leurs haleines ? Non, me répondit-il, ces visages-là me sont inconnus. Mais selon toutes les apparences, ce sont des politiques de caffés qui censurent le gouvernement. Considere ce gentil cavalier, qui sifle en se promenant dans cette salle, & en se soûtenant tantôt sur un pied, & tantôt sur un autre. C'est don Augustin Moréto, un jeune poëte, qui n'est pas né sans talent, mais que les flatteurs, & les ignorans ont rendu presque fou. L'homme que tu vois qu'il aborde est un de ses confreres qui fait de la prose rimée, & que Diane a aussi frappé.

Encore des auteurs, s'écria-t-il, en me montrant deux hommes d'épée qui entroient. Il semble qu'ils se soient tous donnés le mot, pour

pour venir ici passer en revue devant toi. Tu vois don Bernard Deslengado, & don Sébastien de Villa Viciosa. Le premier est un esprit plein de fiel, un auteur né sous l'étoile de Saturne, un mortel malfaisant qui se plaît à haïr tout le monde, & qui n'est aimé de personne. Pour don Sébastien, c'est un garçon de bonne foi, un auteur qui ne veut rien avoir sur la conscience. Il a depuis peu mis au théâtre une piece qui a eu une réussite extraordinaire, & il l'a fait imprimer pour n'abuser pas plus long-tems de l'estime du public.

Le charitable élève de Gongora se préparoit à continuer de m'expliquer les figures du tableau changeant que nous avions devant les yeux, lorsqu'un gentilhomme du duc de Médina-Sidonia vint l'interrompre, en lui disant : Seigneur don Fabricio, je vous cherchois pour vous avertir que monsieur le duc voudroit bien vous parler. Il vous attend chez lui. Nunez qui sçavoit qu'on ne peut satisfaire assez-tôt un grand seigneur qui souhaite quelque chose, me quitta dans le moment même pour aller trouver son Mécénas, me laissant fort étonné de l'avoir entendu traiter de don, & le voir ainsi devenu noble en dépit de maître Chrysostome le barbier son pere.

CHAPITRE XIV.

Fabrice place Gil Blas auprès du comte Galiano, seigneur Sicilien.

J'Avois trop d'envie de revoir Fabrice, pour n'être pas chez lui le lendemain de grand matin. Je donne le bon jour, dis-je, en entrant, au seigneur don Fabricio, la fleur ou plutôt le champignon de la noblesse Asturienne. A ces paroles, il se mit à rire. Tu as donc remarqué, s'écria-t-il, qu'on m'a traité de don ? Oui, mon gentilhomme, lui répondis-je, & vous me permettrez de vous dire qu'hier en me contant votre métamorphose, vous oubliâtes le meilleur. D'accord, repliqua-t-il : mais, en vérité, si j'ai pris ce titre d'honneur, c'est moins pour contenter ma vanité, que pour m'accommoder à celle des autres. Tu connois les Espagnols. Ils ne font aucun cas d'un honnête homme s'il a le malheur de manquer de bien & de naissance : Je te dirai de plus, que je vois tant de gens, & dieu sçait quelle sorte de gens, qui se font appeller don François, don Gabriel, don Pédre, ou don comme tu voudras, qu'il faut convenir que la noblesse est une chose bien commune, & qu'un roturier qui a du mérite, lui fait honneur, quand il veut bien s'y aggréger.

Mais



A Smith sc

Mais changeons de matiere, ajouta-t-*il*; hier au soir au souper du duc de Médina Sidonia, où entre autres convives étoit le comte Galiano, grand seigneur Sicilien, la conversation tomba sur les effets ridicules de l'amour propre. Charmé d'avoir de quoi réjouir la compagnie là-dessus, je la régalai de l'histoire des homélies. Tu t'imagines bien qu'on en a ri, & qu'on en a donné de toutes les façons à ton archevêque; ce qui n'a pas produit un mauvais effet pour toi; car on t'a plaint, & le comte Galiano, après m'avoir fait force questions sur ton chapitre, auxquelles tu peux croire que j'ai répondu comme il falloit, m'a chargé de te mener chez lui. J'allois te chercher tout à l'heure pour t'y conduire. Il veut apparemment te proposer d'être un de ses secrétaires. Je ne te conseille pas de rejetter ce parti. Tu seras parfaitement bien chez ce seigneur. Il est riche & fait à Madrid une dépense d'ambassadeur. On dit qu'il est venu à la cour pour conférer avec le duc de Lerme sur des biens royaux que ce ministre a dessein d'aliéner en Sicile. Enfin le comte Galiano, quoique Sicilien, paroît généreux, plein de droiture & de franchise. Tu ne sçaurois mieux faire que de t'attacher à ce seigneur-là. C'est lui probablement qui doit t'enrichir, suivant ce qu'on t'a prédit à Grenade.

J'avois résolu, dis-je à Nunez, de battre un peu le pavé, & de me donner du bon tems,

avant que de me remettre à ſervir : mais tu me parles du comte Sicilien d'une maniere qui me fait changer de réſolution. Je voudrois déja être auprès de lui. Tu y ſeras bientôt, reprit-il, ou je ſuis fort trompé. Nous ſortîmes en même-tems tous deux pour aller chez le comte, qui occupoit la maiſon de don Sanche d'Avila ſon ami, qui étoit alors à la campagne.

Nous trouvâmes dans la cour je ne ſçais combien de pages & de laquais qui portoient une livrée auſſi riche que galante, & dans l'antichambre pluſieurs écuyers, gentilshommes & autres officiers. Ils avoient tous des habits magnifiques, mais avec cela des faces ſi baroques, que je crus voir une troupe de ſinges vêtus à l'Eſpagnole. Il faut avouer qu'il y a des mines d'hommes & de femmes pour qui l'art ne peut rien.

On annonça don Fabricio, qui fut introduit un moment après dans la chambre, où je le ſuivis. Le comte en robe de chambre étoit aſſis ſur un ſopha, & prenoit ſon chocolat. Nous le ſaluâmes avec toutes les démonſtrations d'un profond reſpect, il nous fit de ſon côté une inclination de tête, accompagnée de regards ſi gracieux, que je me ſentis d'abord gagner l'ame. Effet admirable & pourtant ordinaire que fait ſur nous l'accueil favorable des grands ! Il faut qu'ils nous reçoivent bien mal quand ils nous déplaiſent.

Ce

Ce seigneur, après avoir pris son chocolat, s'amusa quelque-tems à badiner avec un gros singe qu'il avoit auprès de lui qu'il appelloit cupidon. Je ne sçais pourquoi on avoit donné le nom de ce dieu à cet animal, si ce n'est à cause qu'il en avoit toute la malice ; car il ne lui ressembloit nullement d'ailleurs. Il ne laissoit pas, tel qu'il étoit, de faire les délices de son maître ; qui étoit si charmé de ses gentillesses, qu'il le tenoit sans cesse dans ses bras. Nunez & moi, quoique peu divertis des gambades du singe, nous fîmes semblant d'en être enchantés. Cela plût fort au Sicilien, qui suspendit le plaisir qu'il prenoit à ce passe-tems, pour me dire : Mon ami, il ne tiendra qu'à vous d'être un de mes secrétaires. Si le parti vous convient, je vous donnerai deux cens pistoles tous les ans : il suffit que don Fabricio vous présente & réponde de vous. Oui, seigneur, s'écria Nunez, je suis plus hardi que Platon, qui n'osoit répondre d'un de ses amis qu'il envoyoit à Denis le tyran. Je ne crains pas de m'attirer des reproches.

Je remerciai par une révérence le poëte des Asturies de sa hardiesse obligeante. Puis m'adressant au patron, je l'assurai de mon zele & de ma fidélité. Ce seigneur ne vit pas plutôt que sa proposition m'étoit agréable, qu'il fit appeller son intendant, à qui il parla tout bas. Ensuite il me dit : Gil Blas, je vous apprendrai tantôt à quoi je prétends vous employer.

ployer. Vous n'avez, en attendant, qu'à suivre mon homme d'affaires. Il vient de recevoir des ordres qui vous regardent. J'obéis laissant Fabrice avec le comte & cupidon.

L'intendant qui étoit un Messinois des plus fins, me conduisit à son appartement en m'accablant d'honnêtetés. Il envoya chercher le tailleur qui avoit habillé toute la maison, & lui ordonna de me faire promptement un habit de la même magnificence que ceux des principaux officiers. Le tailleur prit ma mesure, & se retira. Pour votre logement, me dit le Messinois, je sçais une chambre qui vous conviendra. Eh! avez-vous déjeuné, poursuivit-il? Je répondis que non. Ah! pauvre garçon que vous êtes, reprit-il, que ne parlez-vous? Vous êtes ici dans une maison, où il n'y a qu'à dire ce qu'on souhaite pour l'avoir; venez, je vais vous mener dans un endroit, où, graces au ciel, rien ne manque.

A ces mot, il me fit descendre à l'office, où nous trouvâmes le maître d'hôtel, qui étoit un Napolitain, qui valoit bien un Messinois. On pouvoit dire de lui & de l'intendant: Jean danse mieux que Pierre, Pierre danse mieux que Jean. Cet honnête maître d'hôtel étoit avec cinq ou six de ses amis, qui s'empiffroient de jambons, de langues de bœuf & d'autres viandes salées, qui les obligeoient à boire coup sur coup. Nous nous joignîmes à ces vivans & les aidâmes à fesser les meilleurs

vins de monsieur le comte. Pendant que ces choses se passoient à l'office, il s'en passoit d'autres à la cuisine. Le cuisinier régaloit aussi trois ou quatre bourgeois de sa connoissance, qui n'épargnoient pas plus que nous le vin, qui se remplissoient l'estomac de pâtés de lapins & de perdrix. Il n'y avoit pas jusqu'aux marmitons, qui ne se donnassent au cœur joie de tout ce qu'ils pouvoient escamoter. Je me crus dans une maison abandonnée au pillage. Cependant ce n'étoit rien que cela. Je ne voyois que de bagatelles, en comparaison de ce que je ne voyois pas.

CHAPITRE XV.

Des emplois que le comte Galiano donna dans sa maison à Gil Blas.

JE sortis pour aller chercher mes hardes & les faire apporter à ma nouvelle demeure. Quand je revins, le comte étoit à table avec plusieurs seigneurs & le poëte Nunez, lequel d'un air aisé se faisoit servir, & se mêloit à la conversation. Je remarquai même qu'il ne disoit pas un mot qui ne fit plaisir à la compagnie. Vive l'esprit! quand on en a, on fait bien tous les personnages qu'on veut.

Pour moi, je dînai avec les officiers qui furent traités à peu de choses près, comme

le patron. Après le repas, je me retirai dans ma chambre, où je me mis à réfléchir sur ma condition : Hé bien ! me dis-je, Gil Blas, te voilà donc auprès d'un comte Sicilien dont tu ne connois pas le caractere. A juger sur les apparences, tu seras dans sa maison comme le poisson dans l'eau. Mais il ne faut jurer de rien & tu dois te défier de ton étoile dont tu n'as que trop souvent éprouvé la malignité. Outre cela, tu ignores à quoi il te destine. Il a des secrétaires & un intendant : quels services veut-il donc que tu lui rendes ? Apparemment qu'il a dessein de te faire porter la caducée. A la bonne heure. On ne sçauroit être sur un meilleur pied chez un seigneur, pour faire son chemin en poste. En rendant de plus honnêtes services, on ne marche que pas à pas, & encore n'arrive-t-on pas toujours à son but.

Tandis que je faisois de si belles réflexions, un laquais vint me dire que tous les cavaliers qui avoient dîné à l'hôtel venoient de sortir pour s'en retourner chez eux, & que monsieur le comte me demandoit. Je volai aussi-tôt à son appartement, où je le trouvai couché sur un sopha, & prêt à faire la *siesta* avec son singe, qui étoit à côté de lui.

Approchez, Gil Blas, me dit-il, prenez un siége & m'écoutez. Je fis ce qu'il m'ordonnoit, & il me parla dans ces termes : Don Fabricio m'a dit qu'entre autres bonnes qualités, vous aviez celle de vous attacher à vos maî-

tres,

tres, & que vous étiez un garçon plein d'intégrité. Ces deux choses m'ont déterminé à vous proposer d'être à moi. J'ai besoin d'un domestique affectionné, qui épouse mes intérêts & mette toute son attention à conserver mon bien. Je suis riche à la vérité, mais ma dépense va tous les ans fort au-delà de mes revenus. Eh pourquoi ? C'est qu'on me vole, c'est qu'on me pille. Je suis dans ma maison, comme dans un bois rempli de voleurs. Je soupçonne mon maître d'hôtel & mon intendant de s'entendre ensemble, & si je ne me trompe point, en voilà plus qu'il n'en faut pour me ruiner de fond en comble. Vous me direz que si je les crois fripons, je n'ai qu'à les chasser. Mais où en prendre d'autres qui soient pétris d'un meilleur limon ? Il faut donc que je me contente de les faire observer l'un & l'autre par un homme qui ait droit d'inspection sur leur conduite. C'est vous, Gil Blas, que je choisis pour remplir cette commission. Si vous vous en acquittez bien, soyez sûr que vous ne servirez pas un ingrat. J'aurai soin de vous établir en Sicile très-avantageusement.

Après m'avoir tenu ce discours, il me renvoya ; & dès le soir même devant tous les domestiques, je fus proclamé surintendant de la maison. Le Messinois & le Napolitain n'en furent pas d'abord fort mortifiés, parceque je leur paroissois un gaillard de bonne composition, & qu'ils comptoient qu'en partageant avec moi le gâteau, ils iroient toujours leur

train.

train. Mais ils se trouverent bien sots le jour suivant, lorsque je leur déclarai que j'étois un homme ennemi de toute malversation. Je demandai au maître d'hôtel un état des provisions. Je visitai la cave. Je pris connoissance de tout ce qu'il y avoit dans l'office, je veux dire de l'argenterie & du linge. Je les exhortai ensuite tous deux à ménager le bien du patron, à user d'épargne dans la dépense, & je finis mon exhortation en leur protestant que j'avertirois ce seigneur de toutes les mauvaises manœuvres que je verrois faire chez lui.

Je n'en demeurai pas là. Je voulus avoir un espion, pour découvrir s'il y avoit de l'intelligence entre eux. Je jettai les yeux sur un marmiton, qui s'étant laissé gagner par mes promesses, me dit que je ne pouvois mieux m'adresser qu'à lui pour être instruit de tout ce qui se passoit au logis : Que le maître d'hôtel & l'intendant étoient d'accord ensemble & brûloient la chandelle par les deux bouts : qu'ils détournoient tous les jours la moitié des viandes qu'on achetoit pour la maison : Que le Napolitain avoit soin d'une dame qui demeuroit vis-à-vis le collège de saint Thomas, & que le Messinois en entretenoit une autre à la porte du soleil ; Que ces deux messieurs faisoient porter tous les matins chez leurs nymphes toutes sortes de provisions : Que le cuisinier de son côté envoyoit de bons plats à une veuve qu'il connoissoit dans le voisinage, & qu'en faveur des

services

services qu'il rendoit aux deux autres, à qui il étoit tout dévoué, il disposoit comme eux des vins de la cave: Enfin que ces trois domestiques étoient cause qu'il se faisoit une dépense horrible chez monsieur le comte. Si vous doutez de mon rapport, ajouta le marmiton, donnez-vous la peine de vous trouver demain matin sur les sept heures auprès du college de saint Thomas, vous me verrez chargé d'une hotte, qui changera votre doute en certitude. Tu es donc, lui dis-je, commissionnaire de ces galans pourvoyeurs? Je suis, dit-il, employé par le maître d'hôtel, & un de mes camarades fait les messages de l'intendant.

Ce rapport me parut valoir la peine d'être vérifié. J'eus la curiosité le lendemain de me rendre à l'heure marquée auprès du college de saint Thomas. Je n'attendis pas long-tems mon espion. Je le vis bien-tôt arriver avec une grande hotte, toute pleine de viande de boucherie, de volaille & de gibier. Je fis l'inventaire des piéces, & j'en dressai sur mes tablettes un petit procès-verbal, que j'allai montrer à mon maître, après avoir dit au fouille-au-pot, qu'il pouvoit comme à son ordinaire s'acquitter de sa commission.

Le seigneur Sicilien, qui étoit fort vif de son naturel, voulut dans son premier mouvement chasser le Napolitain & le Messinois; mais après y avoir fait réflexion, il se con-

tenta de se défaire du dernier, dont il me donna la place. Ainsi ma charge de surintendant fut supprimée peu de tems après sa création, & franchement je n'y eus point de regret. Ce n'étoit à proprement parler qu'un emploi honorable d'espion ; qu'un poste qui n'avoit rien de solide. Au lieu qu'en devenant monsieur l'intendant, je me voyois maître du coffre fort, & c'est-là le principal. C'est toujours ce domestique-là qui tient le premier rang dans une grande maison, & il y a tant de bénéfices attachés à son administration, qu'il s'enrichiroit infailliblement, quand même il seroit honnête homme.

Mon Napolitain, qui n'étoit pas au bout de ses finesses, remarquant que j'avois un zele brutal, & que je me mettois sur le pied de voir tous les matins les viandes qu'il achetoit, & d'en tenir regiſtre, cessa d'en détourner ; mais le bourreau continua d'en prendre la même quantité chaque jour. Par cette ruse, augmentant le profit qu'il tiroit de la desserte de la table, qui lui appartenoit de droit, il se mit en état d'envoyer du moins de la viande cuite à sa mignonne, s'il ne pouvoit plus lui en fournir de crue. Le diable n'y perdoit rien ; & le comte n'étoit guere plus avancé d'avoir le phénix des intendans. L'abondance excessive que je vis alors regner dans les repas, me fit deviner ce nouveau tour, & j'y mis bon ordre aussi-tôt, en retranchant le superflu de chaque service. Ce que je fis toutefois

avec

avec tant de prudence, qu'on n'y apperçut point un air d'épargne. On eût dit que c'étoit toujours la même profusion; & néanmoins par cette œconomie, je ne laissai pas de diminuer considérablement la dépense. Voila ce que le patron demandoit. Il vouloit ménager sans paroître moins magnifique. Son avarice étoit subordonnée à son ostentation.

Je n'en demeurai point là, je réformai un autre abus. Trouvant que le vin alloit bien vîte, je soupçonnai qu'il y avoit encore de la tricherie de ce côté-là. Effectivement, s'il y avoit, par exemple, douze cavaliers à la table du seigneur, il se buvoit cinquante & quelquefois jusqu'à soixante bouteilles. Cela m'étonnoit. Je consultai là-dessus mon oracle, c'est-à-dire, mon marmiton, avec qui j'avois des entretiens secrets, & qui me rapportoit fidellement tout ce qui se disoit & se faisoit dans la cuisine, où il n'étoit suspect à personne. Il m'apprit que le dégât, dont je me plaignois, venoit d'une nouvelle ligue faite entre le maître d'hôtel, le cuisinier & les laquais, qui versoient à boire; que ceux ci remportoient les bouteilles à demi pleines, qui se partageoient ensuite entre les confédérés. Je parlai aux laquais. Je les menaçai de les mettre à la porte, s'ils s'avisoient de récidiver, & il n'en fallut pas davantage pour les faire rentrer dans leur devoir. Mon maître, que j'avois grand soin d'informer des moindres choses que je faisois pour son bien, me com-

bloit de louanges, & prenoit de jour en jour plus d'affection pour moi. De mon côté, pour récompenser le marmiton qui me rendoit de si bons offices, je le fis aide de cuisine. C'est ainsi que dans les bonnes maisons, un fidele domestique fait son chemin.

Le Napolitain enrageoit de me rencontrer par tout; & ce qui le mortifioit cruellement, c'étoit les contradictions qu'il avoit à essuyer de ma part toutes les fois qu'il s'agissoit de me rendre ses comptes; car pour mieux lui rogner les ongles, je me donnois la peine d'aller dans les marchés, pour sçavoir le prix des denrées. De sorte que je le voyois venir après cela: & comme il ne manquoit pas de vouloir ferrer la mule, je le relançois vigoureusement. J'étois bien persuadé qu'il me maudissoit cent fois le jour: mais le sujet de ses malédictions m'empêchoit de craindre qu'elles ne fussent exaucées. Je ne sçais comment il pouvoit résister à mes persécutions & ne pas quitter le service du seigneur Sicilien. Sans doute que malgré tout cela, il y trouvoit son compte.

Fabrice, que je voyois de tems en tems, & à qui je contois toutes mes prouesses d'intendant jusques alors inouies, étoit plus disposé à blâmer ma conduite, qu'à l'approuver. Dieu veuille, me dit-il un jour, qu'après tout ceci, ton désintéressement soit bien récompensé: mais entre nous, si tu n'étois pas si roide avec le maître d'hôtel, je crois que tu n'en

serois

ferois pas plus mal. Hé quoi! lui répondis-je, ce voleur mettra effrontément dans un état de dépense à dix pistoles un poisson qui ne lui en aura coûté que quatre, & tu veux que je lui passe cet article? Pourquoi non, repliqua-t-il froidement? Il n'a qu'à te donner la moitié du surplus, & il fera les choses dans les regles. Sur ma foi, notre ami, continua-t-il en branlant la tête, pour un homme d'esprit, vous vous y prenez bien mal. Vous êtes un vrai gâte-maison: & vous avez bien la mine de servir long-tems, puisque vous n'écorchez pas l'anguille pendant que vous la tenez. Apprenez que la fortune ressemble à ces coquettes vives & légeres qui échappent aux galans qui ne les brusquent pas.

Je ne fis que rire des discours de Nunez. Il en rit lui-même à son tour, & voulut me persuader qu'il ne me les avoit pas tenus sérieusement. Il avoit honte de m'avoir donné inutilement un mauvais conseil. Je demeurai ferme dans la résolution d'être toujours fidele & zelé. Je ne me démentis point, & j'ose dire qu'en quatre mois par mon épargne je fis profit à mon maître de trois mille ducats pour le moins.

CHAPITRE XVI.

De l'accident qui arriva au singe du comte Galiano ; du chagrin qu'en eut ce seigneur. Comment Gil Blas tomba malade & quelle fut la suite de sa maladie.

AU bout de ce tems-là, le repos qui régnoit à l'hôtel fut étrangement troublé par un accident qui ne paroîtra qu'une bagatelle au lecteur, & qui devint pourtant une chose fort sérieuse pour les domestiques, & sur-tout pour moi. Cupidon, ce singe dont j'ai parlé, cet animal si chéri du patron, en voulant un jour sauter d'une fenêtre à une autre, s'en acquitta si mal qu'il tomba dans la cour, & se démit une jambe. Le comte ne sçut pas si-tôt ce malheur, qu'il poussa des cris comme une femme ; & dans l'excès de sa douleur s'en prenant à tous ses gens sans exception, peu s'en fallut qu'il ne fit sa maison nette. Il borna toutefois sa fureur à maudire notre negligence, & à nous apostropher sans ménager les termes. Il envoya chercher sur le champ les chirurgiens de Madrid les plus habiles pour les fractures & dislocations des os. Ils visiterent la jambe du blessé, la lui remirent & la banderent. Mais quoiqu'ils assurassent tous que ce n'étoit rien, cela n'empêcha pas que mon maître ne retint un d'en-

tr'eux

d'eux pour demeurer auprès de l'animal jusqu'à parfaite guérison.

J'aurois tort de passer sous silence les peines & les inquiétudes qu'eut le seigneur Sicilien pendant tout ce tems-là. Croira-t-on bien que le jour il ne quittoit point son cher cupidon. Il étoit présent quand on le pansoit, & la nuit il se levoit deux ou trois fois pour le voir. Ce qu'il y avoit de plus fâcheux, c'est qu'il falloit que tous les domestiques, & moi principalement, nous fussions toujours sur pied pour être prêt à courir où l'on jugeroit à propos de nous envoyer pour le service du singe. En un mot, nous n'eûmes aucun repos dans l'hôtel, jusqu'à ce que la maudite bête ne se ressentant plus de sa chûte, se remit à faire ses bonds & ses culbutes ordinaires. Après cela, refuserons-nous d'ajouter foi au rapport de Suétone, lorsqu'il dit que Caligula aimoit tant son cheval, qu'il lui donna une maison richement meublée avec des officiers pour le servir, qu'il en vouloit même faire un consul. Mon patron n'étoit pas moins charmé de son singe. Il en auroit volontiers fait un corrégidor.

Ce qu'il y eut de malheureux pour moi, c'est que j'avois enchéri sur tous les valets pour mieux faire ma cour au seigneur, & je m'étois donné de si grands mouvemens pour son cupidon, que j'en tombai malade. La fievre me prit violemment, & mon mal devint tel que je perdis toute connoissance. J'i-

gnore

gnore ce qu'on fit de moi pendant quinze jours que je fus entre la vie & la mort. Je sçais seulement que ma jeunesse lutta si bien contre la fievre & peut-être contre les remedes qu'on me donna, que je repris enfin mes sens. Le premier usage que j'en fis, fut de m'appercevoir que j'étois dans une autre chambre que la mienne. Je voulus sçavoir pourquoi. Je le demandai à une vieille femme qui me gardoit; mais elle me répondit qu'il ne falloit pas que je parlasse: que le médecin l'avoit expressément défendu. Quand on se porte bien, on se moque ordinairement de ses docteurs. Est-on malade? on se soumet docilement à leurs ordonnances.

Je pris donc le parti de me taire, quelque envie que j'eusse de m'entretenir avec ma garde. Je faisois des réflexions là-dessus lorsqu'il entra deux manieres de petits-maîtres fort lestes. Ils avoient des habits de velours avec de très-beau linge garni de dentelles. Je m'imaginai que c'étoit des seigneurs amis de mon maître, lesquels, par considération pour lui, me venoient voir. Dans cette pensée je fis un effort pour me mettre à mon séant, & j'ôtai par respect mon bonnet; ma garde me recoucha tout de mon long, en me disant que ces seigneurs étoient mon médecin & mon apothicaire.

Le docteur s'approcha de moi, me tâta le poulx, observa mon visage & remarquant tous les signes d'une prochaine guérison, il prit un

air de triomphe, comme s'il y eut mis beaucoup du sien, & dit qu'il ne falloit plus qu'une médecin pour achever son ouvrage. Qu'après cela, il pouvoit se vanter d'avoir fait une belle cure. Quand il eut parlé de cette sorte, il fit écrire par l'apothicaire une ordonnance qu'il lui dicta en se regardant dans un miroir, en rajustant ses cheveux, & en faisant des grimaces dont je ne pouvois m'empêcher de rire, malgré l'état où j'étois. Ensuite il me salua de la tête fort cavalierement, & sortit plus occupé de sa figure, que des drogues qu'il avoit ordonnées.

Après son départ, l'apothicaire, qui n'étoit pas venu chez moi pour rien, se prépara, on juge bien à quoi faire. Soit qu'il craignît que la vieille ne s'en acquittât pas adroitement, soit pour mieux faire valoir la marchandise, il voulut opérer lui-même; mais avec toute son adresse je ne sçais comment cela se fit : l'opération fut à peine achevée, que rendant à l'opérant ce qu'il m'avoit donné, je mis son habit de velours dans un bel état. Il regarda cet accident comme un malheur attaché à la pharmacie. Il prit une serviette, s'essuya sans dire un mot, & s'en alla bien résolu de me faire payer le dégraisseur, à qui sans doute il fut obligé d'envoyer son habit.

Il revint le lendemain matin, vêtu plus modestement, quoiqu'il n'eût rien à risquer ce jour-là, m'apporter la médecine que le docteur avoit ordonnée la veille. Outre que je

me

me sentois mieux de moment en moment, j'avois tant d'aversion depuis le jour précédent pour les médecins & les apothicaires, que je maudissois jusqu'aux universités où ces messieurs reçoivent le pouvoir de tuer les hommes impunément. Dans cette disposition, je déclarai en jurant que je ne voulois plus de remedes, & que je donnois au diable Hippocrate & sa séquelle. L'apothicaire, qui ne se soucioit nullement de ce que je ferois de sa composition, pourvu qu'elle lui fut payée, la laissa sur la table, & se retira sans me dire une syllabe.

Je fis jetter sur le champ par les fenêtres cette chienne de médecine, contre laquelle je m'étois si fort prévenu, que j'aurois cru être empoisonné si je l'eusse avalée. A ce trait de désobéissance, j'en ajoutai un autre: je rompis le silence, & dis d'un ton ferme à ma garde que je prétendois absolument qu'elle m'apprît des nouvelles de mon maître. La vieille, qui appréhendoit d'exciter en moi une émotion dangereuse en me satisfaisant, ou qui, peut-être, aussi ne m'obstinoit que pour irriter mon mal, hésitoit à me parler; mais je la pressai si vivement de m'obéir, qu'elle me répondit enfin, seigneur cavalier, vous n'avez plus d'autre maître que vous-même. Le comte Galiano s'en est retourné en Sicile.

Je ne pouvois croire ce que j'entendois. Il n'y avoit pourtant rien de plus véritable. Ce seigneur, dès le second jour de ma ma-

ladie,

ladie, craignant que je ne mouruſſe chez lui, avoit eu la bonté de me faire tranſporter avec mes petits effets dans une chambre garnie où il m'avoit abandonné ſans façon à la providence & aux ſoins d'une garde. Sur ces entrefaites, ayant reçu un ordre de la cour, qui l'obligeoit à repaſſer en Sicile, il étoit parti avec tant de précipitation, qu'il n'avoit plus ſongé à moi, ſoit qu'il me comptât déja parmi les morts, ſoit que les perſonnes de qualité ſoient ſujettes à ces fautes de mémoire.

Ma garde me fit ce détail, & m'apprit que c'étoit elle qui avoit été chercher un médecin & un apothicaire, afin que je ne périſſe point ſans leur aſſiſtance. Je tombai dans une profonde rêverie à ces belles nouvelles. Adieu mon établiſſement avantageux en Sicile! Adieu mes plus douces eſpérances! Quand il vous arrivera quelque grand malheur, dit un pape, examinez-vous bien, & vous verrez qu'il y aura toujours de votre faute. N'en déplaiſe à ce ſaint pere, je ne vois pas comment dans cette occaſion je contribuai à mon infortune.

Lorſque je vis évanouir les flatteuſes chimeres dont je m'étois rempli la tête, la premiere choſe dont je m'embarraſſai l'eſprit, fut ma valiſe, que je fis apporter ſur mon lit pour la viſiter. Je ſoupirai en m'appercevant qu'elle étoit ouverte. Helas, ma chere valiſe, m'écriai-je, mon unique conſolation! Vous avez été, à ce que je vois, à la merci des

des mains étrangeres. Non, non, seigneur Gil Blas, me dit alors la vieille, rassurez-vous, on ne vous a rien volé. J'ai conservé votre malle comme mon honneur.

J'y trouvai l'habit que j'avois en entrant au service du comte; mais j'y cherchai vainement celui que le Messinois m'avoit fait faire. Mon maître n'avoit pas jugé à propos de me le laisser, ou bien quelqu'un se l'étoit approprié. Toutes mes autres hardes y étoient & même une grande bourse de cuir qui renfermoit mes especes. Je les comptai deux fois, ne pouvant croire la premiere qu'il n'y eût que cinquante pistoles de reste de deux cens soixante qu'il y avoit dedans avant ma maladie. Que signifie ceci, ma bonne mere, dis-je à ma garde? Voilà mes finances bien diminuées. Personne pourtant n'y a touché que moi, répondit la vieille, & je les ai ménagées autant qu'il m'a été possible. Mais les maladies coûtent beaucoup. Il faut toujours avoir l'argent à la main. Voici, ajouta cette bonne ménagere, en tirant de sa poche un paquet de papiers, voici un état de dépense qui est juste comme l'or, & qui vous fera voir que je n'ai pas employé un denier mal-à-propos.

Je parcourus des yeux le mémoire, qui contenoit bien quinze ou vingt pages. Miséricorde! Que de volaille achetée pendant que j'avois été sans connoissance! Il falloit qu'en bouillons seulement il y eût pour le moins douze pistoles. Les autres articles répondoient à celui-

à celui-là. On me sçauroit dire combien elle avoit dépensé en bois, en chandelle, en eau, en balais, &c. Cependant quelqu'enflé que fut son mémoire, toute la somme alloit à peine à trente pistoles; & par conséquent il devoit y en avoir encore cent quatre-vingt de reste? Je lui représentai cela; mais la vieille d'un air ingénu, commença d'attester tous les saints qu'il n'y avoit dans la bourse que quatre-vingt pistoles, lorsque le maître d'hôtel du comte lui avoit confié ma valise. Que dites-vous, ma bonne, interrompis-je avec précipitation? C'est le maître d'hotel qui vous a remis mes hardes entre les mains? Sans doute, répondit-elle, c'est lui. A telles enseignes, qu'en me les donnant, il me dit, tenez, bonne mere, quand le seigneur Gil Blas sera frit à l'huile, ne manquez pas de le régaler d'un bel enterrement. Il y a dans cette valise de quoi en faire les frais.

Ah! maudit Napolitain, m'écriai-je alors! je ne suis plus en peine de sçavoir ce qu'est devenu l'argent qui me manque. Vous l'avez raflé, pour recompenser une partie des vols que je vous ai empêché de faire. Après cette apostrophe, je rendis graces au ciel de ce que le fripon n'avoit pas tout emporté. Quelque sujet pourtant que j'eusse d'accuser le maître d'hôtel de m'avoir volé, je ne laissai pas de penser que ma garde pouvoit fort bien être la voleuse. Mes soupçons tomboient tantôt sur l'un & tantôt sur l'autre. Mais c'étoit

toujours la même chose pour moi. Je n'en témoignai rien à la vieille. Je ne la chicanai pas même sur les articles de son beau mémoire. Je n'aurois rien gagné à cela; il faut bien que chacun fasse son métier. Je bornai mon ressentiment à la payer & à la renvoyer trois jours après.

Je m'imagine qu'en sortant de chez moi, elle alla donner avis à l'apothicaire qu'elle venoit de me quitter & que je me portois assez bien pour prendre la clef des champs sans compter avec lui; car un moment après je le vis arriver tout essouflé. Il me présenta son mémoire dans lequel sous des noms qui m'étoient inconnus, quoique j'eusse été médecin, il avoit écrit tous les prétendus remedes qu'il m'avoit fournis dans le tems que j'étois sans sentiment. On pouvoit appeller ce mémoire-là de vraies parties d'apothicaire. Aussi nous eûmes une dispute, lorsqu'il fut question du payement. Je prétendois qu'il rabattît la moitié de la somme qu'il demandoit. Il jura qu'il n'en rabattroit pas même une obole. Considérant toutefois qu'il avoit affaire à un jeune homme qui dès ce jour-là pouvoit s'éloigner de Madrid, il aima mieux se contenter de ce que je lui offrois, c'est-à-dire, de trois fois au-delà de ce que valoient ses drogues, que de s'exposer à perdre tout. Je lui lâchai des especes à mon grand regret, & il se retira bien vengé du

petit

petit chagrin que je lui avois causé le jour du lavement.

Le médecin parut presque aussi-tôt, car ces animaux-là sont toujours à la queue l'un de l'autre. J'escomptai ses visites, qui avoient été fréquentes, & je le renvoyai content. Mais avant de me quitter, pour me prouver qu'il avoit bien gagné son argent, il me détailla les inconveniens mortels qu'il avoit prévenus dans ma maladie. Ce qu'il fit en fort beaux termes, & d'un air agréable; mais je n'y compris rien du tout. Lorsque je me fus défait de lui, je me crus débarrassé de tous les ministres des parques. Je me trompois: il entra un chirurgien que je n'avois vu de ma vie. Il me salua fort civilement, & me témoigna de la joie de me voir échappé du danger que j'avois couru. Ce qu'il attribuoit, disoit-il, à deux saignées abondantes qu'il m'avoit faites, & aux ventouses qu'il avoit eu l'honneur de m'appliquer. Autre plume qu'on me tira de l'aîle. Il me fallut aussi cracher au bassin du chirurgien. Après tant d'évacuations, ma bourse se trouva si débile, qu'on pouvoit dire que c'étoit un corps confisqué, tant il y restoit peu d'humide radical.

Je commençai à perdre courage, en me voyant retombé dans une situation misérable. Je m'étois, chez mes derniers maîtres, trop affectionné aux commodités de la vie; je ne pouvois plus comme autrefois envisager l'indigence en philosophie cynique. J'avouerai

pourtant que j'avois tort de me laisser aller à la tristesse. Après avoir tant de fois éprouvé que la fortune ne m'avoit pas plutôt traversé qu'elle me relevoit, je n'aurois dû regarder l'état fâcheux où j'étois, que comme une occasion prochaine de prospérité.

Fin du septieme livre.

HISTOIRE

HISTOIRE DE GIL BLAS DE SANTILLANE.

LIVRE HUITIEME.

CHAPITRE I.

Gil Blas fait une bonne connoissance, & trouve un poste qui le console de l'ingratitude du comte Galiano. Histoire de don Valerio de Luna.

J'Etois si surpris de n'avoir point entendu parler de Nunez pendant tout ce tems-là, que je jugeai qu'il devoit être à la campagne. Je fortis pour aller chez lui dès que je pus marcher, & j'appris en effet qu'il étoit depuis trois semaines

en Andaloufie avec le duc de Médina Sidonia.

Un matin, à mon reveil, Melchior de la Ronda me vint dans l'efprit ; & me reffouvenant que je lui avois promis à Grenade d'aller voir fon neveu, fi jamais je retournois à Madrid, je m'avifai de voúloir tenir ma promeffe ce jour-là même. Je m'informai de l'hôtel de don Baltazard de Zuniga, & je m'y rendis. Je demandai le feigneur Jofeph Navarro, qui parut un moment après. Je le faluai, il me reçut d'un air honnête, mais froid, quoique j'euffe décliné mon nom. Je ne pouvois concilier cet accueil glacé avec le portrait qu'on m'avoit fait de ce chef d'office. J'allois me retirer dans la réfolution de ne pas faire une feconde vifite, lorfque prenant tout-à-coup un air ouvert & riant, il me dit avec beaucoup de vivacité : Ah ! feigneur Gil Blas de Santillane, pardonnez-moi, de grace, la réception que je viens de vous faire. Ma mémoire a trahi la difpofition où je fuis à votre égard. J'avois oublié votre nom, & je ne penfois plus à ce cavalier dont il eft fait mention dans une lettre que j'ai reçue de Grenade, il y a plus de quatre mois.

Que je vous embraffe, ajouta-t-il, en fe jettant à mon cou avec tranfport ! Mon oncle Melchior, que j'aime & que j'honore comme mon propre pere, me mande que fi par hazard j'ai l'honneur de vous voir, il me conjure de vous faire le même traitement que je ferois à fon fils, & d'employer, s'il le faut,

pour vous, mon credit & celui de mes amis. Il me fait l'éloge de votre cœur & de votre esprit, dans des termes qui m'intéresseroient à vous servir, quand sa recommandation ne m'y engageroit pas. Regardez-moi donc, je vous prie, comme un homme à qui mon oncle a communiqué par sa lettre tous les sentimens qu'il a pour vous. Je vous donne mon amitié. Ne me refusez pas la votre.

Je répondis avec la reconnoissance que je devois à la politesse de Joseph ; & tous deux en gens vifs & sinceres, nous formâmes à l'heure même une étroite liaison. Je n'hésitai point à lui decouvrir la situation de mes affaires. Ce que je n'eus pas si-tôt fait, qu'il me dit : je me charge du soin de vous placer, & en attendant, ne manquez pas de venir manger ici tous les jours. Vous y aurez un meilleur ordinaire qu'à votre auberge.

L'offre flattoit trop un convalescent mal en especes, & accoutumé aux bons morceaux, pour être rejettée. Je l'acceptai, & je me refis si bien dans cette maison, qu'au bout de quinze jours j'avois déja une face de Bernardin. Il me parut que le neveu de Melchior faisoit là ses orges à merveilles ; mais comment ne les auroit-il pas faites ? Il avoit trois cordes à son arc : il étoit à la fois sommelier, chef d'office & maître-d'hôtel. De plus, notre amitié à part, je crois que l'intendant du logis & lui s'accordoient bien ensemble.

J'étois

J'étois parfaitement bien rétabli, lorsque mon ami Joseph, me voyant un jour arriver à l'hôtel de Zuniga, pour y dîner selon ma coûtume, vint au-devant de moi, & me dit d'un air gai : Seigneur Gil Blas, j'ai une assez bonne condition à vous proposer : vous sçaurez que le duc de Lerme, premier ministre de la couronne d'Espagne, pour se donner entierement à l'administration des affaires de l'état, se repose sur deux personnes de l'embarras des siennes. Il a chargé du soin de recueillir ses revenus don Diegue de Montesér, & il fait faire la dépense de sa maison par don Rodrigue de Caldérone. Ces deux hommes de confiance exercent leur emploi avec une autorité absolue, & sans dépendre l'un de l'autre. Don Diegue a d'ordinaire sous lui deux intendans qui font la recette, & comme j'ai appris ce matin qu'il en avoit chassé un, j'ai été demander sa place pour vous. Le seigneur de Montesér, qui me connoît & dont je puis me vanter d'être aimé, me l'a sans peine accordée sur les bons témoignages que je lui ai rendus de vos mœurs & de votre capacité. Nous irons chez lui cette après dînée.

Nous n'y manquâmes pas. Je fus reçu très-gracieusement & installé dans l'emploi de l'intendant qui avoit été congédié. Cet emploi consistoit à visiter nos fermes, à y faire les réparations, à toucher l'argent des fermiers ; en un mot, je me mêlois des biens de la campagne, & tous les mois, je rendois

mes

mes comptes à don Diegue, qui malgré tout le bien que mon chef d'office lui avoit dit de moi, les épluchoit avec beaucoup d'attention. C'étoit ce que je demandois : Quoique ma droiture eût été si mal payée chez mon dernier maître j'avois résolu de la conserver toujours.

Un jour, nous apprîmes que le feu avoit pris au château de Lerme, & que plus de la moitié étoit réduite en cendres. Je me transportai aussi-tôt sur les lieux pour examiner le dommage. Là, m'étant informé avec exactitude des circonstances de l'incendie, j'en composai une ample relation que Montesser fit voir au duc de Lerme. Ce ministre, malgré le chagrin qu'il avoit d'apprendre une si mauvaise nouvelle, fut frappé de la relation & ne put s'empêcher de demander qui en étoit l'auteur. Don Diegue ne se contenta pas de le lui dire, il parla de moi si avantageusement, que son excellence s'en ressouvint six mois après à l'occasion d'une histoire que je vais raconter, & sans laquelle peut-être je n'aurois jamais été employé à la cour. La voici.

Il demeuroit alors dans la rue des Infantes une vieille dame appellée Inésille de Cantarilla. On ne sçavoit pas certainement de quelle naissance elle étoit. Les uns la disoient fille d'un faiseur de luths, & les autres d'un commandeur de l'ordre de saint Jacques. Quoiqu'il en soit, c'étoit une personne prodigieuse. La nature lui avoit donné le privilege singu-

lier

lier de charmer les hommes pendant le cours de sa vie, qui duroit encore après quinze lustres accomplis. Elle avoit été l'idole des seigneurs de la vieille cour, & elle se voyoit adorée de ceux de la nouvelle. Le tems qui n'épargne pas la beauté, s'exerçoit en vain sur la sienne ; il la flétrissoit sans lui ôter le pouvoir de plaire. Un air de noblesse, un esprit enchanteur & des graces naturelles, lui faisoient faire des passions jusques dans sa vieillesse.

Un cavalier de vingt-cinq ans, don Valerio de Luna, un des secrétaires du duc de Lerme, voyoit Inésille. Il en devint amoureux. Il se déclara, fit le passionné & poursuivit sa proie avec toute la fureur que l'amour & la jeunesse sont capables d'inspirer. La dame, qui avoit ses raisons pour ne vouloir pas se rendre à ses désirs, ne sçavoit que faire pour les modérer. Elle crut pourtant un jour en avoir trouvé le moyen : elle fit passer le jeune homme dans son cabinet, & là, lui montrant une pendule qui étoit sur une table : Voyez, lui dit-elle, l'heure qu'il est. Il y a aujourd'hui soixante-quinze ans que je vins au monde à pareille heure. En bonne foi, me siéroit-il, d'avoir des galanteries à mon âge ? Rentrez en vous-même, mon enfant. Etouffez des sentimens qui ne conviennent ni à vous ni à moi. A ce discours sensé, le cavalier, qui ne reconnoissoit plus l'autorité de la raison, répondit à la dame avec toute l'im-

l'impetuosité d'un homme possédé des mouvemens qui l'agitoient : Cruelle Inésille, pourquoi avez-vous recours à ces frivoles adresses ? Pensez-vous qu'elles puissent vous changer à mes yeux ? Ne vous flattez pas d'une si fausse espérance. Que vous soyez telle que je vous vois, ou qu'un charme trompe ma vue, je ne cesserai point de vous aimer. Hé bien ! réprit-elle, puisque vous êtes assez opiniâtre pour persister dans la résolution de me fatiguer de vos soins. Ma maison désormais ne sera plus ouverte pour vous. Je vous l'interdis & vous défends de paroître jamais devant moi.

Vous croyez peut-être après cela que don Valerio, deconcerté de ce qu'il venoit d'entendre, fit une honnête retraite. Au contraire, il n'en devint que plus importun. L'amour fait dans les amans le même effet que le vin dans les yvrognes. Le cavalier pria, gémit, & passant tout-à-coup des prieres aux emportemens, il voulut avoir par la force ce qu'il ne pouvoit obtenir autrement ; mais la dame le repoussant avec courage, lui dit d'un air irrité : Arrêtez, téméraire. Je vais mettre un frein à votre folle ardeur : apprenez que vous êtes mon fils.

Don Valerio fut étourdi de ces paroles Il suspendit sa violence. Mais s'imaginant qu'Inésille ne parloit ainsi que pour se soustraire à ses sollicitations, il lui répondit, vous inventez cette fable, pour vous derober à mes désirs. Non, non, interrompit-elle, je vous

révele

révele un mystere que je vous aurois toujours caché, si vous ne m'eussiez pas réduite à la nécessité de vous le découvrir. Il y a vingt-six ans que j'aimois don Pédre de Luna votre pere, qui étoit álors gouverneur de Ségovie; vous devîntes le fruit de nos amours. Il vous reconnut, vous fit élever avec soin, & outre qu'il n'avoit point d'autre enfant, vos bonnes qualités le déterminerent à vous laisser du bien. De mon côté, je ne vous ai point abandonné; si-tôt que je vous ai vu entrer dans le monde, je vous ai attiré chez moi, pour vous inspirer ces manieres polies qui sont si nécessaires à un galant homme, & que les femmes seules peuvent donner aux jeunes cavaliers. J'ai plus fait: j'ai employé tout mon crédit pour vous mettre chez le premier ministre. Enfin, je me suis intéressée pour vous, comme je le devois pour un fils. Après cet aveu, prenez votre parti. Si vous pouvez épurer vos sentimens, & ne regarder en moi qu'une mere, je ne vous bannis point de ma présence, j'aurai pour vous toute la tendresse que j'ai eue jusqu'ici. Mais si vous n'êtes pas capable de cet effort que la nature & la raison exigent de vous, fuyez dès ce moment, & me délivrez de l'horreur de vous voir.

Inésille parla de cette sorte. Pendant ce tems-là, don Valerio gardoit un morne silence. On eut dit qu'il rappelloit sa vertu, & qu'il alloit se vaincre lui-même. Mais c'est à quoi il ne songeoit nullement. Il méditoit un autre dessein, & préparoit à sa mere un

ſpectacle bien différent. Ne pouvant ſe conſoler de l'obſtacle qui s'oppoſoit à ſon bonheur, il céda lâchement à ſon déſeſpoir. Il tira ſon épée, & ſe l'enfonça dans le ſein. Il ſe punit comme un autre Oedipe, avec cette différence, que le Thébain s'aveugla du regret d'avoir conſommé le crime, & qu'au contraire le Caſtillan ſe perça de douleur de ne pouvoir le commettre.

Le malheureux don Valerio ne mourut pas ſur le champ du coup qu'il s'étoit porté. Il eut le tems de ſe reconnoître, & de demander pardon au ciel de s'être lui même ôté la vie. Comme il laiſſa par ſa mort un poſte de ſecrétaire vacant chez le duc de Lerme, ce miniſtre, qui n'avoit pas oublié ma relation d'incendie, non plus que l'éloge qu'on lui avoit fait de moi, me choiſit pour remplacer ce jeune homme.

CHAPITRE II.

Gil Blas eſt préſenté au duc de Lerme, qui le reçoit au nombre de ſes ſecrétaires. Ce miniſtre le fait travailler, & eſt content de ſon travail.

CE fut Monteſer qui m'annonça cette agréable nouvelle, & me dit; Ami Gil Blas, quoique je ne vous perde pas ſans regret, je vous aime trop pour n'être pas ravi que

vous succediez à don Valerio. Vous ne manquerez pas de faire une belle fortune, pourvu que vous suiviez les deux conseils que j'ai à vous donner : Le premier, c'est de paroître tellement attaché à son excellence, qu'elle ne doute pas que vous ne lui soyez entierement dévoué : Et le second, c'est de bien faire votre cour au seigneur don Rodrigue de Calderone ; car cet homme là manie comme une cire molle l'esprit de son maître. Si vous avez le bonheur de vous acquérir la bienveillance de ce secrétaire favori, vous irez loin en peu de tems. C'est une chose dont j'ose hardiment vous répondre.

Seigneur, dis-je à don Diégue, après lui avoir rendu graces de ses bons avis, apprenez-moi, s'il vous plaît, de quel caractere est don Rodrigue. J'en ai quelquefois entendu parler dans le monde. On me l'a peint comme un assez mauvais sujet, mais je me défie des portraits que le peuple fait des personnes qui sont en place à la cour, quoiqu'il en juge sainement quelquefois. Dites-moi donc, je vous prie, ce que vous pensez du seigneur Calderone. Vous me demandez une chose délicate, répondit le surintendant avec un souris malin : Je dirois à un autre que vous, sans hésiter, que c'est un très-honnête gentilhomme, & qu'on n'en sçauroit dire que du bien. Mais je veux avoir de la franchise avec vous, outre que je vous crois un garçon fort discret, il me semble que je dois vous parler à cœur ouvert de don Rodrigue, puisque

que je vous ai conseillé de le bien ménager, autrement ce ne seroit vous obliger qu'à demi.

Vous sçaurez donc, poursuivit-il, que de simple domestique qu'il étoit de son excellence, lorsqu'elle ne portoit encore que le nom de don François de Sandoval, il est parvenu par dégré au poste de premier secrétaire. On n'a jamais vu d'homme plus fier. Il ne répond guere aux politesses qu'on lui fait, à moins que de fortes raisons ne l'y obligent. En un mot, il se regarde comme un collégue du duc de Lerme, & dans le fond on diroit qu'il partage avec lui l'autorité de premier ministre, puisqu'il fait donner des charges & des gouvernemens à qui bon lui semble. Le public en murmure souvent; mais c'est de quoi il ne se met guere en peine; pourvu qu'il tire des paraguantes d'une affaire, il se soucie fort peu des épilogueurs. Vous concevez bien par ce que je viens de vous dire, ajouta don Diegue, quelle conduite vous avez à tenir avec un mortel si orgueilleux. Oh! qu'oui, lui dis-je, laissez-moi faire. Il y aura bien du malheur, si je ne me fais pas aimer de lui. Quand on connoît le défaut d'un homme à qui l'on veut plaire, il faut être bien mal-à-droit, pour n'y pas réussir. Cela étant, reprit Montefer, je vais vous présenter tout à l'heure au duc de Lerme.

Nous allâmes dans le moment chez ce ministre, que nous trouvâmes dans une grande

salle occupé à donner audience. Il y avoit là plus de monde que chez le roi. Je vis des commandeurs & des chevaliers de saint Jacques & de Calatrave, qui sollicitoient des gouvernemens & des viceroyautés : des évêques qui ne se portant pas bien dans leurs diocèses, vouloient seulement pour changer d'air, devenir archevêques ; & des bons peres de saint Dominique & de saint François qui demandoient humblement des évêchés. Je remarquai aussi des officiers réformés qui faisoient le même rôle qu'y avoit fait ci-devant le capitaine Chinchilla ; c'est-à-dire, qui se morfondoient dans l'attente d'une pension. Si le duc ne satisfaisoit pas leurs désirs, il recevoit du moins leurs placets d'un air affable ; & je m'apperçus qu'il répondoit fort poliment aux personnes qui lui parloient.

Nous eûmes la patience d'attendre qu'il eût expédié tous ces supplians. Alors don Diégue lui dit : Monseigneur, voici Gil Blas de Santillane, ce jeune homme dont votre excellence a fait choix pour remplir la place de don Valerio. A ces mots, le duc jetta les yeux sur moi en disant obligeamment que je l'avois déja méritée par les services que je lui avois rendus. Il me fit ensuite entrer dans son cabinet, pour m'entretenir en particulier, ou plutôt pour juger de mon esprit par ma conversation. D'abord il voulut sçavoir qui j'étois, & la vie que j'avois menée jusques-là. Il exigea même de moi là-dessus une narra-

tion



A. Smith sc.

tion sincere. Quel détail c'étoit me demander ! De mentir devant un premier ministre d'état, il n'y avoit pas d'apparence. D'une autre part, j'avois tant de choses à dire aux dépens de ma vanité, que je ne pouvois me résoudre à une confession générale. Comment sortir de cet embarras ? Je pris le parti de farder la vérité dans les endroits où elle auroit fait peur toute nue. Mais il ne laissa pas de la démêler, malgré tout mon art : Monsieur de Santillane, me dit-il en souriant à la fin de mon récit, à ce que je vois vous avez été tant soit peu *Picarro*. Monseigneur, lui répondis-je en rougissant, votre excellence m'a ordonné d'avoir de la sincérité, je lui ai obéi. Je t'en sçais bon gré, repliqua-t-il ; va, mon enfant, tu en est quitte à bon marché. Je m'étonne que le mauvais exemple ne t'ait pas entierement perdu. Combien y a-t-il d'honnêtes gens qui deviendroient de grands fripons, si la fortune les mettoit aux mêmes épreuves !

Ami Santillane, continua le ministre, ne te souviens plus du passé, songe que tu es présentement au roi, & que tu seras désormais occupé pour lui. Tu n'as qu'à me suivre ; je vais t'apprendre en quoi consisteront tes occupations. A ces mots, le duc me mena dans un petit cabinet qui joignoit le sien, & où il y avoit sur des tablettes une vingtaine de registres in folio fort épais. C'est ici, me dit-il, que tu travailleras. Tous ces registres que

tu vois composent un dictionnaire de toutes les familles nobles qui sont dans les royaumes & principautés de la monarchie d'Espagne. Chaque livre contient par ordre alphabétique l'histoire abrégée de tous les gentilshommes d'un royaume, dans laquelle sont détaillés les services qu'eux & leurs ancêtres ont rendus à l'état, aussi-bien que les affaires d'honneur qui peuvent leur être arrivées. On y fait encore mention de leurs biens, de leurs mœurs ; en un mot, de toutes leurs bonnes & leurs mauvaises qualités. Ensorte que lorsqu'ils viennent demander des graces à la cour, je vois d'un coup d'œil s'ils le méritent. Pour sçavoir exactement toutes ces choses, j'ai partout des pensionnaires qui ont soin de s'en informer & de m'en instruire par des mémoires qu'ils m'envoyent ; mais comme ces mémoires sont diffus & remplis de façons de parler provinciales, il faut les rédiger & en polir la diction, parce que le roi se fait lire quelquefois ces registres. C'est à ce travail, qui demande un stile net & concis, que je veux t'employer dès ce moment même.

En parlant ainsi, il tira d'un grand portefeuille plein de papiers un mémoire qu'il me mit entre les mains. Puis, il sortit de mon cabinet, pour m'y laisser faire mon coup d'essai en liberté. Je lus le mémoire, qui me parut non seulement farci de termes barbares, mais même trop passionné. C'étoit pourtant

un

un moine de la ville de Solfone, qui l'avoit composé. Sa révérence en affectant le stile d'un homme de bien, y déchiroit impitoyablement une bonne famille Catalane, & dieu sçait s'il disoit la vérité. Je crus lire un libelle diffamatoire, & je me fis d'abord un scrupule de travailler sur cela. Je craignois de me rendre complice d'une calomnie ; néanmoins, tout neuf que j'étois à la cour, je passai outre aux périls & fortunes de l'ame du bon religieux ; & mettant sur son compte toute l'iniquité, s'il y en avoit, je commençai à déshonorer en belles phrases Castillanes deux ou trois générations d'honnêtes gens peut-être.

J'avois déja fait quatre ou cinq pages, quand le duc, impatient de sçavoir comment je m'y prenois, revint & me dit : Santillane, montre-moi ce que tu as fait. Je suis curieux de le voir : En même tems jettant la vue sur mon ouvrage, il en lut le commencement avec beaucoup d'attention. Il en parut si content que j'en fus surpris. Tout prévenu que j'étois en ta faveur, reprit-il, je t'avoue que tu as surpassé mon attente. Tu n'écris pas seulement avec toute la netteté & la précision que je desirois ; je trouve encore ton stile leger & enjoué. Tu justifies bien le choix que j'ai fait de ta plume, & tu me consoles de la perte de ton prédécesseur. Le ministre n'auroit pas borné là mon éloge, si le comte de Lémos son neveu ne fut venu l'interrompre en cet endroit. Son excellence l'embrassa plu-

ſieurs fois, & le reçut d'une maniere qui me fit connoître qu'elle l'aimoit tendrement. Ils s'enfermerent tous deux pour s'entretenir en ſecret d'une affaire de famille dont je parlerai dans la ſuite, & dont le duc étoit alors plus occupé que de celles du roi.

Pendant qu'ils étoient enſemble, j'entendis ſonner midi. Comme je ſçavois que les ſecrétaires & les commis quittoient à cette heure-là leurs bureaux pour aller dîner où il leur plaîſoit, je laiſſai là mon chef-d'œuvre, & ſortis pour me rendre, non chez Monteſer, parce qu'il m'avoit payé mes appointemens, & que j'avois pris congé de lui, mais chez le plus fameux traiteur du quartier de la cour. Une auberge ordinaire ne me convenoit plus. *Songe que tu es préſentement au roi.* Ces paroles, que le duc m'avoit dit, s'offroient ſans ceſſe à ma mémoire, & devenoient des ſemences d'ambition, qui germoient d'inſtant en inſtant dans mon eſprit.

CHAPITRE III.

Il apprend que ſon poſte n'eſt pas ſans déſagrément. De l'inquiétude que lui cauſe cette nouvelle, & de la conduite qu'elle l'oblige à tenir.

J'EUS grand ſoin, en entrant, d'apprendre au traiteur que j'étois un ſecrétaire du premier miniſtre; & en cette qualité, je ne

sçavois que lui ordonner de m'apprêter pour mon dîner. J'avois peur de demander quelque chose qui sentit l'épargne, & je lui dis de me donner ce qu'il lui plairoit. Il me régala bien, & l'on me servit avec des marques de considération qui me faisoient encore plus de plaisir que la bonne chere. Quand il fut question de payer, je jettai sur la table une pistole, dont j'abandonnai aux valets un quart pour le moins qu'il y avoit de reste à me rendre. Après quoi, je sortis de chez le traiteur, en faisant des écarts de poitrine comme un jeune homme fort content de sa personne.

Il y avoit à vingt pas de-là un grand hôtel garni, où logeoient d'ordinaire des seigneurs étrangers. J'y louai un appartement de cinq à six pieces bien meublées. Il sembloit que j'eusse déja deux ou trois mille ducats de rente. Je donnai même le premier mois d'avance. Après cela, je retournai au travail, & je m'occupai toute l'après-dînée à continuer ce que j'avois commencé le matin. Il y avoit dans un cabinet voisin du mien deux autres secrétaires ; mais ceux-ci ne faisoient que mettre au net ce que le duc leur portoit lui-même à copier. Je fis connoissance avec eux dès ce soir-là même, en nous retirant ; & pour mieux gagner leur amitié, je les entraînai chez mon traiteur, où j'ordonnai les meilleures viandes pour la saison, avec les vins les plus délicats & les plus estimés en Espagne.

Nous

Nous nous mîmes à table, & nous commençâmes à nous entretenir avec plus de gaieté que d'esprit; car pour rendre justice à mes convives, je m'apperçus bien-tôt qu'ils ne devoient pas à leur génie les places qu'ils remplissoient dans leur bureau. Ils se connoissoient à la vérité, en belles lettres rondes & bâtardes : mais ils n'avoient pas la moindre teinture de celles qu'on enseigne dans les universités.

En récompense, ils entendoient à merveilles leurs petits intérêts ; & ils me firent connoître qu'ils n'étoient pas si enivrés de l'honneur d'être chez le premier ministre, qu'ils ne se plaignissent de leur condition. Il y a, disoit l'un, déja cinq mois que nous exerçons notre emploi à nos dépens. Nous ne touchons pas nos appointemens; &, qui pis est, nos appointemens ne sont pas réglés. Nous ne sçavons sur quel pied nous sommes. Pour moi, disoit l'autre, je voudrois avoir reçu vingt coups d'étrivieres pour appointemens, & qu'on me laissât la liberté de prendre un parti ailleurs; car je n'oserois me retirer de moi-même, ni demander mon congé, après les choses secrettes que j'ai écrites. Je pourrois bien aller voir la tour de Ségovie ou le château d'Alicante.

Comment faites-vous donc pour vivre, leur dis-je? vous avez du bien apparemment. Ils me répondirent qu'ils en avoient fort peu, mais qu'heureusement pour eux, ils étoient logés chez une honnête veuve, qui leur fai-

soit

soit crédit, & les nourrissoit pour cent pistoles chacun par année. Tous ces discours, dont je ne perdis pas un mot, abaisserent dans le moment mes orgueilleuses fumées. Je me représentai qu'on n'auroit pas sans doute plus d'attention pour moi que pour les autres ; que par conséquent je ne devois pas être si charmé de mon poste ; qu'il étoit moins solide que je ne l'avois cru, & qu'enfin je ne pouvois assez ménager ma bourse. Ces réflexions me guérirent de dépenser. Je commençai à me repentir d'avoir amené là ces secrétaires, à souhaiter la fin du repas ; & lorsqu'il fallut compter, j'eus avec le traiteur une dispute pour l'écot.

Nous nous séparâmes à minuit, mes confreres & moi, parce que je ne les pressai pas de boire davantage. Ils s'en allerent chez leur veuve, & je me retirai à mon superbe appartement, que j'enrageois pour lors d'avoir loué, & que je me promettois bien de quitter à la fin du mois. J'eus beau me coucher dans un bon lit ; mon inquiétude en écarta le sommeil. Je passai le reste de la nuit à rêver aux moyens de ne pas travailler pour le roi généreusement. Je m'en tins là-dessus au conseil de Monteser. Je me levai dans la résolution d'aller faire la révérence à don Rodrigue de Calderone. J'étois dans une disposition très propre à paroître devant un homme si fier : car je sentois que j'avois besoin de lui. Je me rendis donc chez ce secrétaire.

Son

Son logement communiquoit à celui du duc de Lerme, & l'égaloit en magnificence. On auroit eu de la peine à distinguer par les ameublemens, le maître du valet. Je me fis annoncer comme successeur de don Valerio; ce qui n'empêcha pas qu'on ne me fit attendre plus d'une heure dans l'antichambre. Monsieur le nouveau secrétaire, me disois-je pendant ce tems-là, prenez, s'il vous plaît, patience. Vous croquerez bien le marmot, avant que vous le fassiez croquer aux autres.

On ouvrit pourtant la porte de la chambre. J'entrai, & m'avançai vers don Rodrigue, qui venant d'écrire un billet doux à sa charmante Sirene, le donnoit à Pédrille dans ce moment-là. Je n'avois pas paru devant l'archevêque de Grenade, ni devant le comte de Galiano, ni même devant le premier ministre si respectueusement que je me présentai aux yeux du seigneur Caldérone. Je le saluai en baissant la tête jusqu'à terre; & lui demandant sa protection dans des termes dont je ne puis me souvenir sans honte, tant ils étoient pleins de soumission. Ma bassesse auroit tourné contre moi dans l'esprit d'un homme qui eût eu moins de fierté. Pour lui, il s'accommoda fort de mes manieres rampantes, & me dit d'un air même assez honnête, qu'il ne laisseroit échapper aucune occasion de me faire plaisir.

Là-dessus, le remerciant avec de grandes démonstrations de zele des sentimens favo-

rables qu'il me marquoit, je lui vouai un éternel attachement. Ensuite de peur de l'incommoder, je sortis, en le priant de m'excuser si je l'avois interrompus dans ses importantes occupations. Si-tôt que j'eus fait une si indigne démarche, je me retirai plein de confusion; & je gagnai mon bureau, où j'achevai l'ouvrage qu'on m'avoit chargé de faire. Le duc ne manqua pas d'y venir dans la matinée. Il ne fut pas moins content de la fin de mon travail, qu'il l'avoit été du commencement, & il me dit: Voilà qui est bien. Ecris toi-même le mieux que tu pourras cette histoire abrégée sur le regiltre de Catalogne. Après quoi tu prendras dans le porte-feuille un autre mémoire, que tu rédigeras de la même maniere. J'eus une assez longue conversation avec son excellence, dont l'air doux & familier me charmoit. Quelle différence il y avoit d'elle à Calderone! C'étoient deux figures bien contrastées.

Je dînai ce jour-là dans une auberge, où l'on mangeoit à juste prix, & je résolus d'y aller tous les jours *incognito*, jusqu'à ce que je visse l'effet que mes complaisances & mes souplesses produiroient. J'avois de l'argent pour trois mois tout au plus. Je me prescrivis ce tems-là pour travailler aux dépens de qui il appartiendroit; me proposant, (les plus courtes folies étant les meilleures,) d'abandonner après cela la cour & son clinquant, si je n'en recevois aucun salaire. Je fis donc ainsi mon

plan. Je n'épargnai rien pendant deux mois pour plaire à Calderone : mais il me tint si peu de compte de tout ce que je faisois pour y réussir, que je désespérai d'en venir à bout. Je changeai de conduite à son égard. Je cessai de lui faire la cour, & je ne m'attachai plus qu'à mettre à profit les momens d'entretien que j'avois avec le duc.

CHAPITRE IV.

Gil Blas gagne la faveur du duc de Lerme, qui le rend dépositaire d'un secret important.

QUOIQUE monseigneur ne fît, pour ainsi dire, que paroître & disparoître à mes yeux tous les jours, je ne laissai pas insensiblement de me rendre si agréable à son excellence, qu'elle me dit une après-dînée : Ecoute, Gil Blas, j'aime le caractere de ton esprit, & j'ai de la bienveillance pour toi. Tu es un garçon zélé, fidele, plein d'intelligence & de discrétion. Je ne crois pas mal placer ma confiance, en la donnant à un pareil sujet. Je me jettai à ses genoux, lorsque j'eus entendu ces paroles, & après avoir baisé respectueusement une de ses mains qu'il me tendit pour me relever, je lui répondis : Est-il bien possible que votre excellence daigne m'honorer d'une si grande faveur ? Que vos bontés

bontés vont me faire d'ennemis secrets! Mais il n'y a qu'un homme dont je redoute sa haine : c'est don Rodrigue de Calderone.

Tu ne dois rien appréhender de ce côté-là, reprit le duc ; je connois Calderone. Il est attaché à moi depuis son enfance. Je puis dire que ses sentimens sont si conformes aux miens, qu'il chérit tout ce que j'aime, comme il hait tout ce qui me déplaît. Au lieu de craindre qu'il n'ait de l'aversion pour toi, tu dois au contraire compter sur son amitié. Je compris par-là que le seigneur don Rodrigue étoit un fin matois ; qu'il s'étoit emparé de l'esprit de son excellence, & que je ne pouvois trop garder de mesures avec lui.

Pour commencer, poursuivit le duc, à te mettre en possession de ma confidence, je vais te découvrir un dessein que je médite. Il est necessaire que tu en sois instruit pour te bien acquitter des commissions dont je prétends te charger dans la suite. Il y a déja longtems que je vois mon autorité généralement respectée, mes décisions aveuglément suivies, & que je dispose à mon gré des charges, des emplois, des gouvernemens, des vice-royautés & bénéfices. Je regne, si j'ose le dire, en Espagne. Je ne puis pousser ma fortune plus loin : mais je voudrois la mettre à l'abri des tempêtes qui commencent à la menacer ; & pour cet effet je souhaiterois d'avoir pour successeur au ministere le comte de Lémos mon neveu.

Le ministre en cet endroit de son discours, remarquant que j'étois extrêmement surpris de ce que j'entendois, me dit : Je vois bien ce qui t'étonne. Il te semble fort étrange que je préfere mon neveu au duc d'Uzede mon propre fils. Mais apprends que ce dernier a le génie trop borné pour occuper ma place, & que d'ailleurs je suis son ennemi. Il a trouvé le secret de plaire au roi, qui en veut faire son favori ; & c'est ce que je ne puis souffrir. La faveur d'un souverain ressemble à la possession d'une femme qu'on adore. C'est un bonheur dont on est si jaloux, qu'on ne peut se résoudre à le partager avec un rival, quelque uni qu'on soit par le sang ou par l'amitié.

Je te montre ici, continua-t-il, le fond de mon cœur. J'ai déja tenté de détruire le duc d'Uzede dans l'esprit du roi ; & comme je n'ai pu en venir à bout, j'ai dressé une autre batterie. Je veux que le comte de Lémos de son côté s'insinue dans les bonnes graces du prince d'Espagne. Etant gentilhomme de sa chambre, il a occasion de lui parler à toute heure ; & outre qu'il a de l'esprit, je sçais un moyen sûr de le faire réussir dans cette entreprise. Par ce stratagême j'opposerai mon neveu à mon fils. Je ferai naître entre ces cousins une division, qui les obligera tous deux à rechercher mon appui, & le besoin qu'ils auront de moi, me les tiendra soumis l'un & l'autre. Voilà quel est mon projet, ajouta-t-il. Ton entremise ne m'y sera pas inutile.

C'est

C'est toi que j'enverrai secrettement au comte de Lémos, & qui me rapporteras de sa part tout ce qu'il aura à me faire sçavoir.

Après cette confidence, que je regardai comme de l'argent comptant, je n'eus plus d'inquiétude. Enfin, disois-je, me voici sous la goûtiere. Une pluie d'or va tomber sur moi. Il est impossible que le confident d'un homme qui gouverne la monarchie d'Espagne, ne soit pas bien-tôt comblé de richesses. Plein d'une si douce espérance, je voyois d'un œil indifférent ma pauvre bourse tirer à sa fin.

CHAPITRE V.

Où l'on verra Gil Blas comblé de joie, d'honneur & de misere.

ON s'apperçut bien-tôt à la cour de l'affection que le ministre avoit pour moi. Il affecta d'en donner des marques publiquement, en me chargeant de son porte-feuille, qu'il avoit coutume de porter lui-même, lorsqu'il alloit au conseil. Cette nouveauté me faisant regarder comme un petit favori, excita l'envie de plusieurs personnes, & fut cause que je reçus de l'eau benite de cour. Mes deux voisins les secrétaires ne furent pas des derniers à me complimenter sur ma prochaine grandeur, & ils m'inviterent à souper chez leur veuve, moins par représailles, que dans la

vue de m'engager à leur rendre service dans la suite. On me faisoit fête de toutes parts. Le fier don Rodrigue même changea de manieres avec moi. Il ne m'appella plus que *seigneur de Santillane*, lui, qui jusqu'alors ne m'avoit traité que de *vous*, sans jamais se servir du terme de *seigneurie*. Il m'accabloit de civilité, sur tout lorsqu'il jugeoit que notre patron pouvoit le remarquer. Mais je vous assure qu'il n'avoit pas affaire à un sot. Je répondis à ses honnêtetés d'autant plus poliment, que j'avois plus de haine pour lui. Un vieux courtisan ne s'en seroit pas mieux acquitté que moi.

J'accompagnois aussi le duc mon seigneur, lorsqu'il alloit chez le roi, & il y alloit ordinairement trois fois le jour. Il entroit le matin dans la chambre de sa majesté, lorsqu'elle étoit éveillée. Il se mettoit à genoux au chevet de son lit, l'entretenoit des choses qu'elle avoit à faire dans la journée, & lui dictoit celles qu'elle avoit à dire. Ensuite, il se retiroit. Il y retournoit aussi-tôt qu'elle avoit dîné, non pour lui parler d'affaires. Il ne lui tenoit alors que des discours réjouissans. Il la régaloit de toutes les aventures plaisantes qui arrivoient dans Madrid, & dont il étoit toujours le premier instruit par des personnes pensionnées pour cet effet. Et enfin, le soir, il revoyoit le roi pour la troisieme fois, lui rendoit compte, comme il lui plaisoit, de ce qu'il avoit fait ce jour-là, & lui demandoit, par maniere d'acquit ses ordres pour le lendemain,

demain. Tandis qu'il étoit avec le roi, je me tenois dans l'antichambre, où je voyois des personnes de qualité, dévouées à la faveur, rechercher ma conversation, & s'applaudir de ce que je voulois bien me prêter à la leur. Comment aurois-je pu après cela ne me pas croire un homme de conséquence? Il y a bien des gens à la cour qui ont, encore pour moins, cette opinion-là d'eux.

Un jour, j'eus un grand sujet de vanité. Le roi, à qui le duc avoit parlé fort avantageusement de mon stile, fut curieux d'en voir un échantillon. Son excellence me fit prendre le regiftre de Catalogne, me mena devant ce monarque, & me dit de lire le premier mémoire que j'avois rédigé. Si la présence du prince me troubla d'abord, celle du ministre me rassura bien-tôt, & je fis la lecture de mon ouvrage, que sa majesté n'entendit pas sans plaisir; elle eut la bonté de témoigner qu'elle étoit contente de moi, & de recommander même à son ministre d'avoir soin de ma fortune. Cela ne diminua rien de l'orgueil que j'avois déja; & l'entretien que j'eus peu de jours après avec le comte de Lémos, acheva de me remplir la tête d'ambitieuses idées.

J'allai trouver ce seigneur de la part de son oncle chez le prince d'Espagne, & je lui présentai une lettre de créance, par laquelle le duc lui mandoit qu'il pouvoit s'ouvrir à moi comme à un homme qui avoit une entiere connoissance de leur dessein, & qui étoit choisi

pour

pour être leur messager commun. Après avoir lu ce billet, le comte me conduisit dans une chambre où nous nous enfermâmes tous deux ; & là, ce jeune seigneur me tint ce discours : Puisque vous avez la confiance du duc de Lerme, je ne doute pas que vous ne la méritiez, & je ne dois faire aucune difficulté de vous donner la mienne. Vous sçaurez donc que les choses vont le mieux du monde. Le prince d'Espagne me distingue de tous les seigneurs qui sont attachés à sa personne, & qui s'étudient à lui plaire. J'ai eu ce matin une conversation particuliere avec lui, dans laquelle il m'a paru chagrin de se voir par l'avarice du roi, hors d'état de suivre les mouvemens de son cœur généreux, & même de faire une dépense convenable à un prince. Sur cela, je n'ai pas manqué de le plaindre ; & profitant de ce moment-là, j'ai promis de lui porter demain à son lever mille pistoles, en attendant de plus grosses sommes que je me suis fait fort de lui fournir incessamment. Il a été charmé de ma promesse, & je suis bien sûr de captiver sa bienveillance, si je lui tiens parole. Allez dire, ajouta-t-il, toutes ces circonstances à mon oncle, & revenez m'apprendre ce soir ce qu'il pense là-dessus.

Je quittai le comte de Lémos, dès qu'il m'eût parlé de cette sorte, & je rejoignis le duc de Lerme, qui sur mon rapport envoya demander à Caldérone mille pistoles, dont on me chargea le soir, & que j'allai remettre au

comte,

comte, en disant en moi-même : Ho, ho ! je vois bien à present quel est l'infaillible moyen qu'a le ministre pour réussir dans son entreprise. Il a parbleu raison : & selon toutes les apparences, ces prodigalités ne le ruineront point. Je devine aisément dans quels coffres il prend ces belles pistoles : mais après tout, n'est-il pas juste que ce soit le pere qui entretienne le fils ? Le comte de Lémos, lorsque je me séparai de lui, me dit tout bas : Adieu, notre cher confident. Le prince d'Espagne aime un peu les dames ; Il faudra que nous ayons vous & moi au premier jour une conférence là-dessus. Je prévois que j'aurai bientôt besoin de votre ministere. Je m'en retournai en rêvant à ces mots, qui n'étoient nullement ambigus, & qui me remplissoient de joie. Comment diable ! disois-je, me voilà prêt à devenir le mercure de l'héritier de la monarchie ? Je n'examinois point si cela étoit bon ou mauvais ; la qualité du galant étourdissoit ma morale. Quelle gloire pour moi d'être ministre des plaisirs d'un grand prince ! Oh, tout beau, monsieur Gil Blas ! me dira-t-on. Il ne s'agissoit pour vous que d'être ministre en second. J'en demeure d'accord : mais dans le fond ces deux postes font autant d'honneur l'un que l'autre. Le profit seul en est différent.

En m'acquittant de ces nobles commissions ; en me mettant de jour en jour plus avant dans les bonnes graces du premier ministre, avec

les plus belles espérances du monde; que j'eusse été heureux, si l'ambition m'eût préservé de la faim! Il y avoit plus de deux mois que je m'étois défait de mon magnifique appartement, & que j'occupois une petite chambre garnie des plus modestes. Quoique cela me fit de la peine, comme j'en sortois de bon matin, & que je n'y rentrois que la nuit pour y coucher, je prenois patience. J'étois toute la journée sur mon théâtre, c'est-à-dire, chez le duc; j'y jouois un rôle de seigneur. Mais quand j'étois retiré dans mon taudis, le seigneur s'évanouissoit, & il ne restoit que le pauvre Gil Blas sans argent, & qui pis est, sans avoir de quoi en faire. Outre que j'étois trop fier pour découvrir à quelqu'un mes besoins, je ne connoissois personne qui pût m'aider que don Navarro, que j'avois trop negligé depuis que j'étois à la cour, pour oser m'adresser à lui. J'avois été obligé de vendre mes hardes piéce à piéce. Je n'avois plus que celles dont je ne pouvois absolument me passer. Je n'allois plus à l'auberge faute d'avoir de quoi payer mon ordinaire. Que faisois-je donc pour subsister? Je vais vous le dire: Tous les matins dans nos bureaux, on nous apportoit pour déjeuner un petit pain & un doigt de vin. C'étoit ce que le ministre nous faisoit donner. Je ne mangeois que cela dans la journée, & le soir, le plus souvent, je me couchois sans souper.

Telle étoit la situation d'un homme qui brilloit

brilloit à la cour, quoiqu'il y dût faire plus de pitié que d'envie. Je ne pus néanmoins résister à ma misere, & je me determinai enfin à la découvrir finement au duc de Lerme, si j'en trouvois l'occasion. Par bonheur, elle s'offrit à l'Escurial, où le roi & le prince d'Espagne allerent quelques jours après.

CHAPITRE VI.

Comment Gil Blas fit connoître sa misere au duc de Lerme, & de quelle façon en usa ce ministre avec lui.

LORSQUE le roi étoit à l'Escurial, il y défrayoit tout le monde, de maniere que je ne sentois point là où le bât me blessoit. Je couchois dans une garderobe auprès de la chambre du duc. Ce ministre un matin s'étant levé à son ordinaire au point du jour, me fit prendre quelques papiers avec un écritoire, & me dit de le suivre dans les jardins du palais. Nous allâmes nous asseoir sous des arbres, où je me mis par son ordre dans l'attitude d'un homme qui écrit sur la forme de son chapeau, & lui, il tenoit à la main un papier qu'il faisoit semblant de lire. Nous paroissions de loin occupé d'affaires fort sérieuses, & toutefois nous ne parlions que de bagatelles. Car son excellence ne les haïssoit pas.

Il y avoit plus d'une heure que je la réjouissois par toutes les saillies que mon humeur enjouée me fournissoit, quand deux pies vinrent se poser sur des arbres qui nous couvroient de leur ombrage. Elles commencerent à caquetter d'une façon si bruyante, qu'elles attirerent notre attention. Voilà des oiseaux, dit le duc, qui semblent se quereller. Je serois assez curieux de sçavoir le sujet de leur querelle. Monseigneur, lui dis-je, votre curiosité me fait souvenir d'une fable Indienne que j'ai lue dans Pilpay, ou dans un autre auteur fabuliste. Le ministre me demanda qu'elle étoit cette fable, & je la lui racontai dans ces termes :

Il regnoit autrefois dans la Perse un bon monarque, qui n'ayant pas assez d'étendue d'esprit pour gouverner lui même ses états, en laissoit le soin à son grand visir. Ce ministre nommé Atalmuc avoit un génie supérieur. Il soutenoit le poids de cette vaste monarchie sans en être accablé. Il la maintenoit dans une paix profonde. Il avoit même l'art de rendre aimable l'autorité royale, en la faisant respecter, & les sujets avoient un pere affectionné dans un visir fidele au prince. Atalmuc avoit parmi ses secrétaires un jeune Cachémirien, appellé Zéangir, qu'il aimoit plus que les autres. Il prenoit plaisir à son entretien, le menoit avec lui à la chasse, & lui découvroit jusqu'à ses plus secrettes pensées. Un jour qu'ils chassoient ensemble dans

un bois, le vifir voyant deux corbeaux qui croaffoient fur un arbre, dit à fon fecrétaire : Je voudrois bien fçavoir ce que ces oifeaux fe difent en leur langage. Seigneur, lui répondit le Cachémirien, vos fouhaits peuvent s'accomplir. Hé ! comment cela, reprit Atalmuc ? C'eft, répartit Zéangir, qu'un derviche cabalifte m'a enfeigné la langue des oifeaux. Si vous le fouhaitez, j'écouterai ceux-ci, & je vous répeterai mot pour mot ce que je leur aurai entendu dire.

Le vifir y confentit. Le Cachémirien s'approcha des corbeaux, & parut leur apprêter une oreille attentive. Après quoi, revenant à fon maître : Seigneur, lui dit-il, le croiriez-vous ? nous faifons le fujet de leur converfation. Cela n'eft pas poffible ! s'écria le miniftre Perfan. Eh ! que difent-ils de nous ? Un des deux, reprit le fecrétaire, a dit : Le voilà lui-même, ce grand vifir Atalmuc ; cet aigle tutélaire, qui couvre de fes aîles la Perfe comme fon nid, & qui veille fans ceffe à fa confervation. Pour fe délaffer de fes pénibles travaux, il chaffe dans ce bois avec fon fidele Zéangir. Que ce fecrétaire eft heureux de fervir un maître, qui a mille bontés pour lui. Doucement, a interrompu l'autre corbeau, doucement. Ne vantez pas tant le bonheur de ce Cachémirien. Atalmuc, il eft vrai, s'entretient avec lui familierement, l'honore de fa confiance, & je ne doute pas même qu'il n'ait deffein de lui donner quelque jour un em-

ploi considérable : mais avant ce tems-là Zéangir mourra de faim. Ce pauvre diable est logé dans une petite chambre garnie, où il manque des choses les plus nécessaires. En un mot, il mene une vie misérable, sans que personne s'en apperçoive à la cour. Le grand visir ne s'avise pas de s'informer s'il est bien ou mal dans ses affaires, & content d'avoir pour lui de bons sentimens, il le laisse en proie à la pauvreté.

Je cessai de parler en cet endroit pour voir venir le duc de Lerme, qui me demanda en souriant quelle impression cet apologue avoit faite sur l'esprit d'Atalmuc, & si ce grand visir ne s'étoit point offensé de la hardiesse de son secrétaire. Non, monseigneur, lui répondis-je, un peu troublé de sa question ; la fable dit, au contraire, qu'il le combla de bienfaits. Cela est heureux, reprit le duc d'un air sérieux. Il y a des ministres qui ne trouveroient pas bon qu'on leur fît des leçons. Mais, ajouta-t-il, en rompant l'entretien, & en se levant, je crois que le roi ne tardera guere à se réveiller. Mon devoir m'appelle auprès de lui. A ces mots, il marcha vers le palais à grands pas, sans me parler d'avantage, & très-mal affecté, à ce qu'il me sembloit, de ma fable Indienne.

Je le suivis jusqu'à la porte de la chambre de sa majesté ; après quoi, j'allai remettre les papiers dont j'étois chargé à l'endroit où je les avois pris. J'entrai dans un cabinet où

nos deux secrétaires copistes travailloient, car ils étoient aussi du voyage. Qu'avez-vous, seigneur de Santillane, dirent-ils, en me voyant? vous êtes bien ému. Vous seroit-il arrivé quelque désagréable accident?

J'étois trop plein du mauvais succès de mon apologue, pour leur cacher ma douleur. Je leur fis le récit des choses que j'avois dites au duc, & ils se montrerent sensibles à la vive affliction dont je leur parus saisi. Vous avez sujet d'être chagrin, me dit l'un des deux. Monseigneur quelquefois prend les choses de travers. Cela n'est que trop vrai, dit l'autre. Puissiez-vous être mieux traité que ne le fut un secrétaire du cardinal Spinosa. Ce secrétaire las de ne rien recevoir depuis quinze mois qu'il étoit occupé par son éminence, prit un jour la liberté de lui représenter ses besoins, & de demander quelque argent pour vivre. Il est juste, lui dit le ministre, que vous soyez payé. Tenez, poursuivit-il, en lui mettant entre les mains une ordonnance de mille ducats, allez toucher cette somme au trésor royal: mais souvenez-vous en même-tems que je vous remercie de vos services. Le secrétaire se seroit consolé d'être congédié, s'il eût reçu ses mille ducats, & qu'on l'eût laissé chercher de l'emploi ailleurs: mais en sortant de chez le cardinal, il fut arrêté par un alguazil, & conduit à la tour de Ségovie, où il a été long tems prisonnier.

Ce trait historique redoubla ma frayeur. Je me crus perdu, & ne pouvant m'en consoler, je commençai à me reprocher mon impatience, comme si je n'eusse pas été assez patient. Hélas ! disois je, pourquoi faut-il que j'aye hazardé cette malheureuse fable, qui a déplu au ministre ? Il étoit peut-être sur le point de me tirer de mon état misérable. Peut-être même allois-je faire une de ces fortunes subites qui étonnent tout le monde. Que de richesses ! que d'honneurs m'échappent par mon étourderie ! Je devois bien faire réflexion qu'il y a des grands qui n'aiment pas qu'on les prévienne, & qui veulent qu'on reçoive d'eux comme des graces jusqu'aux moindres choses qu'ils sont obligés de donner. Il eut mieux valu continuer ma diette, sans en rien témoigner au duc. Je devois même me laisser mourir de faim, pour mettre tout le tort de son côté.

Quand j'aurois encore conservé quelque espérance, mon maître que je vis l'après-dînée, me l'eût fait perdre entierement. Il fut fort sérieux avec moi, contre son ordinaire, & il ne me parla point du tout. Ce qui me causa le reste du jour une inquiétude mortelle. Je ne passai pas la nuit plus tranquillement. Le regret de voir évanouir mes agréables illusions, & la crainte d'augmenter le nombre des prisonniers d'état, ne me permirent que de soupirer, & de faire des lamentations.

Le jour ſuivant fut le jour de criſe. Le duc me fit appeller le matin. J'entrai dans ſa chambre plus tremblant qu'un criminel qu'on va juger. Santillane, me dit-il, en me montrant un papier qu'il avoit à la main, prends cette ordonnance...... Je frémis à ce mot d'ordonnance, & dis en moi-même: O ciel! voici le cardinal Spinoſa! La voiture eſt prête pour Ségovie. La frayeur qui me ſaiſit dans ce moment fut telle que j'interrompis le miniſtre, & me jettant à ſes pieds: Monſeigneur, lui dis je, tout en pleurs, je ſupplie très-humblement votre excellence de me pardonner ma hardieſſe. C'eſt la néceſſité qui m'a forcé de vous apprendre ma miſere.

Le duc ne put s'empêcher de rire du déſordre où il me voyoit. Conſole-toi, Gil Blas, me répondit-il, & m'écoute. Quoiqu'en me découvrant tes beſoins, ce ſoit me reprocher de ne les avoir pas prévenus, je ne t'en ſçais pas mauvais gré, mon ami; je me veux plutôt du mal à moi-même de ne t'avoir pas demandé comme tu vivois. Mais pour commencer à réparer cette faute d'attention, je te donne une ordonnance de quinze cens ducats, qui te seront comptés à vue au tréſor royal. Ce n'eſt pas tout, je t'en promets autant chaque année; & de plus, quand des perſonnes riches & généreuſes te prieront de leur rendre ſervice, je ne te défends pas de me parler en leur faveur.

Dans le ravissement où me jetterent ces paroles, je baisai les pieds du ministre, qui, m'ayant commandé de me relever, continua de s'entretenir familierement avec moi. Je voulus de mon côté rappeller ma belle humeur: mais je ne pus passer si subitement de la douleur à la joie. Je demeurai aussi troublé qu'un malheureux qui entend crier grace au moment qu'il croit recevoir le coup de la mort. Mon maître attribua toute mon agitation à la seule crainte de lui avoir déplu, quoique la peur d'une prison perpétuelle n'y eût pas moins de part, il m'avoua qu'il avoit affecté de me paroître refroidi, pour voir si je serois bien sensible à ce changement; qu'il jugeoit par-là de la vivacité de mon attachement à sa personne, & qu'il m'en aimoit davantage.

CHAPITRE VII.

Du bon usage qu'il fit de ses quinze cens ducats; de la premiere affaire dont il se mêla; et quel profit il lui en revint.

LE roi, comme s'il eut voulu servir mon impatience, retourna dès le lendemain à Madrid. Je volai d'abord au trésor royal, où je touchai sur le champ la somme contenue dans mon ordonnance. Il est rare que la tête ne tourne pas à un gueux, qui passe subitement

bitement de la misere à l'opulence. Je changeai tout à coup avec la fortune. Je n'écoutai plus que mon ambition & ma vanité. J'abandonnai ma misérable chambre garnie aux secrétaires qui ne sçavoient pas encore la langue des oiseaux, & je louai pour la seconde fois mon bel appartement, qui par bonheur ne se trouva point occupé. J'envoya chercher un fameux tailleur, qui habilloit presque tous les petits-maîtres. Il prit ma mesure, & me mena chez un marchand, où il leva cinq aunes de drap qu'il falloit, disoit-il, pour me faire un habit. Cinq aunes pour un habit à l'Espagnole! Juste ciel! . . . Mais n'épiloguons point là-dessus. Les tailleurs qui sont en réputation en prennent toujours plus que les autres. J'achetai ensuite du linge, dont j'avois grand besoin, des bas de soye, avec un castor bordé d'un point d'Espagne.

Après cela, ne pouvant honnêtement me passer de laquais, je priai Vincent Foréro mon hôte de m'en donner un de sa main. La plûpart des étrangers qui venoient loger chez lui, avoient coutume en arrivant à Madrid, de prendre à leur service des valets Espagnols. Ce qui ne manquoit pas d'attirer dans cet hôtel tous les laquais qui se trouvoient hors de condition. Le premier qui se présenta, étoit un garçon d'une mine si douce & si devote, que je n'en voulus point. Je crus voir Ambroise de Laméla. Je n'aime pas, dis-je à Fo-

à Foréro, les valets qui ont un air si vertueux. J'y ai été attrapé.

A peine eus-je éconduit ce laquais, que j'en vis arriver un autre. Celui-ci paroissoit fort éveillé, plus hardi qu'un page de cour & avec cela un peu fripon. Il me plut. Je lui fis des questions. Il y répondit avec esprit. Il me parut même né pour l'intrigue. Je le regardai comme un sujet qui me convenoit. Je l'arrêtai. Je n'eus pas lieu de m'en repentir. Je m'apperçus bien-tôt que j'avois fait une admirable acquisition. Comme le duc m'avoit permis de lui parler des personnes à qui je voudrois rendre service, & que j'étois dans le dessein de ne pas negliger cette permission, il me falloit un chien de chasse pour découvrir le gibier, c'est-à-dire, un drôle qui eut de l'industrie, & fût propre à déterrer & à m'amener des gens qui auroient des graces à demander au premier ministre. C'étoit justement le fort de Scipion, ainsi se nommoit mon laquais. Il sortoit de chez dona Anna de Guevara, nourrice du prince d'Espagne, où il avoit bien exercé ce talent-là. Cette dame étant de celles qui se voyant du crédit à la cour aiment à le mettre à profit.

Aussi-tôt que je fis sçavoir à Scipion que je pouvois obtenir des graces du roi, il se mit en campagne, & dès le même jour, il me dit: Seigneur, j'ai fait une assez bonne découverte. Il vient d'arriver à Madrid un jeune gentil-

gentilhomme Grenadin, appellé don Roger de Rada. Il a eu une affaire d'honneur, qui l'oblige à rechercher la protection du duc de Lerme ; & il est disposé à bien payer le plaisir qu'on lui fera. Je lui ai parlé. Il avoit envie de s'adresser à don Rodrigue de Calderone, dont on lui a vanté le pouvoir ; mais je l'en ai detourné, en lui faisant entendre que ce secrétaire vendoit ses bons offices au poids de l'or, au lieu que vous vous contentiez pour les vôtres d'une honnête marque de reconnoissance ; que vous feriez même les choses pour rien, si vous étiez dans une situation qui vous permît de suivre votre inclination généreuse & désintéressée. Enfin, je lui ai parlé de maniere que vous verrez demain matin ce gentilhomme à votre levé. Comment donç, lui dis-je, monsieur Scipion ? vous avez déja fait bien de la besogne. Je m'apperçois que vous n'êtes pas neuf en matiere d'intrigues. Je m'étonne que vous n'en soyez pas plus riche. C'est ce qui ne doit pas vous surprendre, me répondit-il ; J'aime à faire circuler les especes. Je ne thésaurise point.

Don Roger de Rada vint effectivement chez moi. Je le reçus avec une politesse mêlée de fierté. Seigneur cavalier, lui dis-je, avant que je m'engage à vous servir, je veux sçavoir l'affaire d'honneur qui vous amene à la cour, car elle pourroit être telle que je n'oserois parler pour vous au premier ministre. Faites m'en donc, s'il vous plaît, un rapport fidele,

fidele, & soyez persuadé que j'entrerai vivement dans vos intérêts, si un galant homme peut les épouser. Très-volontiers, me répondit le jeune Grenadin, je vais vous conter sincerement mon histoire. En même-tems il m'en fit le récit de cette sorte.

CHAPITRE VIII.

Histoire de don Roger de Rada.

DON Anastasio de Rada, gentilhomme Grenadin, vivoit heureux dans la ville d'Antéquere avec dona Estéphania son épouse, qui joignoit à une vertu solide un esprit doux & une extrême beauté. Si elle aimoit tendrement son mari, elle en étoit aimée éperduement. Il étoit de son naturel fort porté à la jalousie, & quoiqu'il n'eût aucun sujet de douter de la fidélité de sa femme, il ne laissoit pas d'avoir de l'inquiétude. Il appréhendoit que quelque secret ennemi de son repos n'attentât à son honneur. Il se défioit de tous ses amis, excepté de don Huberto de Hordalés, qui venoit librement dans sa maison, en qualité de cousin d'Estéphanie, & qui étoit le seul homme dont il dût se défier.

Effectivement don Huberto devint amoureux de sa cousine, & osa lui déclarer son amour, sans avoir égard au sang qui les unissoit, ni à l'amitié particuliere que don Anastasio avoit pour lui. La dame, qui étoit pru-

dente,

dente, au lieu de faire un éclat qui auroit eu de fâcheuses suites, reprit son parent avec douceur, lui représenta jusqu'à quel point il étoit coupable de vouloir la séduire & déshonorer son mari, & lui dit fort sérieusement qu'il ne devoit point se flatter de l'espérance d'y réussir.

Cette moderation ne servit qu'à enflammer davantage le cavalier, qui s'imaginant qu'il falloit pousser à bout une femme de ce caractere-là, commença d'avoir avec elle des manieres peu respectueuses, & eut l'audace un jour de la presser de satisfaire ses désirs. Elle le repoussa d'un air sévere, & le menaça de faire punir sa témérité par don Anastasio. Le galant, effrayé de la menace, promit de ne plus parler d'amour, & sur la foi de cette promesse, Estéphanie lui pardonne le passé.

Don Huberto, qui naturellement étoit un très-méchant homme, ne put voir sa passion si mal payée, sans concevoir une lâche envie de s'en venger. Il connoissoit don Anastasio pour un jaloux susceptible de toutes les impressions qu'il voudroit lui donner. Il n'eut besoin que de cette connoissance pour former le dessein le plus noir dont un scélérat puisse être capable. Un soir qu'il se promenoit seul avec ce foible époux, il lui dit de l'air du monde le plus triste : Mon cher ami, je ne puis vivre plus long-tems sans vous révéler un secret que je n'aurois garde de vous découvrir, si votre honneur ne vous étoit pas plus

cher

cher que votre repos; votre délicateſſe & la mienne en matiere d'offenſe ne me permettent pas de vous cacher ce qui ſe paſſe chez vous. Préparez-vous à entendre une nouvelle, qui vous cauſera autant de douleur que de ſurpriſe. Je vais vous frapper par l'endroit le plus ſenſible.

Je vous entends, interrompit don Anaſtaſio déja tout troublé, votre couſine m'eſt infidele. Je ne la reconnois plus pour ma couſine, reprit Hordalés d'un air emporté; je la déſavoue. Elle eſt indigne de vous avoir pour mari. C'eſt trop me faire languir, s'écria don Anaſtaſio. Parlez. Qu'a fait Eſtéphanie? Elle vous a trahi, répartit don Huberto. Vous avez un rival qu'elle écoute en ſecret, mais que je ne puis vous nommer; car l'adultere, à la faveur d'une épaiſſe nuit, s'eſt dérobé aux yeux qui l'obſervoient. Tout ce que je ſçais, c'eſt qu'on vous trompe. C'eſt un fait dont je ſuis certain. L'intérêt que je dois prendre à cette affaire ne vous répond que trop de la vérité de mon rapport. Puiſque je me déclare contre Eſtéphanie, il faut que je ſois bien convaincu de ſon infidélité.

Il eſt inutile, continua-t-il, en remarquant que ſes diſcours faiſoient l'effet qu'il en attendoit; il eſt inutile de vous en dire d'avantage. Je m'apperçois que vous êtes indigné de l'ingratitude dont on oſe payer votre amour, & que vous méditez une juſte vengeance. Je ne m'y oppoſerai point. N'examinez pas

quelle

quelle eſt la victime que vous allez frapper. Montrez à toute la ville qu'il n'eſt rien que vous ne puiſſiez immoler à votre honneur.

Le traître animoit ainſi un époux trop crédule contre une femme innocente; & il lui peignit avec de ſi vives couleurs l'infamie dont il demeureroit couvert, s'il laiſſoit l'affront impuni, qu'il le mit enfin en fureur. Voilà don Anaſtaſio, qui perd le jugement. Il ſemble que les furies l'agitent. Il retourne chez lui dans la réſolution de poignarder ſa malheureuſe épouſe; elle étoit prête à ſe mettre au lit, quand il arriva. Il ſe contraignit d'abord, & attendit que les domeſtiques fuſſent retirés. Alors, ſans être retenu par la crainte de la colere céleſte, ni par le déshonneur qui alloit rejaillir ſur une honnête famille, ni même par la pitié naturelle qu'il devoit avoir d'un enfant de ſix mois, que ſa femme portoit dans ſes flancs, il s'approcha de ſa victime, & lui dit d'un ton furieux: Il faut périr, miſérable! & tu n'as plus qu'un moment à vivre, que ma bonté te laiſſe pour prier le ciel de te pardonner l'outrage que tu m'as fait. Je ne veux pas que tu perdes ton ame, comme tu as perdu ton honneur.

En diſant cela, il tira ſon poignard. Son action & ſon diſcours épouvanterent Eſtéphanie, qui ſe jettant à ſes genoux, lui dit les mains jointes & toute éperdue: Qu'avez-vous, ſeigneur? Quel ſujet de mécontentement, ai-je eu le malheur de vous donner pour vous

porter à cette extrémité ? Pourquoi voulez-vous arracher la vie à votre épouse ? Si vous la soupçonnez de ne vous être pas fidele, vous êtes dans l'erreur.

Non, non, reprit brusquement le jaloux, je ne suis que trop assuré de votre trahison. Les personnes qui m'en ont averti sont dignes de foi. Don Huberto..... Ah seigneur ! interrompit-elle avec précipitation, vous devez vous défier de don Huberto. Il est moins votre ami que vous ne pensez. S'il vous a dit quelque chose au désavantage de ma vertu, ne le croyez pas. Taisez-vous, infame que vous êtes ! repliqua don Anastasio. En voulant me prévenir contre Huberto, vous justifiez mes soupçons, au lieu de les dissiper. Vous tâchez de me rendre ce parent suspect, parce qu'il est instruit de votre mauvaise conduite. Vous voudriez bien affoiblir son témoignage : mais cet artifice est inutile, & redouble l'envie que j'ai de vous punir. Mon cher époux, reprit l'innocente Estéphanie, en pleurant amerement, craignez votre aveugle colere ; si vous en suivez les mouvemens, vous commettrez une action dont vous ne pourrez vous consoler, quand vous en aurez reconnu l'injustice. Au nom de dieu, calmez vos transports ! Donnez-vous du moins le tems d'éclaircir vos soupçons. Vous rendrez plus de justice à une femme qui n'a rien à se reprocher.

Tout autre que don Anastasio auroit été touché de ces paroles, & encore plus de l'af-
fliction

fliction de la personne qui venoit de les prononcer : mais le cruel, loin d'en paroître attendri, dit à la dame une seconde fois de se recommander promptement à dieu, & leva même le bras pour la frapper. Arrête, barbare ! lui cria-t-elle, si l'amour que tu as eu pour moi est entiérement éteint ; si les marques de tendresse que je t'ai prodiguées, sont effacées de ton souvenir ; si mes larmes ne sçauroient te détourner de ton exécrable dessein, respectez ton propre sang. N'armes pas ta main furieuse contre un innocent, qui n'a point encore vu la lumiere. Tu ne peux devenir son bourreau, sans offenser le ciel & la terre. Pour moi, je te pardonne ma mort : mais, n'en doute pas, la sienne demandera justice d'un si horrible forfait.

Quelque déterminé que fût don Anastasio à ne faire aucune attention à ce que pourroit lui dire Estéphanie, il ne laissa pas d'être ému des images affreuses que ces derniers mots présenterent à son esprit. Aussi, comme s'il eût craint que son émotion ne trahit son ressentiment, il se hâta de profiter de la fureur qui lui restoit, & plongea son poignard dans le côté droit de sa femme. Elle tomba dans le moment. Il la crut morte. Il sortit aussi-tôt de sa maison, & disparut d'Antequere.

Cependant cette épouse infortunée fut si étourdie du coup qu'elle avoit reçu, qu'elle demeura quelques instans à terre comme une personne sans vie. Ensuite, reprenant ses es-

 prits,

prits, elle fit des plaintes & des lamentations, qui attirent auprès d'elle une vieille femme qui la servoit. Dès que cette bonne vieille vit sa maîtresse dans un si pitoyable état, elle poussa des cris que dissiperent le sommeil des autres domestiques, & même des plus proches voisins. La chambre fut bien-tôt remplie de monde. On appella des chirurgiens ; ils visiterent la plaie, & n'en eurent pas mauvaise opinion. Ils ne se tromperent point dans leur conjecture. Ils guérirent même en assez peu de tems Estéphanie, qui accoucha fort heureusement d'un fils trois mois après cette cruelle aventure : & c'est ce fils, seigneur Gil Blas, que vous voyez en moi. Je suis le fruit de ce triste enfantement.

Quoique la médisance n'épargne guere la vertu des femmes, elle respecta pourtant celle de ma mere ; & cette scene sanglante ne passa dans la ville, que pour le transport d'un mari jaloux. Il est vrai que mon pere y étoit connu pour un homme violent & fort sujet à prendre trop facilement ombrage. Hordalés jugea bien que sa parente le soupçonnoit d'avoir troublé par des fables l'esprit de don Anastasio ; & satisfait de s'être du moins à demi vengé d'elle, il cessa de la voir. De peur d'ennuyer votre seigneurie, je ne m'étendrai point sur l'éducation qu'on m'a donnée. Je dirai seulement que ma mere s'est principalement attaché à me faire apprendre l'escrime, & que j'ai long-tems fait des armes dans les plus célébres sales de Grenade & de Séville.

Elle

Elle attendoit avec impatience que je fusse en âge de mesurer mon épée à celle de don Huberto, pour m'instruire du sujet qu'elle avoit de se plaindre de lui ; & me voyant enfin dans ma dix-huitième année, elle m'en fit confidence, non sans répandre des pleurs abondamment, ni paroître saisie d'un vive douleur. Quelle impression ne fait pas une mère en cet état sur un qui a du courage & du sentiment ? J'allai sur le champ trouver Hordalés. Je l'attirai dans un endroit écarté, où après un assez long combat, je le perçai de trois coups d'épée, & le jettai sur le carreau.

Don Huberto se sentant mortellement blessé, attacha sur moi ses derniers regards, & me dit : Qu'il recevoit la mort que je lui donnois comme une juste punition du crime qu'il avoit commis contre l'honneur de ma mere. Il confessa que c'étoit pour se venger de ses rigueurs, qu'il s'étoit résolu de la perdre. Puis il expira en demandant pardon de sa faute au ciel, à don Anastasio, à Estéphanie & à moi. Je ne jugeai point à propos de retourner au logis pour informer ma mere de cet événement. J'en laissai le soin à la renommée. Je passai les montagnes, & me rendis à la ville de Malaga, où je m'embarquai avec un armateur, qui sortoit du port pour aller en course. Je lui parus ne pas manquer de cœur. Il consentit volontiers que je me joignisse aux enfans de bonne volonté qu'il avoit sur son bord.

Nous ne tardâmes guere à trouver une occasion de nous signaler. Nous rencontrâmes aux environs de l'isle d'Albouran un corsaire de Mellila, qui retournoit vers les côtes d'Afrique avec un bâtiment Espagnol, qu'il avoit pris à la hauteur de Carthagene, & qui étoit richement chargé. Nous attaquâmes vivement l'Afriquain, & nous nous rendîmes maîtres de ses deux vaisseaux, où il y avoit quatre-vingt chrétiens, qu'il emmenoit esclaves en Barbarie. Alors profitant d'un vent qui s'éleva, & qui nous étoit favorable, pour gagner les côtes de Grenade, nous arrivâmes en peu de tems à Punta de Héléna.

Comme nous demandions aux esclaves que nous avions délivrés de quel endroit ils étoient, je fis cette question à un homme de très bonne mine, & qui pouvoit bien avoir cinquante ans. Il me répondit en soûpirant qu'il étoit d'Antéquere. Je me sentis ému de sa réponse, sans sçavoir pourquoi; & mon émotion, dont il s'apperçut, excita en lui un trouble que je remarquai. Je suis, lui dis-je, votre concitoyen. Peut-on vous demander le nom de votre famille? Helas! me repondit-il, vous renouvellez ma douleur, en exigeant de moi que je satisfasse votre curiosité. Il y a dix-huit années que j'ai quitté le séjour d'Antéquere, où l'on ne doit se souvenir de moi qu'avec horreur. Vous n'avez peut-être vous même que trop entendu parler de moi. Je me nom-

nomme don Anastasio de Rada. Juste ciel! m'écriai-je, dois-je croire ce que j'entends? Quoi, vous seriez don Anastasio! seroit-ce mon pere que je verrois? Que dites-vous, jeune homme, s'écria-t-il à son tour, en me considérant avec surprise? Seroit-il bien possible que vous fussiez cet enfant malheureux qui étoit encore dans les flancs de sa mere, quand je la sacrifiai à ma fureur? Oui, mon pere, lui dis-je, c'est moi que la vertueuse Estéphanie a mis au monde trois mois après la nuit funeste où vous la laissâtes noyée dans son sang.

Don Anastasio n'attendit pas que j'eusse achevé ces paroles, pour se jetter à mon cou. Il me serra entre ses bras, & nous ne fîmes pendant un quart d'heure que confondre nos soûpirs & nos larmes. Après nous être abandonnés aux tendres mouvemens qu'une pareille reconnoissance ne pouvoit manquer d'exciter en nous, mon pere leva les yeux au ciel pour remercier d'avoir sauvé la vie à Estéphanie: mais un moment après, comme s'il eût craint de lui rendre graces mal-à-propos, il m'addressa la parole & me demanda de quelle maniere on avoit reconnu l'innocence de sa femme. Seigneur, lui répondis-je, personne que vous n'en a jamais douté. La conduite de votre épouse a toujours été sans reproche. Il faut que je vous désabuse. Sçachez que c'est don Huberto qui vous a trompé. En même tems, je lui contai toute la perfidie de

ce

ce parent : quelle vengeance j'en avois tirée, & ce qu'il m'avoit avoué en mourant.

Mon pere fut moins sensible au plaisir d'avoir recouvré la liberté, qu'à celui d'entendre les nouvelles que je lui annonçois. Il commença dans excès de la joie qui le transportoit à m'embrasser tendrement. Il ne pouvoit se lasser de me témoigner combien il étoit content de moi. Allons, mon fils, me dit-il, prenons vîte le chemin d'Antéquere. Je brûle d'impatience de me jetter aux pieds d'une épouse que j'ai si indignement traitée. Depuis que vous m'avez fait connoître mon injustice, j'ai des remords qui me déchirent le cœur.

J'avois trop d'envie de rassembler ces deux personnes qui m'étoient si chéres, pour en retarder le doux moment. Je quittai l'armateur ; & de l'argent que je reçus pour ma part de la prise que nous avions faite, j'achetai à Adra deux mules, mon pere ne voulant plus s'exposer aux périls de la mer. Il eut tout le loisir sur la route de me raconter ses aventures, que j'écoutai avec cette avide attention que prêta le prince d'Itaque au recit de celles du roi son pere. Enfin après plusieurs journées, nous nous rendîmes au bas de la montagne la plus voisine d'Antéquere, & nous fîmes alte en cet endroit. Comme nous voulions arriver secrettement au logis, nous n'entrâmes dans la ville qu'au milieu de la nuit.

Je vous laisse à imaginer la surprise où fut

ma mere de revoir un mari qu'elle croyoit avoir perdu pour jamais; & la maniere, pour ainsi dire, miraculeuse dont il lui étoit rendu, devenoit encore pour elle un autre sujet d'étonnement. Il lui demanda pardon de sa barbarie avec des marques si vives de repentir, qu'elle ne put se défendre d'en être touchée. Au lieu de le regarder comme un assassin, elle ne vit plus en lui qu'un homme à qui le ciel l'avoit soumise, tant le nom d'époux est sacré pour une femme qui a de la vertu. Estéphanie avoit été si en peine de moi, qu'elle fut charmée de mon retour. Elle n'en ressentit pas toutefois une joie pure. Une sœur de Hordalés procédoit criminellement contre le meurtrier de son frere. Elle me faisoit chercher par tout; de sorte que ma mere ne me voyant pas en sûreté dans notre maison n'étoit pas sans inquiétude. Cela m'obligea dès cette nuit-là même de partir pour la cour, où je viens, seigneur, solliciter ma grace, que j'espere obtenir, puisque vous voulez bien parler en ma faveur au premier ministre, & m'appuyer de votre crédit.

Le vaillant fils de don Anastasio finit là son récit. Après quoi je lui dis d'un air important: C'est assez, seigneur don Roger, le cas me paroît graciable. Je me charge de détailler votre affaire à son excellence, dont j'ose vous promettre la protection. Le Grenadin sur cela se répandit en remercimens, qui ne m'auroient fait qu'entrer par une ore-

ille, & sortir par l'autre, s'il ne m'eût assuré que sa reconnoissance suivroit de près le service qui je lui rendrois: mais d'abord qu'il eût touché cette corde-là, je me mis en mouvement. Dès le jour même, je contai cette histoire au duc, qui m'ayant permis de lui présenter le cavalier, lui dit: Don Roger, je suis instruit de l'affaire d'honneur qui vous a fait venir à la cour. Santillane m'en a dit toutes les circonstances. Ayez l'esprit tranquille. Vous n'avez rien fait qui ne soit excusable, & c'est particulierement aux gentilshommes qui vengent leur honneur offensé, que sa majesté aime à faire grace. Il faut pour la forme vous mettre en prison: mais soyez assuré que vous n'y demeurerez pas long-tems. Vous avez dans Santillane un bon ami, qui se chargera du reste; il hâtera votre élargissement.

Don Roger fit une profonde révérence au ministre sur la parole duquel il alla se constituer prisonnier. Ses lettres de grace furent bientôt expédiées par mes soins. En moins de dix jours j'envoyai ce nouveau Télémaque rejoindre son Ulysse & sa Pénélope; au lieu que s'il n'eût pas eu de protecteur & d'argent, il n'en auroit peut-être pas été quitte pour une année de prison. Je ne tirai pourtant de ce service rendu que cent pistoles. Ce n'étoit point-là un grand coup de filet: mais je n'étois pas encore un Calderone, pour mépriser les petits.

CHA-

CHAPITRE IX.

Par quels moyens Gil Blas fit en peu de tems une fortune considérable, & des grands airs qu'il se donna.

CETTE affaire me mit en goût, & dix pistoles que je donnai à Scipion pour son droit de courtage, l'encouragerent à faire de nouvelles recherches. J'ai déja vanté ses talens là-dessus. On auroit pu l'appeller à juste titre le grand Scipion. Il m'amena pour second chaland un imprimeur de livres de chevalerie, qui s'étoit enrichi en dépit du bon sens. Cet imprimeur avoit contrefait un ouvrage d'un de ses confreres; & son édition avoit été saisie. Pour trois cens ducats, je lui fis avoir main-levée de ses exemplaires, & je lui sauvai une grosse amende. Quoique cela ne regardât point le premier ministre, son excellence voulut bien, à ma priere, interposer son autorité. Après l'imprimeur, il me passa par les mains un négociant, & voici de quoi il s'agissoit: Un vaisseau Portugais avoit été pris par un corsaire de Barbarie, & repris ensuite par un armateur de Cadiz. Les deux tiers des marchandises dont il étoit chargé, appartenoient à un marchand de Lisbonne, qui, les ayant inutilement revendiqués, venoit à la cour d'Espagne chercher un protecteur,

tecteur, qui eût assez de crédit pour les lui faire rendre. Il eut le bonheur de le trouver en moi. Je m'intéressai pour lui, & il rattrapa ses effets, moyennant la somme de quatre cens pistoles, dont il fit présent à la protection.

Il me semble que j'entends un lecteur, qui me crie en cet endroit : Courage, monsieur de Santillane, mettez du foin dans vos bottes. Vous êtes en beau chemin. Poussez votre fortune. Oh ! que je n'y manquerai pas. Je vois, si je ne me trompe, arriver mon valet avec un nouveau *Quidam* qu'il vient d'accrocher. Ecoutons-le. Seigneur, me dit-il, souffrez que je vous présente ce fameux opérateur. Il demande un privilege pour débiter ses drogues pendant l'espace de dix années dans toutes les villes de la monarchie d'Espagne, à l'exclusion de tous autres, c'est-à-dire, qu'il soit défendu aux personnes de sa profession de s'établir dans les lieux où il sera. Par reconnoissance, il comptera deux cens pistoles à celui qui lui remettra le privilege expédié. Je dis au saltimbanque, en tranchant du protecteur : Allez, mon ami, je ferai votre affaire. Véritablement, peu de jours après, je le renvoyai avec des patentes qui lui permettoient de tromper le peuple exclusivement dans tous les royaumes d'Espagne.

J'éprouvai la vérité du proverbe qui dit que l'appetit vient en mangeant ; mais outre que je me sentois plus avide, à mesure que je de-

venois plus riche, j'avois obtenu de son excellence si facilement les quatre graces dont je viens de parler, que je ne balançai point à lui en demander une cinquieme. C'étoit le gouvernement de la ville d'Evora sur la côte de Grenade, pour un chevalier de Calatrave, qui m'en offroit mille pistoles. Le ministre se prit à rire, en me voyant si âpre à la cure. Vive dieu, ami Gil Blas! me dit-il, comme vous y allez! Vous aimez furieusement à obliger votre prochain. Ecoutez, lorsqu'il ne sera question que de bagatelles, je n'y regarderai pas de si près: mais quand vous voudrez des gouvernemens, ou d'autres choses considérables, vous vous contenterez, s'il vous plaît, de la moitié du profit. Vous ne sçauriez vous imaginer, continua-t-il, la dépense que je suis obligé de faire, ni combien de ressources il me faut pour soutenir la dignité de mon poste; car malgré le désintéressement dont je me pare aux yeux du monde, je vous avoue que je ne suis point assez imprudent pour vouloir déranger mes affaires domestiques. Reglez-vous sur cela.

Mon maître par ce discours m'ôtant la crainte de l'importuner, ou plutôt m'excitant à retourner souvent à la charge, me rendit encore plus affamé de richesses que je ne l'étois auparavant. J'aurois alors volontiers fait afficher que tous ceux qui souhaitoient d'obtenir des graces de la cour, n'avoient qu'à s'adresser à moi. J'allois d'un côté, Scipion de l'au-

tre. Je ne cherchois qu'à faire plaisir pour de l'argent. Mon chevalier de Calatrave eut le gouvernement d'Evora pour ses mille pistoles, & j'en fis bien-tôt accorder un autre pour le même prix à un chevalier de saint Jacques. Je ne me contentai pas de faire des gouverneurs, je donnai des ordres de chevaleries, je convertis quelques bons roturiers en mauvais gentilshommes, par d'excellentes lettres de noblesse. Je voulus aussi que le clergé se ressentît de mes bienfaits. Je conférai de petits bénéfices, des canonicats, & quelques dignités ecclesiastiques. A l'égard des évêchés & des archevêchés, c'étoit don Rodrigue de Calderone, qui en étoit le collateur. Il nommoit encore aux magistratures, aux commanderies & aux vice-royautés. Ce qui suppose que les grandes places n'étoient pas mieux remplies que les petites; car les sujets que nous choisissions pour occuper les postes dont nous faisions un si honnête trafic, n'étoient pas toujours les plus habiles gens du monde, ni les plus reglés. Nous sçavions bien que dans Madrid les railleurs s'égayoient là-dessus à nos dépens; mais nous ressemblions aux avares qui se consolent des huées du peuple, en revoyant leur or.

Isocrate a raison d'appeller l'intempérance & la folie les compagnes inséparables des riches. Quand je me vis maître de trente mille ducats, & en état d'en gagner peut-être dix fois autant, je crus devoir faire une figure

digne d'un confident du premier ministre. Je louai un hôtel entier, que je fis meubler proprement. J'achetai le carosse d'un *Escrivano* *, qui se l'étoit donné par ostentation, & qui cherchoit à s'en défaire par le conseil de son boulanger. Je pris un cocher, trois laquais; & comme il est juste d'avancer ses anciens domestiques, j'élevai Scipion au triple honneur d'être mon valet de chambre, mon secrétaire & mon intendant: mais ce que mit le comble à mon orgueil, c'est que le ministre trouva bon que mes gens portassent sa livrée. J'en perdis ce qui me restoit de jugement. Je n'étois gueres moins fou que les disciples de Porcius Latro, qui, lorsqu'à force d'avoir bu du cumin, ils s'étoient rendus aussi pâles que leur maître, s'imaginoient être aussi sçavans que lui; peu s'en falloit que je ne me crusse parent du duc de Lerme. Je me mis dans la tête que je passerois pour tel, ou peut-être pour un de ses bâtards; ce qui me flattoit infiniment.

Ajoutez à cela qu'à l'exemple de son excellence qui tenoit table ouverte, je résolus de donner aussi à manger. Pour cet effet, je chargeai Scipion de me deterrer un habile cuisinier, & il m'en trouva un qui étoit comparable peut-être à celui du Romain Nomentanus de friande mémoire. Je remplis ma cave de vin délicieux; & après avoir fait mes

* Greffier.

 autres

autres provisions, je commençai à recevoir compagnie. Il venoit souper chez moi tous les soirs quelques-uns des principaux commis du bureau du ministre, qui prenoient fierement la qualité de secrétaires d'état. Je leur faisois très-bonne chere, & les renvoyois toujours bien abreuvés. De son côté, Scipion, (car tel maître, tel valet,) avoit aussi sa table dans l'office, où il régaloit à mes dépens les personnes de sa connoissance: mais outre que j'aimois ce garçon-là, comme il contribuoit à me faire gagner du bien, il me paroissoit en droit de m'aider à le dépenser. D'ailleurs, je regardois ces dissipations en jeune homme; je ne voyois pas le tort qu'elles me faisoient. Je ne considérois que l'honneur qui m'en revenoit. Une autre raison encore m'empêchoit d'y prendre garde; les bénéfices & les emplois ne cessoient pas de faire venir l'eau au moulin. Je voyois mes finances augmenter de jour en jour. Je m'imaginai pour le coup avoir attaché un clou à la roue de la fortune.

Il ne manquoit plus à ma vanité que de rendre Fabrice témoin de ma vie fastueuse. Je ne doutois pas qu'il ne fût de retour d'Andalousie; & pour me donner le plaisir de le surprendre, je lui fis tenir un billet anonime, par lequel je lui mandois qu'un seigneur Sicilien de ses amis l'attendoit à souper. Je lui marquois le jour, l'heure & le lieu où il falloit qu'il se trouvât. Le rendez-vous étoit chez moi. Nunez y vint, & fut extraordinaire-

ment étonné d'apprendre que j'étois le seigneur étranger qui l'avoit invité à souper. Oui, lui dis-je, mon ami, je suis le maître de cet hôtel. J'ai un équipage, une bonne table, & de plus un coffre fort. Est-il possible, s'écria-t-il, avec vivacité, que je te retrouve dans l'opulence ? Que je me sçais bon gré de t'avoir placé auprès du comte Galiano ! Je te disois bien que c'étoit un seigneur généreux, & qu'il ne tarderoit guere à te mettre à ton aise. Tu auras sans doute, ajouta-il, suivi le sage conseil que je t'avois donné de lâcher un peu la bride au maître d'hôtel. Je t'en félicite. Ce n'est qu'en tenant cette prudente conduite que les intendans deviennent si gras dans les grandes maisons.

Je laissai Fabrice s'applaudir tant qu'il lui plut de m'avoir mis chez le comte Galiano. Après quoi, pour modérer la joie qu'il sentoit de m'avoir procuré un si bon poste, je lui détaillai les marques de reconnoissance dont ce seigneur avoit payé mes services : mais m'appercevant que mon poëte, pendant que je lui faisois ce détail, chantoit en lui-même la palinodie, je lui dis : Je pardonne au Sicilien son ingratitude. Entre nous, j'ai plutôt sujet de m'en louer, que de m'en plaindre. Si le comte n'en eût pas mal usé avec moi, je l'aurois suivi en Sicile, où je le servirois encore dans l'attente d'un établissement incertain. En un mot, je ne serois pas confident du duc de Lerme.

Nunez fut si vivement frappé de ces derniers mots, qu'il demeura quelques instans sans pouvoir proférer une parole. Puis rompant tout à coup le silence : L'ai-je bien entendu ? me dit-il. Quoi, vous avez la confiance du premier ministre ? Je la partage, lui répondis-je, avec don Rodrigue de Caldérone ; & selon toutes les apparences, j'irai loin. En vérité, seigneur de Santillane, repliqua-t-il, je vous admire. Vous êtes capable de remplir toute sorte d'emplois. Que de talens vous réunissez en vous ! ou plutôt pour me servir d'une expression de notre tripot, vous avez l'*outil universel* ; c'est-à-dire, vous êtes propre à tout. Au reste, seigneur, poursuivit-il, je suis ravi de la prospérité de votre seigneurie. Oh que diable ! interrompis-je, monsieur Nunez, treve de *seigneur* & de *seigneurie*. Bannissons ces termes-là & vivons toujours ensemble familierement. Tu as raison, reprit-il, je ne dois pas te regarder d'un autre œil qu'à l'ordinaire, quoique tu sois devenu riche. Mais, ajouta-t-il, je t'avouerai ma foiblesse : en m'annonçant ton heureux sort, tu m'as ébloui. Par bonheur mon éblouissement se passe, & je ne vois plus en toi que mon ami Gil Blas.

Notre entretien fut troublé par quatre ou cinq commis qui arriverent : Messieurs, leur dis-je, en leur montrant Nunez, vous souperez avec le seigneur don Fabricio, qui fait des

des vers dignes du roi Numa*, & qui écrit en prose comme on n'écrit point. Par malheur, je parlois à des gens qui faisoient si peu de cas de la poësie, que le poëte en pâlit. A peine daignerent-ils jetter sur lui les yeux. Il eut beau, pour s'attirer leur attention, dire des choses très spirituelles ; ils ne les sentirent pas. Il en fut si piqué, qu'il prit une licence poëtique. Il s'échappa subtilement de la compagnie, & disparut. Nos commis ne s'apperçûrent pas de sa retraite, & se mirent à table, sans même s'informer de ce qu'il étoit devenu.

Comme j'achevois de m'habiller le lendemain matin, & me disposois à sortir, le poëte des Asturies entra dans ma chambre Je te demande pardon, mon ami, me dit-il, si j'ai rompu en visiere à tes commis ; mais franchement, je me suis trouvé parmi eux si déplacé, que je n'ai pu y tenir. Les fastidieux personnages avec leur air suffisant & empesé ! Je ne comprens pas comment, toi, qui a l'esprit si délié, tu peux t'accommoder de convives si lourds. Je veux dès aujourd'hui t'en amener de plus legers. Tu me feras plaisir, lui répondis-je, & je m'en fie à ton goût là-dessus. Tu as raison, repliqua-t-il, je te promets des génies supérieurs & des plus amusans. Je vais de ce pas chez un marchand

* Les vers obscurs, que chantoient les prêtres Saliens dans leurs processions, avoient été composés par Numa.

de

de liqueurs où ils vont s'assembler dans un moment. Je les retiendrai de peur qu'ils ne s'engagent ailleurs ; car c'est à qui les aura à dîner ou à souper, tant ils sont réjouissans.

A ces paroles, il me quitta ; & le soir, à l'heure du souper, il revint accompagné seulement de six auteurs, qu'il me présenta l'un après l'autre, en me faisant leur éloge. A l'entendre, ces beaux esprits surpassoient ceux de la Grece & de l'Italie ; & leurs ouvrages, disoit-il, méritoient d'être imprimés en lettres d'or. Je reçus ces messieurs très-poliment. J'affectai même de les combler d'honnêtetés ; car la nation des auteurs est un peu vaine & glorieuse. Quoique je n'eusse pas recommandé à Scipion d'avoir soin que l'abondance regnât dans ce repas, comme il sçavoit quelle sorte de gens je devois ce jour-là regaler, il avoit fait renforcer les services.

Enfin, nous nous mîmes à table fort gaiement. Mes poëtes commencerent à s'entretenir d'eux-mêmes, & à se louer. Celui-ci d'un air fier citoit les grands seigneurs & les femmes de qualité dont sa muse faisoit les délices. Celui-là, blâmant le choix qu'une académie de gens de lettres venoit de faire de deux sujets, disoit modestement que c'étoit lui qu'elle auroit dû choisir. Il n'y avoit pas moins de présomption dans les discours des autres. Au milieu du souper, les voilà qui m'assassinent de vers & de prose. Ils se met-

tent

tent à réciter à la ronde chacun un morceau de ses écrits. L'un débite un sonnet, l'autre déclame une scene tragique, & un autre lit la critique d'une comédie. Un quatrieme voulant à son tour faire la lecture d'une ode d'Anacréon, traduite en mauvais vers Espagnols, est interrompu par un de ses confreres, qui lui dit qu'il s'est servi d'un terme impropre. L'auteur de la traduction n'en convient nullement. De-là naît une dispute, dans laquelle tous les beaux esprits prennent parti. Les opinions sont partagées, les disputeurs s'échauffent; ils en viennent aux invectives; passe encore pour cela: mais ces furieux se levent de table, & se battent à coups de poings. Fabrice, Scipion, mon cocher, mes laquais & moi, nous n'eûmes pas peu de peine à leur faire lâcher prise. Lorsqu'ils se virent séparés, ils sortirent de ma maison comme d'un cabaret, sans me faire la moindre excuse de leur impolitesse.

Nunez, sur la parole de qui je m'étois fait de ce repas une idée agréable, demeura fort étourdi de cette aventure: Hé bien! lui dis-je, notre ami, me vanterez-vous encore vos convives? Par ma foi, vous m'avez amené là de vilaines gens. Je m'en tiens à mes commis. Ne me parlez plus d'auteurs. Je n'ai garde, me répondit-il, de t'en présenter d'autres, tu viens de voir les plus raisonnables.

CHA-

CHAPITRE X.

Les mœurs de Gil Blas se corrompent entiérement à la cour. De la commission dont le chargea le comte de Lémos, & de l'intrigue dans laquelle ce seigneur & lui s'engagerent.

LORSQUE je fus connu pour un homme cheri du duc de Lerme, j'eus bientôt une cour. Tous les matins mon antichambre se trouvoit pleine de monde, & je donnois mes audiences à mon levé. Il venoit chez moi deux sortes de gens. Les uns pour m'engager, en payant, à demander des graces au ministre; & les autres pour m'exciter par des supplications à leur faire obtenir *gratis* ce qu'ils souhaitoient. Les premiers étoient sûrs d'être écoutés & bien servis. A l'égard des seconds, je m'en débarrassois sur le champ par des défaites, ou bien je les amusois si long-tems que je leur faisois perdre patience. Avant que je fusse à la cour, j'étois compatissant & charitable de mon naturel: mais on n'a plus là de foiblesse humaine, & j'y devins plus dur qu'un caillou. Je me guéris aussi par conséquent de ma sensibilité pour mes amis. Je me dépouillai de toute affection pour eux. La maniere dont j'en usai avec Joseph Navarro dans une conjoncture que je vais rapporter, en peut faire foi.

Ce Navarro, à qui j'avois tant d'obligation, & qui, pour tout dire en un mot, étoit la cause premiere de ma fortune, vint un jour chez moi. Après m'avoir témoigné beaucoup d'amitié, ce qu'il avoit coutume de faire, quand il me voyoit, il me pria de demander pour un de ses amis certain emploi au duc de Lerme, en me disant que le cavalier pour lequel il me sollicitoit étoit un garçon fort aimable & d'un grand mérite, mais qu'il avoit besoin d'un poste pour subsister. Je ne doute pas, ajouta Joseph, bon & obligeant comme je vous connois, que vous ne soyez ravi de faire plaisir à un honnête homme qui n'est pas riche. Son indigence est un titre pour mériter votre appui. Je suis sûr que vous me sçavez bon gré de vous donner une occasion d'exercer votre humeur bienfaisante. C'étoit me dire nettement qu'on attendoit de moi ce service pour rien. Quoique cela ne fût gueres de mon goût, je ne laissai pas de paroître fort disposé à faire ce qu'on désiroit. Je suis charmé, répondis-je à Navarro, de pouvoir vous marquer la vive reconnoissance que j'ai de tout ce que vous avez fait pour moi. Il suffit que vous vous intéressiez pour quelqu'un. Il n'en faut pas davantage pour me déterminer à le servir. Votre ami aura cet emploi que vous souhaitez qu'il ait. Comptez là-dessus. Ce n'est plus votre affaire, c'est la mienne.

Sur cette assurance, Joseph s'en alla très-satisfait de moi; néanmoins la personne qu'il m'avoit

m'avoit recommandée, n'eût pas le poste en question. Je le fis accorder à un autre homme pour mille ducats que je mis dans mon coffre fort. Je préférai cette somme aux remercimens que m'auroit fait mon chef d'office, à qui je dis d'un air mortifié quand nous nous revîmes: Ah! mon cher Navarro, vous vous êtes avisé trop tard de me parler. Calderone m'a prévenu. Il a fait donner l'emploi que vous sçavez. Je suis au désespoir de n'avoir pas une meilleure nouvelle à vous apprendre.

Joseph me crut de bonne foi, & nous nous quittâmes plus amis que jamais: mais je crois qu'il découvrît bientôt la vérité; car il ne revint plus chez moi. Au lieu de sentir quelques remords d'en avoir usé de la sorte avec un ami véritable, & à qui j'avois tant d'obligation, j'en fus charmé. Outre que les services qu'il m'avoit rendus me pesoient, il me sembloit que dans la passe où j'étois alors à la cour, il ne me convenoit plus de frequenter des maîtres d'hôtel.

Il y a longtems que je n'ai parlé du comte de Lémos. Venons présentement à ce seigneur. Je le voyois quelquefois. Je lui avois porté mille pistoles, comme je l'ai dit ci-devant, & je lui en portai mille autres encore par ordre du duc son oncle, de l'argent que j'avois à son excellence. Le comte de Lémos ce jour-là vouloit avoir un long entretien avec moi. Il m'apprit qu'il étoit, enfin, parvenu à son but, & qu'il possédoit entierement les

bonnes

bonnes graces du prince d'Espagne, dont il étoit l'unique confident. Ensuite il me chargea d'une commission fort honorable, & à laquelle il m'avoit déja préparé : Ami Santillane, me dit-il, c'est maintenant qu'il faut agir. N'épargnez rien pour découvrir quelque jeune beauté qui soit digne d'amuser ce prince galant. Vous avez de l'esprit. Je ne vous en dis pas davantage. Allez, courez, cherchez ; & quand vous aurez fait une heureuse découverte, vous viendrez m'en avertir. Je promis au comte de ne rien negliger pour bien m'acquitter de cet emploi, qui ne doit pas être fort difficile à exercer, puisqu'il y a tant de gens qui s'en mêlent.

Je n'avois pas un grand usage de ces sortes de recherches : mais je ne doutois point que Scipion ne fût encore admirable pour cela. En arrivant au logis, je l'appellai & lui dis en particulier : Mon enfant, j'ai une confidence importante à te faire. Sçais-tu bien qu'au milieu des faveurs de la fortune, je sens qu'il me manque quelque chose. Je devine aisément ce que c'est, interrompit-il, sans me donner le tems d'achever ce que je voulois lui dire, vous avez besoin d'une nymphe agréable pour vous dissiper un peu, & vous égayer. Et en effet, il est étonnant que vous n'en ayez pas dans le printems de vos jours, pendant que les graves barbons ne sçauroient s'en passer. J'admire ta pénétration, repris-je en souriant. Oui, mon ami,

c'est une maîtresse qu'il me faut, & je veux l'avoir de ta main. Mais je t'avertis que je suis très-délicat sur la matiere. Je te demande une jolie personne qui n'ait pas de mauvaises mœurs. Ce que vous souhaitez, repartit Scipion en souriant, est un peu rare. Cependant nous sommes, dieu merci, dans une ville où il a de tout, & j'espere que j'aurai bien-tôt trouvé votre fait.

Véritablement trois jours après, il me dit; J'ai découvert un trésor. Une jeune dame nommée Catalina, de bonne famille, & d'une beauté ravissante, demeure sous la conduite de sa tante, dans une petite maison où elles vivent toutes deux fort honnêtement de leur bien qui n'est pas considérable. Elles sont servies par une soubrette que je connois, & qui vient de m'assurer que leur porte quoique fermée à tout le monde, pourroit s'ouvrir à un galant riche & libéral, pourvu qu'il voulût bien, de peur de scandale, n'entrer chez elles que la nuit, & sans faire aucun éclat. Là-dessus, je vous ai peint comme un cavalier qui méritoit de trouver l'huis ouvert, & j'ai prié la soubrette de vous proposer aux deux dames. Elle m'a promis de le faire, & de me rapporter demain matin la réponse dans un endroit dont nous sommes convenus. Cela est bon, lui répondis je: mais je crains que la femme de chambre à qui tu viens de parler, ne t'en ait fait accroîre. Non, non, repliqua-t-il, ce n'est point à moi qu'on en donne à garder; j'ai

j'ai déja interrogé les voisins, & je conclus de tout ce qu'ils m'ont dit que la séñora Catalina est telle que vous pouvez la desirer, c'est-à-dire, une Danaé chez laquelle il vous sera permis d'aller faire le Jupiter à la faveur d'une grêle de pistoles, que vous y laisserez tomber.

Tout prévenu que j'étois contre ses sortes de bonnes fortunes, je me prêtai à celle-là; & comme la femme de chambre vint dire le jour suivant à Scipion qu'il ne tiendroit qu'à moi d'être introduit dès ce soir-là même dans la maison de ses maîtresses, je m'y glissai entre onze heures & minuit. La soubrette me reçut sans lumiere, & me prit par la main pour me conduire dans une salle assez propre, où je trouvai les deux dames galamment habillées, & assises sur des carreaux de satin. Aussi-tôt qu'elles m'apperçûrent, elles se leverent & me saluerent d'une maniere toute gracieuse. Je crus voir deux personnes de qualité. La tante qu'on appelloit la sénora Mencia, quoique belle encore n'attiroit pas moins mon attention. Il est vrai qu'on ne pouvoit regarder que la niéce, qui me parut une déesse: à l'examiner pourtant à la rigueur, on auroit pu dire que ce n'étoit pas une beauté parfaite: mais elle avoit un air piquant & voluptueux qui ne permettoit guere aux yeux des hommes de remarquer ses défauts.

Aussi sa vue troubla mes sens. J'oubliai que je ne venois-là que pour faire l'office de pro-

eureur; je parlai en mon propre & privé nom, & tins tous les discours d'un homme passionné. La petite fille à qui je trouvai trois fois plus d'esprit qu'elle n'en avoit, tant elle me paroissoit aimable, acheva de m'enchanter par ses réponses. Je commençois à ne me plus posséder, lorsque la tante, pour modérer mes transports, prit la parole, & me dit: Seigneur de Santillane, je vais m'expliquer franchement avec vous. Sur l'éloge qu'on m'a fait de votre seigneurie, je vous ai permis d'entrer chez moi, sans affecter par des façons de vous faire valoir cette faveur: mais ne pensez pas pour cela que vous en soyez plus avancé; j'ai jusqu'ici élevé ma niéce dans la retraite, & vous êtes, pour ainsi dire, le premier cavalier aux regards de qui je l'expose. Si vous la jugez digne d'être votre épouse, je serai ravie qu'elle ait cet honneur; voyez si elle vous convient à ce prix-là; vous ne l'aurez point à meilleur marché.

Ce coup tiré à bout portant, effaroucha l'amour qui m'alloit décocher une fleche. Pour parler sans métaphore, un mariage proposé si cruement, me fit rentrer en moi-même; je redevins tout-à-coup l'agent fidele du comte de Lémos; & changeant de ton, je répondis à la sénora Mencia: Madame, votre franchise me plaît, & je vous l'imiter. Quelque figure que je fasse à la cour, je ne veux pas l'incomparable Catalina. J'ai pour elle en main un parti plus brillant; je lui destine

ftine le prince d'Efpagne. Il fuffifoit de refufer ma niéce, reprit la tante froidement ; ce refus, ce me femble, étoit affez défobligeant ; il n'étoit pas néceffaire de l'accompagner d'un trait railleur. Je ne raille point, madame, m'écriai-je, rien n'eft plus férieux : j'ai ordre de chercher une perfonne qui mérite d'être honorée des vifites fecrettes d'un prince d'Efpagne, je la trouve dans votre maifon, je vous marque à la craye.

La fénora Mencia fut fort étonnée d'entendre ces paroles, & je m'apperçus qu'elles ne lui déplûrent point : néanmoins croyant devoir faire la réfervée, elle me repliqua de cette maniere : Quand je prendrois au pied de la lettre ce que vous me dites, apprenez que je ne fuis pas d'un caractere à m'applaudir de l'infame honneur de voir ma niéce maîtreffe d'un prince. Ma vertu fe revolte contre l'idée... Que vous êtes bonne, interrompis-je, avec votre vertu ! vous penfez comme une folle bourgeoife. Vous moquez-vous de confidérer ces chofes-là dans un point de vue moral ? c'eft leur oter tout ce qu'elles ont de beau ; il faut les regarder d'un œil charmé. Envifagez l'héritier de la monarchie aux pieds de l'heureufe Catalina : repréfentez-vous qu'il l'adore & la comble de préfens, & fongez enfin qu'il naîtra d'elle peut-être un héros qui rendra le nom de fa mere immortel avec le fien.

Quoique la tante ne demandât pas mieux que d'accepter ce que je proposois, elle feignit de ne sçavoir à quoi se résoudre ; & Catalina, qui auroit déja voulu tenir le prince d'Espagne, affecta une grande indifférence ; ce qui fut cause que je me mis sur nouveaux frais à presser la place, jusqu'à ce qu'enfin la señora Mencia me voyant rebuté & prêt à lever le siége, battit la chamade, & nous dressâmes une capitulation qui contenoit les deux articles suivans ; *Prima*, Que si le prince d'Espagne, sur le rapport qu'on lui feroit des agrémens de Catalina, prenoit feu, & se déterminoit à lui faire une visite nocturne, j'aurois soin d'en informer les dames, comme aussi de la nuit qui seroit choisie pour cet effet. *Secundo*, Que le prince ne pourroit s'introduire chez lesdites dames qu'en galant ordinaire, & accompagné seulement de moi & de son mercure en chef.

Après cette convention, la tante & la niéce me firent toutes les amitiés du monde ; elles prirent avec moi un air de familiarité, à la faveur duquel je hazardai quelques accolades qui ne furent pas trop mal reçues ; & lorsque nous nous séparâmes, elles m'embrasserent d'elles-mêmes, en me faisant toutes les caresses imaginables. C'est une chose merveilleuse que la facilité avec laquelle il se forme une liaison entre les courtiers de galanterie, & les femmes qui ont besoin d'eux ; on auroit dit en me voyant sortir de-là si favorisé,

vorisé, que j'eusse été plus heureux que je ne l'étois.

Le comte de Lémos sentit une extrême joie, quand je lui annonçai que j'avois fait une découverte telle qu'il la pouvoit souhaiter. Je lui parlai de Catalina dans des termes qui lui donnerent envie de la voir. Je le menai chez elle la nuit suivante; & il m'avoua que j'avois fort bien rencontré. Il dit aux dames qu'il ne doutoit nullement que le prince d'Espagne ne fût fort satisfait de la maîtresse que je lui avois choisie, & qu'elle de son côté auroit sujet d'être contente d'un tel amant: que ce jeune prince étoit généreux, plein de douceur & de bonté; enfin, il les assura que dans quelques jours il le leur ameneroit de la façon qu'elles le désiroient, c'est-à-dire, sans suite & sans bruit. Ce seigneur prit là-dessus congé d'elles, & je me retirai avec lui: nous rejoignîmes son équipage dans lequel nous étions venus tous deux, & qui nous attendoit au bout de la rue. Ensuite il me conduisit à mon hôtel, en me chargeant d'instruire le lendemain son oncle de cette aventure ébauchée, & de le prier de sa part de lui envoyer un millier de pistoles pour la mettre à fin.

Je ne manquai pas le jour suivant d'aller rendre au duc de Lerme un compte exact de tout ce qui s'étoit passé; je ne lui cachai qu'une chose: je ne lui parlai point de Scipion; je me donnai pour l'auteur de la dé-
couverte

couverte de Catalina ; car on se fait honneur de tout auprès des grands.

Je m'attirai par-là des complimens amisucre : Monsieur Gil Blas, me dit le ministre d'un air railleur, je suis ravi qu'avec tous vos autres talens, vous ayez encore celui de déterrer les beautés obligeantes. Quand j'en voudrai quelques-unes, vous trouverez bon que je m'adresse à vous. Monseigneur, lui répondis-je sur le même ton, je vous remercie de la préférence : mais vous me permettrez de vous dire que je me ferois un scrupule de procurer ces sortes de plaisirs à votre excellence. Il y a si longtems que le seigneur don Rodrique est en possession de cet emploi-là, qu'il y auroit de l'injustice à l'en dépouiller. Le duc sourit de ma réponse, puis changeant de discours, il me demanda si son neveu n'avoit pas besoin d'argent pour cette équipée. Pardonnez-moi, lui dis-je, il vous prie de lui envoyer mille pistoles. Hé bien ! reprit le ministre, tu n'as qu'à les lui porter ; dis-lui qu'il ne les ménage point, & qu'il applaudisse à toutes les dépenses que le prince souhaitera de faire.

CHA-

CHAPITRE XI.

De la visite secrette, & des présens que le prince d'Espagne fit à Catalina.

J'ALLAI porter à l'heure même cinq cens doubles pistoles au comte de Lémos. Vous ne pouviez venir plus à propos, me dit ce seigneur. J'ai parlé au prince. Il a mordu à la grappe. Il brûle d'impatience de voir Catalina; dès la nuit prochaine, il veut se dérober secrettement de son palais, pour se rendre chez elle; c'est une chose résolue. Nos mesures sont déja prises pour cela. Avertissez-en les dames, & leur donnez l'argent que vous m'apportez; il est bon de leur faire connoître que ce n'est point un amant ordinaire qu'elles ont à recevoir. D'ailleurs les bienfaits des princes doivent devancer leurs galanteries. Comme vous l'accompagnerez avec moi, poursuivit-il, ayez soin de vous trouver ce soir à son coucher. Il faudra de plus que votre carosse, (car je juge à propos de nous en servir,) nous attende à minuit aux environs du palais.

Je me rendis aussi-tôt chez les dames. Je ne vis point Catalina. On me dit qu'elle reposoit. Je ne parlai qu'à la sénora Mencia. Madame, lui dis-je, excusez-moi de grace, si je

je parois dans votre maison pendant le jour : mais je ne puis faire autrement ; il faut bien que je vous avertisse que le prince d'Espagne viendra chez vous cette nuit ; & voici, ajoutai-je, en lui mettant entre les mains un sac où étoient les especes, voici une offrande qu'il envoye au temple de Cythere, pour s'en rendre les divinités favorables. Je ne vous ai pas, comme vous voyez, engagées dans une mauvaise affaire. Je vous en suis redevable, répondit-elle ; mais apprenez-moi, seigneur de Santillane, si le prince aime la musique. Il l'aime, repris-je, à la folie. Rien ne le divertit tant qu'une belle voix accompagnée d'un luth touché délicatement. Tant mieux ! s'écria-t-elle, toute transportée de joie ; vous me charmez en me disant cela ; car ma niéce a un gosier de rossignol, & joue du luth à ravir. Elle danse même parfaitement. Vive dieu ! m'écriai-je à mon tour, voilà bien des perfections, ma tante ! il n'en faut pas tant à une fille pour faire fortune ; un seul de ces talens lui suffit pour cela.

Ayant ainsi préparé les voies, j'attendis l'heure du coucher du prince. Lorsqu'elle fut arrivée, je donnai mes ordres à mon cocher, & rejoignis le comte de Lémos, qui me dit que le prince, pour se défaire plutôt de tout le monde, alloit feindre une legere indisposition, & même se mettre au lit, pour mieux persuader qu'il étoit malade : mais qu'il se releveroit une heure après, & gagneroit, par

une

une porte ſecrette, un eſcalier dérobé, qui conduiſoit dans les cours.

Lorſqu'il m'eut inſtruit de ce qu'ils avoient concerté tous deux, il me poſta dans un endroit, par où il m'aſſura qu'ils paſſeroient. J'y gardai ſi long-tems le mulet, que je commençai à croire que notre galant avoit pris un autre chemin, où perdu l'envie de voir Catalina, comme ſi les princes perdoient ces ſortes de fantaiſies avant que de les avoir ſatisfaites. Enfin, je m'imaginois qu'on m'avoit oublié, quand il parut deux hommes qui m'aborderent. Les ayant reconnus pour ceux que j'attendois, je les menai à mon caroſſe, dans lequel ils monterent l'un & l'autre. Pour moi, je me mis auprès du cocher, pour lui ſervir de guide, & je le fis arrêter à cinquante pas de chez les dames. Je donnai la main au prince d'Eſpagne & à ſon compagnon, pour les aider à deſcendre, & nous marchâmes vers la maiſon où nous voulions nous introduire. La porte s'ouvrit à notre approche, & ſe referma dès que nous fûmes entrés.

Nous nous trouvâmes d'abord dans les mêmes ténébres où je m'étois trouvé la premiere fois, quoiqu'on eût pourtant par diſtinction attaché une petite lampe à un mur. La lumiere qu'elle répandoit étoit ſi ſombre, que nous l'appercevions ſeulement ſans en être éclairés. Tout cela ne ſervoit qu'à rendre l'aventure plus agréable à ſon héros, qui fut vivement frappé de la vue des dames, lorſ-

lorsqu'elles le reçûrent dans la salle, où la clarté d'un grand nombre de bougies compensoit l'obscurité qui régnoit dans la cour. La tante & la niéce étoient dans un deshabillé galant, où il y avoit une intelligence de coquetterie qui ne les laissoit pas regarder impunément. Notre prince se seroit fort bien contenté de la sénora Mencia s'il n'eût pas à choisir : mais les charmes de la jeune Catalina, comme de raison, eurent la préférence.

Hé bien ! mon prince, lui dit le comte de Lémos, pouvions-nous vous procurer le plaisir de voir deux personnes plus jolies ? Je les trouve toutes deux ravissantes, répondit le prince, & je n'ai garde de remporter d'ici mon cœur, puisqu'il n'échapperoit point à la tante si la niéce le pouvoit manquer.

Après un compliment si gracieux pour une tante, il dit mille choses flatteuses à Catalina, qui lui répondit très-spirituellement. Comme il est permis aux honnêtes gens qui font le personnage que je faisois dans cette occasion, de se mêler à l'entretien des amans, pourvu que ce soit pour attiser le feu, je dis au galant que sa nymphe chantoit & jouoit du luth à merveilles. Il fut ravi d'apprendre qu'elle eût ces talens. Il la pressa de lui en montrer un échantillon ; elle se rendit de bonne grace à ses instances, prit un luth tout accordé, joua quelques airs tendres, & chanta d'une maniere si touchante, que le prince se laissa tomber à ses genoux, tout transporté d'amour &

de

de plaiſir. Mais finiſſons-là ce tableau, & diſons ſeulement que dans la douce yvreſſe où l'héritier de la monarchie étoit plongé, les heures s'écoulerent comme des momens, & qu'il nous fallut l'arrâcher de cette dangereuſe maiſon, à cauſe du jour qui s'approchoit. Meſſieurs les entrepreneurs le remenerent promptement au palais, & le remirent dans ſon appartement. Ils ſe retirerent enſuite chez eux auſſi contens de l'avoir appareillé avec une aventuriere, que s'ils euſſent fait ſon mariage avec une princeſſe.

Je contai le lendemain matin cette aventure au duc de Lerme, car il vouloit tout ſavoir. Dans le tems que je lui en achevois le récit, le comte de Lémos arriva, & nous dit: Le prince d'Eſpagne eſt ſi occupé de Catalina, il a pris tant de goût pour elle, qu'il ſe propoſe de la voir ſouvent & de s'y attacher. Il voudroit lui envoyer aujourd'hui pour deux mille piſtoles de pierreries, mais il n'a pas le ſou. Il s'eſt adreſſé à moi: Mon cher Lémos, m'a-t-il dit, il faut que vous me trouviez tout-à-l'heure cette ſomme-là. Je ſçais bien que je vous incommode, que je vous épuiſe; auſſi mon cœur vous en tient-il un grand compte; & ſi jamais je me vois en état de reconnoître d'une autre maniere que par le ſentiment tout ce que vous avez fait pour moi, vous ne vous repentirez point de m'avoir obligé. Mon prince, lui ai-je répondu, en le quittant ſur le champ, j'ai des amis

& du crédit, je vais vous chercher ce que vous souhaitez.

Il n'eſt pas difficile de le ſatisfaire, dit alors le duc à ſon neveu. Santillane va vous porter cet argent, ou bien, ſi vous voulez, il achetera lui-même les pierreries ; car il s'y connoît parfaitement, & ſur-tout en rubis. N'eſt-il pas vrai, Gil Blas, ajouta-t-il, en me regardant d'un air malin ? Que vous êtes malicieux, monſeigneur, lui répondis-je ! Je vois bien que vous avez envie de faire rire monſieur le comte à mes dépens. Cela ne manqua pas d'arriver. Le neveu demanda quel myſtere il y avoit là-deſſous. Ce n'eſt rien, répliqua l'oncle en riant : C'eſt qu'un jour Santillane s'aviſa de troquer un diamant contre un rubis, & que ce troc ne tourna ni à ſon honneur, ni à ſon profit.

J'aurois été trop heureux, ſi le miniſtre n'en eut pas dit davantage, mais il prit la peine de conter le tour que Camille & don Raphaël m'avoient joué dans un hôtel garni, & de s'étendre particulierement ſur les circonſtances les plus deſagréables pour moi. Son excellence après s'être bien égayée, m'ordonna d'accompagner le comte de Lémos, qui me mena chez un jouailler, & nous choiſîmes des pierreries que nous allâmes montrer au prince d'Eſpagne. Après quoi, elles me furent confiées pour être remiſes à Catalina. J'allai enſuite prendre chez moi deux mille piſtoles de l'argent du duc, pour payer le marchand.

On

On ne doit pas demander si la nuit suivante, je fus gracieusement reçu des dames, lorsque j'exhibai les présens de mon ambassade, lesquels consistoient en une belle paire de boucles d'oreilles, avec les pendans pour la niéce. Charmées l'une & l'autre de ces marques de l'amour & de la générosité du prince, elles se mirent à jaser comme deux comeres, & à me remercier de leur avoir procuré une si bonne connoissance. Elles s'oublierent dans l'excès de leur joie. Il leur échappa quelques paroles, qui me firent soupçonner que je n'avois produit qu'une friponne au fils de notre grand monarque. Pour sçavoir précisément si j'avois fait ce beau chef-d'œuvre, je me retirai dans le dessein d'avoir un éclaircissement avec Scipion.

CHAPITRE XII.

Qui étoit Catalina. Embarras de Gil Blas, son inquiétude, & quelle précaution il fut obligé de prendre pour se mettre l'esprit en repos.

EN rentrant chez moi, j'entendis un grand bruit. J'en demandai la cause. On me dit que c'étoit Scipion, qui ce soir-là donnoit à souper à une demi-douzaine de ses amis. Ils chantoient à gorge déployée, & faisoient de

long éclats de rire. Ce repas n'étoit assurément pas celui des sept sages.

Le maître du festin averti de mon arrivée, dit à sa compagnie : Messieurs, ce n'est rien, c'est le patron qui revient. Que cela ne vous gêne pas. Continuez de vous réjouir. Je vais lui dire deux mots. Je vous rejoindrai dans un moment. A ces mots, il vint me trouver : Quel tintamarre, lui dis-je ? quelle sorte de personnes régalez-vous donc là bas ! sont-ce des poëtes ! Non pas, s'il vous plaît, me répondit-il. Ce seroit dommage de donner votre vin à boire à ces gens-là. J'en fais un meilleur usage. Il y a parmi mes convives un jeune homme très riche, qui veut obtenir un emploi par votre crédit & pour son argent. C'est pour lui que la fête se fait. A chaque coup qu'il boit, j'augmente de dix pistoles le bénéfice qui doit vous en revenir. Sur ce pied-là, repris-je, va te remettre à table, & ne ménage point le vin de ma cave.

Je ne jugeai point à propos de l'entretenir alors de Catalina : mais le lendemain à mon lever, je lui parlai de cette sorte : Ami Scipion, tu sçais de quelle maniere nous vivons ensemble. Je te traite plutôt en camarade, qu'en domestique. Tu aurois tort par conséquent de me tromper comme un maître. N'ayons donc point de secret l'un pour l'autre : je vais t'apprendre une chose qui te surprendra, & toi de ton côté, tu me diras ce que tu pense des femmes que tu m'a fait connoître.

noître. Entre nous, je les soupçonne d'être deux matoises d'autant plus raffinées, qu'elles affectent plus de simplicité. Si je leur rends justice, le prince d'Espagne n'a pas grand sujet de se louer de moi; car je te l'avouerai, c'est pour lui que je t'ai demandé une maîtresse. Je l'ai mené chez Catalina, & il en est devenu amoureux. Seigneur, me répondit Scipion, vous en usez trop bien avec moi pour que je manque de sincérité avec vous. J'eus hier un tête-à-tête avec la suivante de ces deux princesses; elle m'a conté leur histoire, qui m'a paru divertissante. Je vais vous en faire succinctement le récit, que vous ne serez pas fâché d'avoir écouté.

Catalina, poursuivit-il, est fille d'un petit gentilhomme Arragonois. Se trouvant à quinze ans une orpheline aussi pauvre que jolie, elle écouta un vieux commandeur, qui la conduisit à Tolede, où il mourut au bout de six mois, après lui avoir plus servi de pere que d'époux; elle recueillit sa succession, qui consistoit en quelques nippes, & en trois cens pistoles d'argent comptant; puis elle se joignit à la sénora Mencia, qui étoit encore à la mode quoiqu'elle fût déja sur le retour. Ces deux bonnes amies demeurerent ensemble, & commencerent à tenir une conduite dont la justice voulut prendre connoissance. Cela déplut aux dames, qui, de dépit ou autrement, abandonnerent brusquement Tolede, pour venir s'établir à Madrid, où depuis environ deux ans

elles vivent ſans fréquenter aucune dame du voiſinage. Mais écoutez le meilleur : elles ont loué deux petites maiſons ſéparées ſeulement par un mur. On peut entrer de l'une dans l'autre par un eſcalier de communication qu'il y a dans les caves. La ſénora Mencia demeure avec une jeune ſoubrette dans l'une de ces maiſons, & la douairiere du commandeur occupe l'autre avec une vieille duegne, qu'elle fait paſſer pour ſa grand'mere. De façon que notre Arragonoiſe eſt tantôt une niéce élevée par ſa tante, & tantôt une pupile ſous l'aîle de ſon aïeule. Quand elle fait la niéce, elle s'appelle Catalina ; & lorſqu'elle fait la petite fille, elle ſe nomme Siréna.

Au nom de Siréna, j'interrompis, en pâliſſant, Scipion. Que m'apprens-tu, lui dis-je ? Tu me fais trembler. Helas ! j'ai bien peur que cette maudite Arragonoiſe ne ſoit la maîtreſſe de Caldérone. He ! vraiment, répondit-il, c'eſt elle-même. Je croyois vous réjouir, en vous annonçant cette nouvelle. Tu n'y penſes pas, lui repliquai-je : elle eſt plus propre à me cauſer du chagrin, que de la joie. N'en vois-tu pas bien les conſéquences ? Non, ma foi, repartit Scipion. Quel malheur en peut-il arriver ? Il n'eſt pas ſûr que don Rodrigue découvre ce qui ſe paſſe ; & ſi vous craignez qu'il n'en ſoit inſtruit, vous n'avez qu'à prevenir le premier miniſtre. Contez-lui la choſe tout naturellement. Il verra votre bonne foi ; & ſi après

cela

cela Caldérone veut vous rendre quelques mauvais offices auprès de son excellence, elle verra bien qu'il ne cherche à vous nuire que par un esprit de vengeance.

Scipion m'ôta ma crainte par ce discours; je suivis ce conseil. J'avertis le duc de Lerme de cette fâcheuse découverte. J'affectai même de lui en faire le détail d'un air triste, pour lui persuader que j'étois mortifié d'avoir innocemment livré au prince la maîtresse de don Rodrigue : mais le ministre, loin de plaindre son favori, en fit des railleries. Ensuite, il me dit d'aller toujours mon train ; & qu'après tout, il étoit glorieux pour Caldérone d'aimer la même dame que le prince d'Espagne; & de n'en être pas plus maltraité que lui. Je mis aussi au fait le comte de Lémos, qui m'assura de sa protection, si le prémier secrétaire venoit à découvrir l'intrigue, & qu'il entreprît de me perdre dans l'esprit du duc.

Croyant avoir par cette manœuvre délivré le bateau de ma fortune du péril de s'ensabler, je ne craignis plus rien. J'accompagnai encore le prince chez Catalina, autrement la belle Siréne, qui avoit l'art de trouver des défaites pour écarter de sa maison don Rodrigue, & lui dérober les nuits qu'elle étoit obligée de donner à son illustre rival.

CHA-

CHAPITRE XIII.

Gil Blas continue de faire le ſeigneur. Il apprend des nouvelles de ſa famille. Quelle impreſſion elles ſont ſur lui. Il ſe brouille avec Fabrice.

J'AI déja dit que le matin il y avoit ordinairement dans mon antichambre une foule de perſonnes qui venoient me faire des propoſitions : mais je ne voulois pas qu'on me les fit de vive voix ; ſuivant l'uſage de la cour, ou plutôt faire l'important, je diſois à chaque ſolliciteur : Donnez-moi un mémoire. Je m'étois ſi bien accoutumé à cela, qu'un jour je répondis ces paroles au propriétaire de mon hôtel, qui vint me faire ſouvenir que je lui devois une année de loyer. Pour mon boucher & mon boulanger, ils m'épargnoient la peine de leur demander des mémoires, tant ils étoient exacts à m'en apporter tous les mois. Scipion, qui copioit ſi bien, qu'on pouvoit dire que la copie approchoit forte de l'original, n'en uſoit pas autrement avec les perſonnes qui s'adreſſoient à lui, pour le prier de m'engager à les ſervir.

J'avois encore un autre ridicule, dont je ne prétends pas me faire grace ; j'étois aſſez fat pour parler des plus grands ſeigneurs comme ſi j'euſſe été un homme de leur étoffe. Si j'avois

vois, par exemple, à citer le duc d'Albe, le duc d'Offune, ou le duc de Médina Sidonia, je difois fans façon, d'Albe, d'Offune & Médina Sidonia. En un mot, j'étois devenu fi fier & fi vain, que je n'étois plus le fils de mon pere & de ma mere. Helas! pauvre duegne, & pauvre écuyer, je ne m'informois pas fi vous viviez heureux ou miférables dans les Afturies, c'eft à quoi je ne penfois point du tout. Je ne fongeois pas feulement à vous. La cour a la vertu du fleuve Léthé pour nous faire oublier nos parens & nos amis, quand ils font dans une mauvaife fituation.

Je ne me fouvenois donc plus de ma famille, lorfqu'un matin il entra chez moi un jeune homme, qui me dit qu'il fouhâitoit de me parler un moment en particulier. Je le fis paffer dans mon cabinet, où fans lui offrir une chaife, parce qu'il me paroiffoit un homme du commun, je lui demandai ce qu'il me vouloit. Seigneur Gil Blas, me dit-il, quoi, vous ne me remettez point? J'eus beau le confidérer attentivement, je fus obligé de lui répondre que fes traits m'étoient tout-à-fait inconnus. Je fuis, reprit-il, un de vos compatriotes, natif d'Oviédo même, & fils de Bertrand Mufcada, l'épicier, voifin de votre oncle le chanoine. Je vous reconnois bien, moi. Nous avons joué mille fois tous deux à la *Gallina Ciéga* *.

* C'eft le jeu de Colin-Maillard.

Je n'ai, lui répondis-je, qu'une idée très-confuse des amusemens de mon enfance; les soins dont j'ai été depuis occupé m'en ont fait perdre la mémoire. Je suis venu, dit-il, à Madrid, pour compter avec le correspondant de mon pere. J'ai entendu parler de vous. On m'a dit que vous étiez sur un bon pied à la cour, & déja riche comme un Juif. Je vous en fais mes complimens, & je vais à mon retour au pays, combler de joie votre famille, en lui annonçant une si agréable nouvelle.

Je ne pouvois honnêtement me dispenser de lui demander dans quelle situation il avoit laissé mon pere, ma mere & mon oncle: mais je m'acquittai si froidement de ce devoir, que je ne donnai pas sujet à mon épicier d'admirer la force du sang. Il me le fit bien connoître. Il parut choqué de l'indifférence que j'avois pour des personnes qui me devoient être si cheres; & comme c'étoit un garçon franc & grossier: Je vous croyois, me dit-il cruement, plus de tendresse & de sensibilité pour vos proches. De quel air glacé m'interrogez-vous sur leur compte? Il semble que vous les ayez mis en oubli. Sçavez-vous quelle est leur situation! Apprenez que votre pere & votre mere sont toujours dans le service, & que le bon chanoine Gil Perez accablé de vieillesse & d'infirmités, n'est pas éloigné de sa fin. Il faut avoir du naturel, poursuivit-il; & puisque vous êtes en état de faire du bien à vos parens, je vous conseille

en

en ami de leur envoyer deux cens piſtoles tous les ans. Par ce ſecours vous leur procurerez une vie douce & heureuſe, ſans vous incommoder.

Au lieu d'être touché de la peinture qu'il me faiſoit de ma famille, je ne ſentis que la liberté qu'il prenoit de me conſeiller, ſans que je l'en priaſſe; avec plus d'adreſſe peut-être m'auroit-il perſuadé : mais il ne fit que me révolter par ſa franchiſe. Il s'en apperçut bien au ſilence mécontent que je gardai; & continuant ſon exhortation avec moins de charité que de malice, il m'impatienta. Oh! c'en eſt trop, répondis-je avec emportement! Allez, monſieur de Muſcada, ne vous mêlez que de ce qui vous regarde. Allez trouver le correſpondant de votre pere, & compter avec lui. Il vous convient bien de me dicter mon devoir. Je ſçais mieux que vous ce que j'ai à faire dans cette occaſion. En achevant ces mots, je pouſſai l'épicier hors de mon cabinet, & le renvoyai à Oviédo vendre du poivre & du girofle.

Ce qu'il venoit de me dire ne laiſſa pas de s'offrir à mon eſprit; & me reprochant moi-même que j'étois un fils dénaturé, je m'attendris. Je rappellai les ſoins qu'on avoit eut de mon enfance, & de mon éducation. Je me repréſentai ce que je devois à mes parens, & mes réflexions furent accompagnées de quelques tranſports de reconnoiſſance, qui pourtant n'aboutirent à rien. Mon ingratitude les étouffa bien-tôt, & leur fit ſuccéder

un

un profond oubli. Il y a bien des peres qui ont de pareils enfans.

L'avarice & l'ambition qui me possédoient, changerent entierement mon humeur. Je perdis toute ma gaieté. Je devins distrait & rêveur ; en un mot, un sot animal. Fabrice me voyant tout occupé du soin de sacrifier à la fortune, & fort détaché de lui, ne venoit plus chez moi que rarement. Il ne put même s'empêcher de me dire un jour : En vérité, Gil Blas, je ne te reconnois plus. Avant que tu fusses à la cour, tu avois l'esprit tranquille. A présent je te vois sans cesse agité. Tu formes projet sur projet pour t'enricher ; & plus tu amasses du bien, plus tu veux en amasser. Outre cela, te le dirai-je ? Tu n'as plus avec moi ces épanchemens de cœur, ces manieres libres qui font le charme de liaisons. Tout au contraire, tu t'enveloppes & me caches le fonds de ton ame. Je remarque même de la contrainte dans les honnêtetés que tu me fais. Enfin, Gil Blas n'est plus ce même Gil Blas que j'ai connu. . .

Tu plaisantes sans doute, lui répondis-je d'un air assez froid. Je n'apperçois en moi aucun changement. Ce n'est point à tes yeux, repliqua-t-il, qu'on doit s'en rapporter. Ils sont fascinés. Crois-moi, ta métamorphose n'est que trop véritable. En bonne foi, mon ami, parle : Vivons-nous ensemble comme autrefois ? Quand j'allois le matin frapper à ta porte, tu venois m'ouvrir

toi-

moi-même, encore tout endormi le plus souvent, & j'étois dans ta chambre sans façon. Aujourd'hui, quelle différence! Tu as des laquais. On me fait attendre dans ton antichambre, & il faut qu'on m'annonce avant que je puisse te parler. Après cela, comment me reçois-tu? Avec une politesse glacée, & en tranchant du seigneur. On diroit que mes visites commencent à te peser. Crois-tu qu'une pareille réception soit agréable à un homme qui t'a vu son camarade? Non, Santillane, non; elle ne me convient nullement. Adieu, séparons-nous à l'amiable. Défaisons-nous tous deux; toi d'un censeur de tes actions, & moi d'un nouveau riche qui se méconnoît.

Je me sentis plus aigri, que touché de ses reproches, & je le laissai s'éloigner sans faire le moindre effort pour le retenir. Dans la situation où étoit mon esprit, l'amitié d'un poëte ne me paroissoit pas une chose assez précieuse, pour devoir m'affliger de sa perte. Je trouvois de quoi m'en consoler dans le commerce de quelques petits officiers du roi, auxquels un rapport d'humeur me lioit depuis peu étroitement. Ces nouvelles connoissances étoient des hommes dont la plûpart venoient de je ne sçais où, & que leur heureuse étoile avoit fait parvenir à leurs postes. Ils étoient déja tous à leur aise; & ces misérables n'attribuant qu'à leur mérite

les bienfaits dont la bonté du roi les avoit comblés, s'oublioient de même que moi. Nous nous imaginions être des personnages respectables. O fortune! voilà comme tu dispenses tes faveurs le plus souvent. Le Stoïcien Epictete n'a pas tort de te comparer à une fille de condition, qui s'abandonne à des valets.

Fin du huitieme livre.

HISTOIRE

HISTOIRE DE GIL BLAS DE SANTILLANE.

LIVRE NEUVIEME.

CHAPITRE I.

Scipion veut marier Gil Blas, & lui propose la fille d'un riche & fameux orfevre. Des démarches qui se firent en conséquence.

UN soir, après avoir renvoyé la compagnie, qui étoit venue souper chez moi, me voyant seul avec Scipion, je lui demandai ce qu'il avoit fait ce jour-là. Un coup de maître, me répondit-il. Je vous ménage un riche établissement.

Je veux vous marier à la fille unique d'un orfevre de ma connoissance.

La fille d'un orfevre ! m'écriai-je d'un air dédaigneux. As-tu perdu l'esprit ? Peux-tu me proposer une bourgeoise ? Quand on a un certain mérite, & qu'on est à la cour sur un certain pied, il me semble qu'on doit avoir des vues plus élevées. Eh ! monsieur, me repartit Scipion, ne le prenez point sur ce ton-là. Songez que c'est le mâle qui annoblit, & ne soyez pas plus délicat que mille seigneurs que je pourrois vous citer. Sçavez-vous bien que l'héritiere dont il s'agit est un parti de cent mille ducats, pour le moins ? N'est-ce pas-là un beau morceau d'orfevrerie ? Lorsque j'entendis parler d'une grosse somme, je devins plus traitable. Je me rends, dis-je à mon secrétaire, la dot me détermine. Quand veux-tu me la faire toucher ? Doucement, monsieur, me répondit-il, un peu de patience. Il faut auparavant que je communique la chose au pere, & que je la lui fasse agréer. Bon, repris-je en éclatant de rire, tu en es encore-là ? Voilà un mariage bien avancé ! Beaucoup plus que vous ne pensez, repliqua-t-il. Je ne veux qu'une heure de conversation avec l'orfevre, & je vous répond de son consentement. Mais, avant que nous allions plus loin, composons s'il vous plaît. Supposé que je vous fasse donner cent mille ducats, combien m'en reviendra-t-il ? Vingt mille, lui repartis-je. Le ciel en soit loué ! dit-il. Je bornois votre reconnoissance à

dix

dix mille. Vous êtes une fois plus généreux que moi. Allons, j'entrerai dès demain dans cette négociation, & vous pouvez compter qu'elle réussira, ou je ne suis qu'une bête.

Effectivement deux jours après, il me dit: J'ai parlé au seigneur Gabriel de Saléro, ainsi se nommoit mon orfevre. Je lui ai tant vanté votre crédit & votre mérite, qu'il a prêté l'oreille à la proposition que je lui ai faite de vous accepter pour gendre. Vous aurez sa fille avec cent mille ducats, pourvu que vous lui fassiez voir clairement que vous possédez les bonnes graces du ministre. S'il ne tient qu'à cela, dis-je alors à Scipion, je serai bientôt marié. Mais à propos de la fille, l'as-tu vue? est-elle belle? Pas si belle que la dot. Entre nous cette riche héritiere n'est pas une fort jolie personne. Par bonheur, vous ne vous en souciez gueres. Ma foi non, lui repliquai-je, mon enfant. Nous autres gens de cour, nous n'épousons que pour épouser seulement. Nous ne cherchons la beauté que dans les femmes de nos amis; & si par hazard elle se trouve dans les nôtres, nous y faisons si peu d'attention, que c'est fort bien fait quand elles nous en punissent.

Ce n'est pas tout, reprit Scipion; le seigneur Gabriel vous donne à souper ce soir. Nous sommes convenus que vous ne parlerez pas du mariage projetté. Il doit inviter plusieurs marchands de ses amis à ce repas, où

vous vous trouverez comme un simple convive, & demain il viendra souper chez vous de la même maniere. Vous voyez par-là que c'est un homme qui veut vous étudier avant que de passer outre. Il sera bon que vous vous observiez un peu devant lui. Oh parbleu ! interrompis-je d'un air de confiance, qu'il examine tant qu'il lui plaira. Je ne puis que gagner à cet examen.

Cela s'exécuta de point en point. Je me fis conduire chez l'orfevre, qui me reçut aussi familierement que si nous nous fussions déja vus plusieurs fois. C'étoit un bon bourgeois, qui étoit, comme nous disons, poli * *basta porfiar*. Il me présenta la sénora Eugenia sa femme, & la jeune Gabriéla sa fille. Je leur fis force complimens, sans contrevenir au traité. Je leur dis des *riens* en fort beaux termes, des phrases de courtisan.

Gabriéla, quoique m'en eût dit mon secrétaire, ne me parut pas désagréable, soit à cause qu'elle étoit extrêmement parée, soit que je ne la regardasse qu'au travers de la dot. La bonne maison que celle du seigneur Gabriel ! Il y a, je crois, moins d'argent dans les mines de Perou, qu'il n'y en avoit dans cette maison-là. Ce métal s'y offroit à la vue de toutes parts sous mille formes différentes. Chaque chambre, & particulierement celle où nous étions mis à table, étoit un

* Jusqu'à être fatiguant.

tré-

trésor. Quel spectacle pour les yeux d'un gendre ! Le beau-pere, pour faire plus d'honneur à son repas, avoit assemblé chez lui cinq ou six marchands, tous personnages graves & ennuyeux. Ils ne parlerent que de commerce, & l'on peut dire que leur conversation fut plutôt une conférence de négocians qu'un entretien d'amis, qui soupent ensemble.

Je régalai l'orfevre à mon tour le lendemain au soir. Ne pouvant l'éblouir par mon argenterie, j'eus recours à une autre illusion. J'invitai à souper ceux de mes amis, qui faisoient la plus belle figure à la cour, & que je connoissois pour des ambitieux, qui ne mettoient point de bornes à leurs désirs. Ces gens-ci ne s'entretinrent que des grandeurs, que des postes brillans & lucratifs auxquels ils aspiroient. Ce qui fit son effet. Le bourgeois Gabriel étourdi de leurs grandes idées, ne se sentoit, malgré tout son bien, qu'un petit mortel en comparaison de ces messieurs. Pour moi, faisant l'homme modéré, je dis que je me contenterois d'une fortune médiocre, comme de vingt mille ducats de rente. Sur quoi ces affamés d'honneur & de richesses s'écrierent que j'aurois tort, & qu'étant aimé autant que je l'étois du premier ministre, je ne devois pas m'en tenir à si peu de chose. Le beau-pere ne perdit pas une de ces paroles, & je crus remarquer, quand il se retira, qu'il étoit fort satisfait.

Scipion

Scipion ne manqua point de l'aller voir le jour suivant dans la matinée, pour lui demander s'il étoit content de moi. J'en suis charmé, lui répondit le bourgeois. Ce garçon-là m'a gagné le cœur. Mais, seigneur Scipion, ajouta-t-il, je vous conjure par notre ancienne connoissance de me parler sincerement. Nous avons tous notre foible, comme vous sçavez. Apprenez-moi celui du seigneur de Santillane. Est il joueur ? est-il galant ? Quelle est son inclination vicieuse ? Ne me la cachez pas, je vous en prie. Vous m'offensez, seigneur Gabriel, en me faisant cette question, repartit l'entremetteur. Je suis plus dans vos intérêts que dans ceux de mon maître. S'il avoit quelque mauvaise habitude qui fût capable de rendre votre fille malheureuse, est-ce que je vous l'aurois proposé pour gendre ? Non parbleu ! je suis trop votre serviteur. Mais entre nous, je ne lui trouve point d'autre défaut que celui de n'en avoir aucun. Il est trop sage pour un jeune homme. Tant mieux, reprit l'orfevre. Cela me fait plaisir. Allez, mon ami, vous pouvez l'assurer qu'il aura ma fille, & que je la lui donnerois, quand il ne seroit pas chéri du ministre.

Aussitôt que mon secrétaire m'eut rapporté cet entretien, je courus chez Saléro, pour le remercier de la disposition favorable où il étoit pour moi. Il avoit déja déclaré ses volontés à sa femme & à sa fille, qui me firent connoître par la maniere dont elles me re-

çurent,

rent, qu'elles y étoient soumises sans répugnance. Je menai le beau-pere au duc de Lerme, que j'avois prévenu la veille, & je le lui présentai. Son excellence lui fit un accueil des plus gracieux, & lui témoigna de la joie de ce qu'il avoit choisi pour gendre un homme qu'elle affectionnoit beaucoup, & qu'elle prétendoit avancer. Elle s'étendit ensuite sur mes bonnes qualités, & dit tant de bien de moi, que le bon Gabriel crut avoir rencontré dans ma seigneurie le meilleur parti d'Espagne pour sa fille. Il en étoit si aise qu'il en avoit la larme à l'œil. Il me serra fortement entre ses bras lorsque nous nous séparâmes, en me disant : Mon fils, j'ai tant d'impatience de vous voir l'époux de Gabriéla, que vous le serez dans huit jours tout au plus tard.

CHAPITRE II.

Par quel hazard Gil Blas se ressouvint de don Alphonse de Leyva, & du service qu'il lui rendit.

LAissons-là mon mariage pour un moment. L'ordre de mon histoire le demande, & veut que je raconte le service que je rendis à don Alphonse mon ancien maître. J'avois entierement oublié ce cavalier, & voici

voici à quelle occaſion j'en rappellai le ſouvenir.

Le gouvernement de la ville de Valence vint à vaquer dans ce tems-là. En apprenant cette nouvelle, je penſai à don Alphonſe de Leyva. Je fis réflexion que cet emploi lui conviendroit à merveilles, & moins peut-être par amitié que par oſtentation, je réſolus de le demander pour lui. Je me repréſentai que ſi je l'obtenois, cela me feroit un honneur infini. Je m'adreſſai donc au duc de Lerme. Je lui dis que j'avois été intendant de don Céſar de Leyva & de ſon fils, & qu'ayant tous les ſujets du monde de me louer d'eux, je prenois la liberté de le ſupplier d'accorder à l'un ou à l'autre le gouvernement de Valence. Le miniſtre me répondit: Très-volontiers, Gil Blas, j'aime à te voir reconnoiſſant & généreux. D'ailleurs, tu me parles pour une famille que j'eſtime. Les Leyva ſont de bons ſerviteurs du roi; ils méritent bien cette place. Tu peux en diſpoſer à ton gré. Je te la donne pour préſent de nôce.

Ravi d'avoir réuſſi dans mon deſſein, j'allai ſans perdre de tems chez Caldérone faire dreſſer des lettres patentes pour don Alphonſe. Il y avoit un grand nombre de perſonnes, qui attendoient dans un ſilence reſpectueux que don Rodrigue vînt leur donner audience. Je traverſai la foule, & me préſentai à la porte du cabinet, qu'on m'ouvrit. J'y trouvai je ne ſçais combien de chevaliers, de commandeurs,

&

& d'autres gens de conféquence, que Caldérone écoutoit tour à tour. C'étoit une chofe remarquable que la maniere différente dont il les recevoit. Il fe contentoit de faire à ceux-ci une légere inclination de tête; il honoroit ceux-là d'une révérence, & les conduifoit jufqu'à la porte de fon cabinet. Il mettoit, pour ainfi dire, des nuances de confidération dans les civilités qu'il faifoit. D'un autre côté, j'appercevois des cavaliers, qui choqués du peu d'attention qu'il avoit pour eux, maudiffoient dans leur ame la néceffité qui les obligeoit de ramper devant ce vifage. J'en voyois d'autres, au contraire, qui rioient en eux-mêmes de fon air fat & fuffifant. J'avois beau faire ces obfervations, je n'étois pas capable d'en profiter. J'en ufois chez moi comme lui, & je ne me foucioi gueres qu'on approuvât ou qu'on blamât mes manieres orgueilleufes, pourvu qu'elles fuffent refpectées.

Don Rodrigue ayant par hazard jetté les yeux fur moi, quitta brufquement un gentilhomme qui lui parloit, & vint m'embraffer avec des démonftrations d'amitié qui me furprirent. Ah! mon cher confrere, s'écria-t-il, quelle affaire me procure le plaifir de vous voir ici? Qu'y a-t-il pour votre fervice? Je lui appris le fujet qui m'amenoit; & là-deffus il m'affûra dans les termes les plus obligeans, que le lendemain à pareille heure ce que je demandois feroit expédié. Il ne

borna

borna point-là sa politesse; il me conduisit jusqu'à la porte de son antichambre, où il ne conduisoit jamais que de grands seigneurs, & là il m'embrassa de nouveau.

Que signifient toutes ces honnêtetés, disois-je en m'en allant? Que me présagent-elles? Caldérone méditeroit-il ma perte, ou bien auroit-il envie de gagner mon amitié, ou pressentant que sa faveur est sur son déclin, me ménageroit-il dans la vue de me prier d'intercéder pour lui auprès de notre patron? Je ne sçavois à laquelle de ces conjectures je devois m'arrêter. Le jour suivant, lorsque je retournai chez lui, il me traita de la même façon, il m'accabla de caresses & de civilités. Il est vrai qu'il les rabattit sur la réception qu'il fit aux autres personnes, qui se présentoient pour lui parler. Il brusqua les uns, battit froid aux autres, il mécontenta presque tout le monde: mais ils furent assez tous vengés par une aventure qui arriva, & que je ne dois pas passer sous silence. Ce sera un avis au lecteur pour les commis & les secrétaires qui la liront.

Un homme vêtu fort simplement, & qui ne paroissoit pas ce qu'il étoit, s'approcha de Caldérone: & lui parla d'un certain mémoire qu'il disoit avoir présenté au duc de Lerme; don Rodrigue ne regarda pas seulement le cavalier, & lui dit d'un ton brusque: Comment vous appelle-t on, mon ami? L'on m'ap-

m'appelloit Francillo dans mon enfance, lui repondit de sang froid le cavalier; on m'a depuis nommé Francisco de Zuniga, & je me nomme aujourd'hui le comte de Pédrosa. Caldérone étonné de ces paroles, & voyant qu'il avoit affaire à un homme de la premiere qualité, voulut s'excuser: Seigneur, dit-il au comte, je vous demande pardon, si, ne vous connoissant pas ..... Je ne veux point de tes excuses, interrompit avec hauteur Francillo. Je les méprise autant que tes malhonnêtetés. Apprends qu'un secrétaire de ministre doit recevoir honnêtement toutes sortes de personnes. Sois, si tu veux, assez vain pour te regarder comme le substitut de ton maître: mais n'oublies pas que tu n'es que son valet.

Le superbe don Rodrigue fut fort mortifié de cet incident. Il n'en devint toutefois pas plus raisonnable. Pour moi, je marquai cette chasse-là. Je résolus de prendre garde à qui je parlerois dans mes audiences, & de n'être insolent qu'avec des muets. Comme les patentes de don Alphonse se trouvoient expédiées, je les emportai & les envoyai par un courier extraordinaire à ce jeune seigneur, avec une lettre du duc de Lerme; par laquelle son excellence lui donnoit avis que le roi venoit de le nommer au gouvernement de Valence. Je ne lui mandai point la part que j'avois à cette nomination. Je ne voulus pas même lui écrire, me faisant un plaisir de lui apprendre de bouche, & de lui causer une

agréable surprise, lorsqu'il viendroit à la cour prêter serment pour son emploi.

CHAPITRE III.

Des préparatifs qui se firent pour le mariage de Gil Blas, & du grand évenement qui les rendit inutiles.

REVENONS à ma belle Gabriéla. Je devois donc l'épouser dans huit jours. Nous nous préparâmes de part & d'autre à cette cérémonie. Saléro fit faire de riches habits pour la mariée, & j'arrêtai pour elle une femme de chambre, un laquais & un vieil écuyer. Tout cela choisi par Scipion, qui attendoit avec encore plus d'impatience que moi le jour qu'on me devoit compter la dot.

La veille de ce jour si desiré, je soupai chez le beau-pere avec des oncles & des tantes, des cousins & des cousines. Je jouai parfaitement bien le personnage d'un gendre hypocrite. J'eus mille complaisances pour l'orfevre & pour sa femme. Je contrefis le passionné auprès de Gabriéla. Je gracieusai toute la famille dont j'écoutai sans m'impatienter les plats discours & les raisonnemens bourgeois. Aussi, pour prix de ma patience, j'eus le bonheur de plaire à tous les parens. Il n'y en eut pas un qui ne parut s'applaudir de mon alliance.

Le

Le repas fini, la compagnie passa dans une grande salle, où on la régala d'un concert de voix & d'instrumens, qui ne fut pas mal exécuté, quoiqu'on n'eût pas choisi les meilleurs sujets de Madrid. Plusieurs airs gais dont nos oreilles furent agréablement frappées, nous mirent de si belle humeur, que nous commençâmes à former des danses. Dieu sçait de quelle façon nous nous en acquittâmes, puisqu'on me prit pour un éleve de Terpsicore, moi qui n'avois de principes de cet art, que deux ou trois leçons que j'avois reçues chez la marquise de Chaves d'un petit maître à danser, qui venoit montrer aux pages. Après nous être bien divertis, il fallut songer à se retirer chez soi. Je prodiguai les révérences & les accolades. Adieu, mon gendre, me dit Saléro en m'embrassant, j'irai chez vous demain matin porter la dot en belles especes d'or. Vous y serez le bien venu, lui répondis-je, mon cher beau-pere. Ensuite, donnant le bon soir à la famille, je gagnai mon équipage qui m'attendoit à la porte, & je pris le chemin de mon hôtel.

J'étois à peine à deux cens pas de la maison du seigneur Gabriel, que quinze ou vingt hommes, les uns à pied, les autres à cheval, tous armés d'épées & de carabines, entourerent mon carrosse, & l'arrêterent, en criant : *De par le roi*. Ils m'en firent descendre brusquement, pour me jetter dans une chaise roulante, où le principal de ces cavaliers, étant

monté avec moi, dit au cocher de toucher vers Ségovie. Je jugeai bien que c'étoit un honnête alguazil que j'avois à mon côté; je voulus le questionner, pour sçavoir le sujet de mon emprisonnement; mais il me répondit sur le ton de ces messieurs-là, je veux dire brutalement, qu'il n'avoit point de compte à me rendre. Je lui dis que peut-être il se méprenoit. Non, non, repartit-il, je suis sûr de mon fait. Vous êtes le seigneur de Santillane. C'est vous que j'ai ordre de conduire où je vous mene. N'ayant rien à repliquer à ces paroles, je pris le parti de me taire. Nous roulâmes le reste de la nuit le long du Mançanarez dans un profond silence. Nous changeâmes de chevaux à Colménar, & nous arrivâmes à Ségovie, où l'on m'enferma dans la tour.

CHAPITRE IV.

Comment Gil Blas fut traité dans la tour de Ségovie, & de quelle maniere il apprit la cause de sa prison.

ON commença par me mettre dans un cachot, où l'on me laissa sur la paille comme un criminel digne du dernier supplice. Je passai la nuit, non pas à me désoler; car je ne sentois pas encore tout mon mal, mais à chercher dans mon esprit ce qui pou-



A Smith sc

voit avoir causé mon malheur. Je ne doutois pas que ce ne fût l'ouvrage de Caldérone. Cependant j'avois beau le soupçonner d'avoir tout découvert, je ne concevois pas comment il avoit pu porter le duc de Lerme à me traiter si cruellement. Tantôt je m'imaginois que c'étoit à l'insçu de son excellence que j'avois été arrêté, & tantôt je pensois que c'étoit elle-même qui pour quelque raison politique m'avoit fait emprisonner: ainsi que les ministres en usent quelquefois avec leur favoris.

J'étois vivement agité de mes diverses conjectures, quand la clarté du jour perçant à travers d'une petite fenêtre grillée, vint offrir à ma vue toute l'horreur du lieu où je me trouvois. Je m'affligeai alors sans modération, & mes yeux devinrent deux sources de larmes que le souvenir de ma prospérité rendoit intarissables. Pendant que je m'abandonnois à ma douleur, il vint dans mon cachot un guichetier, qui m'apportoit un pain & une cruche d'eau pour ma journée. Il me regarda; & remarquant que j'avois le visage baigné de pleurs, tout guichetier qu'il étoit, il sentit un mouvement de pitié: Seigneur prisonnier, me dit-il, ne vous désespérez point. Il ne faut pas être si sensible aux traverses de la vie. Vous êtes jeune. Après ce tems ici, vous en verrez un autre. En attendant, mangez de bonne grace le pain du roi.

Mon consolateur sortit en achevant ces paroles, auxquelles je ne répondis que par des

 plaintes

plaintes & des gémiſſemens; j'employai tout le jour à maudire mon étoile, ſans ſonger à faire honneur à mes proviſions, qui, dans l'état où j'étois, me ſembloient moins un préſent de la bonté du roi, qu'un effet de ſa colere, puiſqu'elles ſervoient plutôt à prolonger qu'à ſoulager la peine des malheureux.

La nuit vint pendant ce tems-là, & bientôt un grand bruit de clefs attira mon attention. La porte de mon cachot s'ouvrit, & un moment après, il entra un homme qui portoit une bougie. Il s'approcha de moi, & me dit: Seigneur Gil Blas, vous voyez un de vos anciens amis. Je ſuis ce don André Tordéſillas, qui demeuroit avec vous à Grenade, & qui étoit gentilhomme de l'archevêque, dans le tems que vous poſſédiez les bonnes graces de ce prélat. Vous le priâtes, s'il vous en ſouvient, & il me fit nommer pour aller remplir un emploi au Mexique. Mais au lieu de m'embarquer pour les Indes, je m'arrêtai dans la ville d'Alicante. J'y épouſai la fille du capitaine du château; & par une ſuite d'aventures dont je vous ferai tantôt le récit, je ſuis devenu le châtelain de la tour de Ségovie. C'eſt un bonheur pour vous, continua-t-il, de rencontrer dans un homme chargé de vous maltraiter un ami qui n'épargnera rien pour adoucir la rigueur de votre priſon. Il m'eſt expreſſément ordonné de ne vous laiſſer parler à perſonne, de vous faire coucher ſur la paille, & de ne vous donner pour toute nour-

riture

riture que du pain & de l'eau. Mais outre que j'ai trop d'humanité pour ne pas compâtir à vos maux, vous m'avez rendu ſervice, & ma reconnoiſſance l'emporte ſur les ordres que j'ai reçus. Loin de ſervir d'inſtrument à la cruauté qu'on veut exercer ſur vous, je prétends vous traiter le mieux qu'il me ſera poſſible. Levez-vous, & venez avec moi.

Quoique le ſeigneur châtelain méritât bien quelques remercimens, mes eſprits étoient ſi troublés, que je ne pus lui répondre un ſeul mot. Je ne laiſſai pas de le ſuivre. Il me fit traverſer une cour, & monter par un eſcalier fort étroit à une petite chambre, qui étoit tout au haut de la tour. Je ne fus pas peu ſurpris, en entrant dans cette chambre, de voir ſur une table deux chandelles, qui brûloient dans des flambeaux de cuivre, & deux couverts aſſez propres : dans un moment, me dit Tordéſillas : On va vous apporter à manger. Nous allons ſouper ici tous deux. C'eſt ce réduit que je vous ai deſtiné pour logement, vous y ſerez mieux que dans votre cachot. Vous verrez de votre fenêtre les bords fleuris de l'Eréma, & la vallée délicieuſe, qui du pied des montagnes qui ſéparent les deux Caſtilles, s'étend juſqu'à Coca. Je ne doute pas que d'abord vous ne ſoyez peu ſenſible à une ſi belle vue ; mais quand le tems aura fait ſuccéder une douce mélancolie à la vivacité de votre douleur, vous prendrez plaiſir à promener vos regards

ſur des objets ſi agréables. Outre cela, comptez que le linge & les autres choſes qui ſont néceſſaires à un homme qui aime la propreté, ne vous manqueront pas. De plus, vous ſerez bien couché, bien nourri, & je vous fournirai des livres, tant que vous en voudrez; en un mot, tous les agrémens qu'un priſonnier peut avoir.

A des offres ſi obligeantes, je me ſentis un peu ſoulagé. Je pris courage, & rendis mille graces à mon geolier. Je lui dis qu'il me rappelloit à la vie par ſon procédé, & que je ſouhaitois de me retrouver en état de lui en témoigner ma reconnoiſſance. He! pourquoi ne vous y retrouveriez-vous pas, me répondit-il? Croyez-vous avoir perdu pour jamais la liberté? Si vous vous imaginez cela, vous êtes dans l'erreur? & j'oſe vous aſſûrer que vous en ſerez quitte pour quelques mois de priſon. Que dites-vous, ſeigneur don André, m'écriai-je? Il ſemble que vous ſçachiez le ſujet de mon infortune. Je vous avouerai, me repartit-il, que je ne l'ignore pas. L'alguazil qui vous a conduit ici, m'a confié ce ſecret, que je puis vous réveler. Il m'a dit que le roi, informé que vous aviez, la nuit, le comte de Lémos & vous, mené le prince d'Eſpagne chez une dame ſuſpecte, venoit, pour vous en punir, d'exiler le comte, & vous envoyoit à la tour de Ségovie, pour y être traité avec toute la rigueur que vous avez éprouvée depuis que vous y êtes. Com-

r ment,

ment, lui dis-je, cela eſt-il venu à la connoiſſance du roi ? C'eſt particulierement de cette circonſtance que je voudrois être inſtruit. Et c'eſt, répondit-il, ce que l'alguazil ne m'a point appris, & ce qu'apparemment il ne ſçait pas lui-même.

Dans cet endroit de notre converſation, pluſieurs valets, qui apportoient le ſouper, entrerent. Ils mirent ſur la table du pain, deux taſſes, deux bouteilles, & trois grands plats, dans l'un deſquels il y avoit un civé de lievre, avec beaucoup d'oignon, d'huile & de ſaffran ; dans l'autre une * *olla podrida* ; & dans le troiſieme un dindonneau ſur une marmelade de † *berengéna*. Lorſque Tordéſillas vit que nous avions tout ce qu'il nous falloit, il renvoya ſes domeſtiques, ne voulant pas qu'ils entendiſſent notre entretien. Il ferma la porte, & nous nous aſſîmes tous deux vis-à-vis l'un de l'autre. Commençons, me dit-il, par le plus preſſé. Vous devez avoir bon appétit, après deux jours de diete. En parlant de cette ſorte, il chargea mon aſſiette de viande. Il s'imaginoit ſervir un affamé, & il avoit effectivement ſujet de penſer que j'allois m'empiffrer de ſes ragoûts. Néanmoins, je trompai ſon attente. Quelque beſoin que j'euſſe de manger, les morceaux me reſtoient dans la bouche, tant j'avois le cœur ſerré de ma con-

* Olla podrida *eſt un compoſé de toutes ſortes de viandes.*

† Berengéna, *petite citrouille, appellée* pomme d'amour.

dition

dition présente. Pour écarter de mon esprit les images cruelles qui venoient sans cesse l'affliger, mon châtelain avoit beau m'exciter à boire, & vanter l'excellence de son vin; m'eût-il donné du nectar, je l'aurois alors bu sans plaisir. Il s'en apperçut; & s'y prenant d'une autre façon, il se mit à me conter d'un stile égayé l'histoire de son mariage. Il y réussit encore moins par-là. J'écoutai son récit avec tant de distraction, que je n'aurois pu dire, lorsqu'il l'eût fini, ce qu'il venoit de me raconter. Il jugea bien qu'il entreprenoit trop de vouloir ce soir-là faire quelque diversion à mes chagrins. Il se leva de table après avoir achevé de souper, & me dit, Seigneur de Santillane, je vais vous laisser reposer, ou plutôt rêver en liberté à votre malheur. Mais je vous le répete, il ne sera pas de longue durée. Le roi est bon naturellement. Quand sa colere sera passée, & qu'il se représentera la situation déplorable où il croit que vous êtes, vous lui paroitrez assez puni. A ces mots, le seigneur châtelain descendit, & fit monter ses valets pour desservir. Ils emporterent jusqu'aux flambeaux, & je me couchai à la sombre clarté d'une lampe, qui étoit attachée au mur.

CHA-

CHAPITRE V.

Des réflexions qu'il fit cette nuit avant que de s'endormir; & du bruit qui le réveilla.

JE passai deux heures pour le moins à réfléchir sur ce que Tordésillas m'avoit appris. Je suis donc ici, disois-je, pour avoir contribué aux plaisirs de l'héritier de la couronne. Quelle imprudence d'avoir rendu de pareils services à un prince si jeune! Car c'est sa grande jeunesse qui fait tout mon crime; s'il étoit dans un âge plus avancé, le roi peut-être n'auroit fait que rire de ce qui l'a si fort irrité. Mais qui peut avoir donné un semblable avis à ce monarque, sans appréhender le ressentiment du prince, ni celui du duc de Lerme? Ce ministre voudra venger sans doute le comte de Lémos son neveu. Comment le roi a-t-il découvert cela? c'est ce que je ne comprends point.

J'en revenois toujours là. L'idée pourtant la plus affligeante pour moi; celle qui me désespéroit, & dont mon esprit ne pouvoit se détacher, c'étoit le pillage auquel je m'imaginois bien que tous mes effets avoient été abandonnés. Mon coffre fort, m'écriois-je, où êtes-vous? Mes cheres richesses, qu'êtes-vous devenues? Dans quelles mains êtes-vous tombées? Hélas! je vous ai perdues en moins de

de tems encore que je ne vous avois gagnées? Je me peignois le désordre qui devoit regner dans ma maiſon, & je faiſois ſur cela des réflexions toutes plus triſtes les unes que les autres. La confuſion de tant de penſées différentes me jetta dans un accablement, qui me devint favorable; le ſommeil qui m'avoit fui la nuit précédente, vint repandre ſur moi ſes pavots. La bonté du lit, la fatigue que j'avois ſoufferte, ainſi que la fumée des viandes & du vin, y contribuerent auſſi. Je m'endormis profondément, & ſelon toutes les apparences le jour m'auroit ſurpris dans cet état, ſi je n'euſſe été réveillé tout-à-coup par un bruit aſſez extraordinaire dans les priſons. J'entendis le ſon d'une guitarre, & la voix d'un homme en même tems. J'écoute avec attention. Je n'entends plus rien. Je crois que c'eſt un ſonge. Mais un inſtant après mon oreille fut frappée du ſon du même inſtrument & de la même voix, qui chantoit les vers ſuivans,

> * *Ay de mi! un anno felice*
> *Parece un ſoplo ligero;*
> *Però ſin dicha un inſtante*
> *Es un ſiglo de tormento.*

Ce couplet, qui paroiſſoit avoir été fait exprès pour moi, irrita mes ennuis. Je n'é-

* Hélas! une année de plaiſir paſſe comme un vent leger: mais un moment de malheur eſt un ſiecle de tourment.

prouv

prouve que trop, disois-je, la vérité de ces paroles. Il me semble que le tems de mon bonheur s'est écoulé bien vîte, & qu'il y a déja un siecle que je suis en prison. Je me replongeai dans une affreuse rêverie, & recommençai à me désoler, comme si j'y eusse pris plaisir. Mes lamentations finirent avec la nuit; & les premiers rayons du soleil, dont ma chambre fut éclairée, calmerent un peu mes inquiétudes. Je me levai pour aller ouvrir ma fenêtre, & donner de l'air à ma chambre. Je regardai dans la campagne, dont je me souvins que le seigneur châtelain m'avoit fait une belle description. Je ne trouvai pas de quoi justifier ce qu'il m'en avoit dit. L'Eréma, que je croyois du moins égal au Tage, ne me parut qu'un ruisseau. L'ortie seule & le chardon paroient ses *bords fleuris*, & la prétendue *vallée délicieuse* n'offrit à ma vue que des terres dont la plûpart étoient incultes. Apparemment je n'en étois pas encore à cette douce mélancolie, qui devoit me faire voir les choses autrement que je ne les voyois alors.

Je commençai à m'habiller, & déja j'étois à demi-vêtu, quand Tordésillas arriva, suivi d'un vieille servante, qui m'apportoit des chemises & des serviettes. Seigneur Gil Blas, me dit-il, voici du linge. Ne le ménagez pas. J'aurai soin que vous en ayez toujours de reste. Hé bien! ajouta-t-il, comment avez-vous passé la nuit? Le sommeil a-t-il suspendu vos peines pour quelques momens? Je dor-

miroís peut-être encore, si je n'eusse pas été réveillé par une voix accompagnée d'une guitarre. Le cavalier qui a troublé votre repos, reprit-il, est un prisonnier d'état, qui a sa chambre à côté de la vôtre. Il est chevalier de l'ordre militaire de Calatrave, & il a une figure tout aimable. Il s'appelle don Gaston de Cogollos. Vous pourrez vous voir tous deux, & manger ensemble. Vous trouverez une consolation mutuelle dans vos entretiens. Vous vous serez l'un à l'autre d'un grand agrément. Je témoignai à don André que j'étois très sensible à la permission qu'il me donnoit d'unir ma douleur avec celle de ce cavalier; & comme je marquai quelque impatience de connoître ce compagnon de malheur, notre obligeant châtelain me procura cette satisfaction dès ce jour-là même. Il me fit dîner avec don Gaston, qui me surprit par sa bonne mine, & par sa beauté. Jugez quel homme ce devoit être, pour éblouir des yeux accoutumés à voir la plus brillante jeunesse de la cour. Imaginez-vous un homme fait à plaisir. Un de ces héros de romans, qui n'avoient qu'à se montrer pour causer des insomnies aux princesses. Ajoutons à cela que la nature, qui mêle ordinairement ses dons, avoit doué Cogollos de beaucoup d'esprit & de valeur. C'étoit un cavalier parfait.

Si ce cavalier me charma, j'eus de mon côté le bonheur de ne lui pas déplaire. Il ne chanta plus la nuit, de peur de m'incommoder, quel-

ie n'eusse
agnée d'u
ablé vous
état, qu
Il est ce
ve, & il
lle don G
vous m
ous tro
os entre
d'un g
Andr
on qu'i
celle
quelqu
on de
ne pro
ne. I
urpri
ugez
des p
unesse
it à p
qui n
infor
que
don
prit l

n co
l ne
er,
l-



A Smith sc

quelques prieres que je lui fisse de ne se pas contraindre pour moi. Une liaison est bientôt formée entre deux personnes qu'un mauvais sort opprime. Une tendre amitié suivit de près notre connoissance, & devint plus forte de jour en jour. La liberté que nous avions de nous parler quand il nous plaisoit, nous fut très utile, puisque par nos conversations nous nous aidâmes réciproquement tous deux à prendre notre mal en patience.

Une après dînée, j'entrai dans sa chambre, comme il se disposoit à jouer de la guitarre. Pour l'écouter plus commodément, je m'assis sur une sellette qu'il y avoit-là pour tout siege ; & lui s'étant mis sur le pied de son lit, il joua un air fort touchant, & chanta dessus des paroles qui exprimoient le désespoir où la cruauté d'une dame réduisoit un amant. Lorsqu'il les eût chantées, je lui dis en souriant : Seigneur chevalier, voilà des vers que vous ne serez jamais obligé d'employer dans vos galanteries. Vous n'êtes pas fait pour trouver des femmes cruelles. Vous avez trop bonne opinion de moi, me répondit-il. J'ai composé pour mon compte les vers que vous venez d'entendre, pour amollir un cœur que je croyois de diamant, pour attendrir une dame qui me traitoit avec une extrême rigueur. Il faut que je vous fasse le récit de cette histoire ; vous apprendrez en même-tems celle de mes malheurs.

CHAPITRE VI.

Histoire de don Gaston de Cogollos, & de dona Héléna de Galisteo.

IL y aura bientôt quatre ans que je partis de Madrid pour aller à Coria voir dona Eléonor de Laxarilla ma tante, qui est une des plus riches douairieres de la Castille vieille, & qui n'a point d'autre héritier que moi. Je fus à peine arrivé chez elle, que l'amour y vint troubler mon repos. Elle me donna un appartement, dont les fenêtres faisoient face aux jalousies d'une dame qui demeuroit vis-à-vis, & que je pouvois facilement remarquer, tant ses grilles étoient peu serrées, & la rue étroite. Je ne negligeai pas cette possibilité; & je trouvai ma voisine si belle, que j'en fus d'abord enchanté. Je le lui marquai aussi-tôt par des œillades si vives, qu'il n'y avoit pas à s'y méprendre; elle s'en apperçut bien: mais elle n'étoit pas fille à faire trophée d'une pareille observation; & encore moins à répondre à mes minauderies.

Je voulus sçavoir le nom de cette dangereuse personne, qui troubloit si promptement les cœurs. J'appris qu'on la nommoit dona Héléna; qu'elle étoit fille unique de don George de Galisteo, qui possédoit à quelques lieues de Coria un fief dominant d'un revenu consi-

confidérable; qu'il ſe préſentoit ſouvent des partis pour elle : mais que ſon pere les réjettoit tous, parce qu'il étoit dans le deſſein de la marier à don Auguſtin de Olighéra ſon neveu, qui, en attendant ce mariage, avoit la liberté de voir & d'entretenir tous les jours ſa couſine. Cela ne me découragea point. Au contraire, j'en devins plus amoureux ; & l'orgueilleux plaiſir de ſupplanter un rival aimé, m'excita peut-être encore plus que mon amour à pouſſer ma pointe. Je continuai donc de lancer à mon Héléna des regards enflammés. J'en adreſſai auſſi des ſuppliants à Félicia ſa ſuivante, comme pour implorer ſon ſecours. Je fis même parler mes doigts ; mais ces galanteries furent inutiles. Je ne tirai pas plus de raiſon de la ſoubrette que de la maîtreſſe. Elles firent toutes deux les cruelles & les inacceſſibles.

Puiſqu'elles refuſoient de répondre au langage de mes yeux, j'eûs recours à d'autres interpretes. Je mis de gens en campagne, pour déterrer les connoiſſances que Félicia pouvoit avoir dans la ville. Ils découvrirent qu'une vieille dame appellée Théodora étoit ſa meilleure amie, & qu'elles ſe voyoient fort ſouvent. Ravi de cette découverte, j'allai moi-même trouver Théodora, que j'engageai par des préſens à me ſervir. Elle prit parti pour moi, & promit de me ménager chez elle un entretien ſecret avec ſon amie, & tint ſa promeſſe dès le lendemain.

Je ceſſe d'être malheureux, dis-je à Félicia, puiſque mes peines ont excité votre pitié. Que ne dois-je point à votre amie de vous avoir diſpoſée à m'accorder la ſatisfaction de vous entretenir ? Seigneur, me répondit-elle, Théodora peut tout ſur moi. Elle m'a miſe dans vos intérêts; & ſi je pouvois faire votre bonheur, vous ſeriez bientôt au comble de vos vœux : mais avec toute ma bonne volonté, je ne ſçais ſi je vous ferai d'un grand ſecours. Il ne faut pas vous flatter : Vous n'avez jamais formé d'entrepriſe plus difficile. Vous aimez une dame prévenue pour un autre cavalier; & quelle dame encore! Une dame ſi fiere & ſi diſſimulée, que ſi par votre conſtance & par vos ſoins vous parvenez à lui arracher des ſoupirs, ne penſez pas que ſa fierté vous donne le plaiſir de les entendre. Ah! ma chere Félicia, m'écriai-je avec douleur, pourquoi me faites-vous connoître tous les obſtacles que j'ai à ſurmonter! ce détail m'aſſaſſine. Trompez-moi plutôt que de me déſeſpérer. A ces mots, je pris une de ſes mains, je la preſſai entre les miennes, & lui mis au doigt un diamant de trois cens piſtoles, en lui diſant des choſes ſi touchantes, que je la fis pleurer.

Elle étoit trop émue de mon diſcours, & trop contente de mes manieres, pour me laiſſer ſans conſolation. Elle applanit un peu les difficultés. Seigneur, me dit-elle, ce que je viens de vous repréſenter, ne doit pas vous ôter toute eſpérance. Votre rival, il eſt vrai,

n'eſt

n'eſt pas hai. Il vient au logis voir librement ſa couſine. Il lui parle quand il lui plaît, & c'eſt ce qui vous eſt favorable. L'habitude où ils ſont tous deux d'être enſemble tous les jours, rend leur commerce un peu languiſſant. Ils me paroiſſent ſe quitter ſans peine, & ſe revoir ſans plaiſir. On diroit qu'ils ſont déja mariés. En un mot, je ne vois point que ma maîtreſſe ait une paſſion violente pour don Auguſtin. D'ailleurs, il y a entre vous & lui, pour les qualités perſonnelles, une différence qui ne doit pas être inutilement remarquée par une fille auſſi délicate que dona Héléna. Ne perdez donc pas courage. Continuez vos galanteries. Je ne laiſſerai pas échapper une occaſion de faire valoir à ma maîtreſſe tout ce que vous ferez pour lui plaire. Elle aura beau ſe déguiſer, à travers ſa diſſimulation je démêlerai bien ſes ſentimens.

Nous nous ſéparâmes Félicia & moi, fort ſatisfaits l'un de l'autre après cette converſation. Je m'apprêtai ſur nouveaux frais à lorgner la fille de don George : Je la régalai d'une ſérénade, dans laquelle je fis chanter par une belle voix les vers que vous venez d'entendre. Après le concert, la ſuivante, pour ſonder ſa maîtreſſe, lui demanda ſi elle s'étoit divertie. La voix, dit dona Héléna, m'a fait plaiſir. Et les paroles qu'elle a chantées, ne ſont-elles pas fort touchantes ? C'eſt à quoi, repartit la dame, je n'ai fait aucune attention.

Je ne me ſuis attaché qu'au chant. Je n'ai nullement pris garde aux vers, ni ne me ſoucie guere de ſçavoir qui m'a donné cette ſérénade. Sur ce pied-là, s'écria la ſuivante, le pauvre don Gaſton de Cogollos eſt très éloigné de ſon compte, & bien fou de paſſer ſon tems à regarder nos jalouſies. Ce n'eſt peut-être pas de lui, dit la maîtreſſe d'un air froid, c'eſt quelqu'autre cavalier qui vient par ce concert de me déclarer ſa paſſion. Vous êtes dans l'erreur. Pardonnez-moi, répondit Félicia, c'eſt don Gaſton lui-même: à telles enſeignes qu'il m'a ce matin abordée dans la rue. Il m'a même prié de vous dire de ſa part, qu'il vous adore, malgré les rigueurs dont vous payez ſon amour; & qu'enfin il s'eſtimeroit le plus heureux de tous les hommes, ſi vous lui permettiez de vous marquer ſa tendreſſe par ſes ſoins & par des fêtes galantes. Ces diſcours, pourſuivit-elle, vous prouvent aſſez que je ne me trompe pas.

La fille de don George changea tout à coup de viſage; & regardant ſa ſuivante d'un air ſévere: Vous auriez bien pu, lui dit-elle, vous paſſer de me rapporter cet impertinent entretien. Qu'il ne vous arrive plus, s'il vous plaît, de me venir faire de pareils rapports. Et ſi ce jeune téméraire oſe encore vous parler, je vous ordonne de lui dire qu'il s'adreſſe à une perſonne qui faſſe plus de cas de ſes galanteries, & qu'il choiſiſſe un plus honnête paſſe-tems que celui d'être toute la jour-

née

née à ses fenêtres à observer ce que je fais dans mon appartement.

Tout cela me fut fidelement détaillé dans une seconde entrevue par Félicia, qui prétendant qu'il ne falloit pas prendre au pied de la lettre les paroles de sa maîtresse, vouloit me persuader que mes affaires alloient le mieux du monde. Pour moi, qui n'y entendois pas finesse, & qui ne croyois pas qu'on pût expliquer le texte en ma faveur, je me défiois des commentaires qu'elle me faisoit. Elle se moqua de ma défiance, demanda du papier & de l'encre à son amie, & me dit : Seigneur chevalier, écrivez tout à l'heure à dona Héléna en amant désespéré. Peignez lui vivement vos souffrances, & sur-tout plaignez-vous de la défense qu'elle vous fait de paroître à vos fenêtres. Promettez d'obéir : mais assurez qu'il vous en coûtera la vie. Tournez-moi cela, comme vous le sçavez si bien faire vous autres cavaliers, & je me charge du reste. J'espere que l'évenement fera plus d'honneur que vous ne faites à ma pénétration.

J'aurois été le premier amant qui trouvant une si belle occasion d'écrire à sa maîtresse, n'en eût pas profité. Je composai une lettre des plus pathétiques. Avant que de la plier, je la montrai à Félicia, qui sourit après l'avoir lue & me dit que si les femmes sçavoient l'art d'entêter les hommes, en récompense, les hommes n'ignoroient pas celui d'engeoler les femmes. La soubrette prit mon billet, en m'assurant

furant qu'il ne tiendroit pas à elle qu'il ne produisît un bon effet; puis m'ayant recommandé d'avoir soin que mes fenêtres fussent fermées pendant quelques jours, elle retourna chez don George.

Madame, dit-elle en arrivant à dona Héléna, j'ai rencontré don Gaston. Il n'a pas manqué de venir à moi, & de vouloir me tenir des discours flatteurs. Il m'a demandé d'une voix tremblante, & comme un coupable qui attend son arrêt, si je vous avois parlé de sa part. Alors prompte à exécuter vos ordres, je lui ai coupé brusquement la parole. Je me suis déchaînée contre lui. Je l'ai chargé d'injures, & laissé dans la rue étourdi de ma pétulance. Je suis ravie, répondit dona Héléna, que vous m'ayez débarrassée de cet importun. Mais il n'étoit pas nécessaire de lui parler brutalement. Il faut toujours qu'une fille ait de la douceur. Madame, répliqua la suivante, on ne se défait pas d'un amant passionné par des paroles prononcées d'un air doux. On n'en vient pas même toujours à bout par des fureurs & des emportemens. Don Gaston, par exemple, ne s'est pas rebuté. Après l'avoir accablé d'injures, comme je vous l'ai dit, j'ai été chez votre parente, où vous m'avez envoyée. Cette dame, par malheur, m'a retenue trop longtems. Je dis trop longtems, puisqu'en revenant j'ai retrouvé mon homme. Je ne m'attendois plus à le revoir. Sa vue m'a troublée, mais si

trou-

troublée, que ma langue qui ne manque jamais dans l'occasion, n'a pu me fournir une parole. Pendant ce tems-là, qu'a-t-il fait? Il a profité de mon silence, ou plutôt de mon désordre. Il m'a glissé dans la main un papier que j'ai gardé sans sçavoir ce que je faisois, & il a disparu dans le moment.

En parlant ainsi, elle tira de son sein ma lettre, qu'elle remit tout en badinant à sa maîtresse, qui l'ayant prise comme pour s'en divertir, la lut à bon compte, & fit ensuite la réservée: En vérité, Félicia, dit-elle d'un air sérieux à sa suivante, vous êtes une étourdie, une folle d'avoir reçu ce billet. Que peut penser de cela don Gaston, & qu'en dois-je croire moi-même? Vous me donnez lieu par votre conduite de me défier de votre fidélité, & à lui de me soupçonner d'être sensible à sa passion. Hélas! peut-être s'imagine-t-il en cet instant que je lis & relis avec plaisir les caracteres qu'il a tracés: Voyez à quelle honte vous exposez ma fierté. Oh que non, madame! lui répondit la soubrette, il ne sçauroit avoir cette pensée; & supposé qu'il l'eût, il ne l'aura pas longtems. Je lui dirai, à la premiere vue, que je vous ai montré sa lettre; que vous l'avez regardé d'un air glacé, & qu'enfin, sans la lire, vous l'avez déchirée avec un mépris froid. Vous pourrez hardiment, reprit dona Héléna, lui jurer que je ne l'ai point lue. Je serois bien embarrassée, s'il me falloit seulement en dire deux paroles. La fille de don George ne se contenta pas de parler

de

de cette sorte, elle déchira mon billet, & défendit à sa suivante de l'entretenir jamais de moi.

Comme j'avois promis de ne plus faire le galant à mes fenêtres, puisque ma vue déplaisoit, je les tins fermées pendant plusieurs jours, pour rendre mon obéissance plus touchante. Mais au défaut des mines qui m'étoient interdites, je me préparai à donner de nouvelles sérénades à ma cruelle Héléna. Je me rendis une nuit sous son balcon avec des musiciens, lorsqu'un cavalier l'épée à la main vint troubler le concert, en frappant à droite & à gauche sur les concertans, qui prirent aussi tôt la fuite. La fureur qui animoit cet audacieux, excita la mienne. Je m'avance pour le punir, & nous commençons un rude combat. Dona Héléna & sa suivante entendent le bruit des épées. Elles regardent au travers de leur jalousies, & voyent deux hommes qui sont aux mains. Elles poussent de grands cris, qui obligent don George & ses valets à se lever. Ils sont bientôt sur pied, & ils accourent de même que plusieurs voisins, pour séparer les combattans. Mais ils arriverent trop tard. Ils ne trouverent sur le champ de bataille, qu'un cavalier noyé dans son sang, & presque sans vie ; & ils reconnurent que j'étois ce cavalier infortuné. On m'emporta chez ma tante, où les plus habiles chirurgiens de la ville furent appellés.

Tout le monde me plaignit, & particulierement

lierement don Héléna, qui laissa voir alors le fond de son cœur. Sa dissimulation céda au sentiment. Le croirez-vous? Ce n'étoit plus cette fille qui se faisoit un point d'honneur de paroître insensible à mes galanteries. C'étoit une tendre amante, qui s'abandonnoit sans réserve à sa douleur: elle passa le reste de la nuit à pleurer avec sa suivante, & à maudire son cousin don Augustin de Olighéra, qu'elles jugeoient devoir être l auteur de leurs larmes, comme en effet c'étoit lui qui avoit si désagréablement interrompu la sérénade. Aussi dissimulé que sa cousine, il s'étoit apperçu de mes intentions, sans en rien témoigner; & s'imaginant qu'elle y répondoit, il avoit fait cette action vigoureuse, pour montrer qu'il étoit moins endurant qu'on ne le croyoit. Néanmoins ce triste accident fut peu de tems après suivi d'une joie qui le fit oublier. Tout dangereusement blessé que j'étois, l'habileté des chirurgiens me tira d'affaire. Je gardois encore la chambre, quand dona Eléonor ma tante alla trouver don George, & lui demanda pour moi dona Héléna. Il consentit d'autant plus volontiers à ce mariage qu'il regardoit alors don Augustin comme un homme qu'il ne reverroit peut-être jamais. Le bon vieillard appréhendoit que sa fille n'eût de la répugnance à se donner à moi, à cause que le cousin Olighéra avoit eu la liberté de la voir, & tout le loisir de s'en faire aimer: mais elle parut si disposée à

obéir en cela à son pere, qu'on peut conclure qu'en Espagne ainsi qu'ailleurs, c'est un avantage d'être un nouveau venu auprès des femmes.

Si-tôt que je pus avoir une conversation particuliere avec Félicia, j'appris jusqu'à quel point sa maîtresse avoit été sensible au malheureux succès de mon combat. Si bien que ne pouvant plus douter que je ne fusse le Pâris de mon Hélene, je bénissois ma blessure, puisqu'elle avoit de si heureuses suites pour mon amour. J'obtins du seigneur don George la permission de parler à sa fille en présence de la suivante. Que cet entretien fut doux pour moi! Je priai, je pressai tellement la dame de me dire si son pere, en la livrant à ma tendresse, ne faisoit aucune violence à ses sentimens, qu'elle m'avoua que je ne la devois point à sa seule obéissance. Depuis cet aveu plein de charmes, je ne m'occupai que du soin de plaire, & d'imaginer des fêtes galantes, en attendant le jour de nos nôces, qui devoit être célébré par une magnifique cavalcade, où toute la noblesse de Coria, & des environs, se préparoit à briller.

Je donnai un grand repas à une superbe maison de plaisance que ma tante avoit aux portes de la ville, du côté de Manroi. Don George & sa fille avec tous leurs parens & leurs amis en étoient. On y avoit préparé par mon ordre un concert de voix & d'instrumens, & fait venir une troupe de co-

médiens

médiens de campagne, pour y représenter une comédie. Au milieu du festin, on me vint dire qu'il y avoit dans une salle un homme, qui demandoit à me parler d'une affaire très importante pour moi. Je me levai de table pour aller voir qui c'étoit. Je trouvai un inconnu, qui avoit l'air d'un valet de chambre. Il me présenta un billet, que j'ouvris, & qui contenoit ces paroles : *Si l'honneur vous est cher, comme il le doit être à tout chevalier de votre ordre, vous ne manquerez pas demain matin de vous rendre dans la plaine de Manroi. Vous y trouverez un cavalier qui veut vous faire raison de l'offense que vous avez reçue de lui, & vous mettre, s'il le peut, hors d'état d'épouser dona Héléna.*

DON AUGUSTIN DE OLIGHERA.

Si l'amour a beaucoup d'empire sur les Espagnols, la vengeance en a encore bien davantage. Je ne lus pas ce billet d'un cœur tranquile. Au seul nom de don Augustin, il s'alluma dans mes veines un feu, qui me fit presque oublier les devoirs indispensables que j'avois à remplir ce jour-là. Je fus tenté de me dérober à la compagnie, pour aller chercher sur le champ mon ennemi. Je me contraignis pourtant, de peur de troubler la fête, & dis à l'homme qui m'avoit remis la lettre : Mon ami, vous pouvez dire au cavalier qui vous envoye, que j'ai trop d'envie de me re-

voir aux prises avec lui, pour n'être pas demain avant le lever du soleil, dans l'endroit qu'il me marque.

Après avoir renvoyé le messager avec cette réponse, je rejoignis mes convives, & repris ma place à la table, où je composai si bien mon visage, que personne n'eût aucun soupçon de ce qui se passoit en moi. Je parus pendant le reste de la journée occupé comme les autres des plaisirs de la fête, qui finit enfin au milieu de la nuit. L'assemblée se sépara, & chacun rentra dans la ville, de la même maniere qu'il en étoit sorti. Pour moi, je demeurai dans la maison de plaisance, sous prétexte d'y vouloir prendre le frais le lendemain matin, mais ce n'étoit que pour me trouver plutôt au rendez-vous. Au lieu de me coucher, j'attendis avec impatience la pointe du jour: Si-tôt que je l'apperçus, je montai sur mon meilleur cheval, & partis tout seul comme pour me promener dans la campagne. Je m'avance vers Manroi. Je découvre dans la plaine un homme à cheval, qui vient de mon côté à bride abattue. Je vole à sa rencontre, pour lui épargner la moitié du chemin. Nous nous joignons bientôt. C'étoit mon rival: Chevalier, me dit-il insolemment, c'est à regret que j'en viens aux mains avec vous une seconde fois: mais c'est votre faute. Après l'aventure de la sérénade, vous auriez dû renoncer de bonne grace à la fille de don George, ou bien vous tenir pour

dit

dit que vous n'en feriez pas quitte pour cela, si vous persistiez dans le dessein de lui plaire. Vous êtes trop fier, lui répondis-je, d'un avantage que vous devez peut-être moins à votre adresse, qu'à l'obscurité de la nuit: Vous ne songez pas que les armes sont journalieres. Elles ne le sont pas pour moi, repliqua-t-il d'un air arrogant; & je vais vous faire voir que le jour comme la nuit, je sçais punir les chevaliers audacieux qui vont sur mes brisées.

Je ne repartis à cet orgueilleux discours, qu'en mettant promptement pied à terre. Don Augustin fit la même chose. Nous attachâmes nos chevaux à un arbre, & nous commençâmes à nous battre avec une égale vigueur. J'avouerai de bonne foi que j'avois affaire à un ennemi qui sçavoit mieux faire des armes que moi, bien que j'eusse deux années de salle. Il étoit consommé dans l'escrime. Je ne pouvois exposer ma vie à un plus grand péril. Néanmoins comme il arrive assez souvent que le plus fort est vaincu par le plus foible, mon rival, malgré toute son habileté, reçut un coup d'épée dans le cœur, & tomba roide mort un moment après.

Je retournai aussi-tôt à la maison de plaisance, où j'appris ce qui venoit de se passer à mon valet de chambre, dont la fidélité m'étoit connue. Ensuite je lui dis: Mon cher Ramire, avant que la justice puisse avoir connoissance de cet évenement, prends un bon

cheval, & va informer ma tante de cette aventure : Demandes-lui de ma part de l'or & des pierreries, & viens me joindre à Plazencia. Tu me trouveras dans la premiere hôtellerie en entrant dans la ville.

Ramire s'acquitta de sa commission avec tant de diligence, qu'il arriva trois heures après moi à Plazencia. Il me dit que dona Eléonor avoit été plus réjouie qu'affligée d'un combat, qui réparoit l'affront que j'avois reçu au premier, & qu'elle m'envoyoit tout son or & toutes ses pierreries pour me faire voyager agréablement dans les pays étrangers, en attendant qu'elle eût accommodé mon affaire.

Pour supprimer les circonstances superflues, je vous dirai que je traversai la Castille Nouvelle pour aller dans le royaume de Valence, m'embarquer à Denia. Je passai en Italie, où je me mis en état de parcourir les cours, & d'y paroître avec agrément.

Tandis que loin de mon Héléna, je me disposois à tromper, autant qu'il me seroit possible, mon amour & mes ennuis, cette dame à Coria pleuroit en secret mon absence. Au lieu d'applaudir aux poursuites que sa famille faisoit contre moi au sujet de la mort d'Olighéra, elle souhaitoit, au contraire, qu'un prompt accommodement les fît cesser & hâtât mon retour. Six mois s'étoient déja écoulés depuis qu'elle m'avoit perdu, & je crois que sa constance auroit toujours triomphé du tems, si elle n'eût eu que le tems à combattre:

mais

Mais elle eût des ennemis encore plus puissans. Don Blas de Combados, gentilhomme de la côte occidentale de Galice, vint à Coria recueillir une riche succession qui lui avoit été vainement disputée par don Michel de Caprara, son cousin ; & il s'établit dans ce pays-là, le trouvant plus agréable que le sien. Combados étoit bienfait. Il paroissoit doux & poli, & il avoit l'esprit du monde le plus insinuant. Il eut bientôt fait connoissance avec tous les honnêtes gens de la ville, & sçu toutes les affaires des uns & des autres.

Il n'ignora pas longtems que don George avoit une fille, dont la beauté dangereuse sembloit n'enflammer les hommes que pour leur malheur. Cela piqua sa curiosité. Il eut envie de voir une dame si redoutable. Il rechercha pour cet effet l'amitié de son pere, & sçut si bien la gagner, que le vieillard le regardant déja comme un gendre, lui donna l'entrée de sa maison, & la liberté de parler en sa présence à dona Héléna. Le Galicien ne tarda guere à devenir amoureux d'elle. C'étoit un sort inévitable. Il ouvrit son cœur à don George, qui lui dit qu'il agréoit sa recherche : mais que ne voulant pas contraindre sa fille, il la laissoit maîtresse de sa main. Là-dessus don Blas mit en usage toutes les galanteries dont il put s'aviser pour plaire à cette dame, qui n'y fut aucunement sensible, tant elle étoit occupée de moi. Félicia étoit pourtant dans les intérêts du cavalier,

valier, qui l'avoit engagée par des présens à servir son amour; elle y employoit toute son adresse. D'un autre côté, le pere secondoit la suivante par des remontrances, & néanmoins ils ne firent tous deux pendant une année entiere que tourmenter dona Héléna, sans pouvoir me la rendre infidèle.

Combados voyant que don George & Félicia s'intéressoient en vain pour lui, leur proposa un expédient pour vaincre l'opiniâtreté d'une amante si prévenue. Voici, leur dit-il, ce que j'ai imaginé. Nous supposerons qu'un marchand de Coria vient de recevoir une lettre d'un négociant Italien, dans laquelle, après un détail de choses qui concerneront le commerce, on lira les paroles suivantes: *Il est arrivé depuis peu à la cour de Parme un cavalier Espagnol, nommé don Gaston de Cogollos. Il se dit neveu & unique héritier d'une riche veuve, qui demeure à Coria sous le nom de la dame Eléonòr de Laxarilla. Il recherche la fille d'un puissant seigneur, mais on ne veut pas la lui accorder qu'on ne soit informé de la vérité. Je suis chargé de m'adresser à vous pour cela. Mandez-moi donc, je vous prie, si vous connoissez ce don Gaston, & en quoi consistent les biens de sa tante. Votre réponse décidera de ce mariage. A Parme, ce, &c.*

Cette fourberie ne parut au vieillard qu'un jeu d'esprit, qu'une ruse pardonnable aux amans; & la soubrette, encore moins scrupuleuse que le bon homme, l'approuva fort.

L'in-

L'invention leur sembla d'autant meilleure, qu'ils connoissoient Héléna pour une fille fiere, & capable de prendre son parti sur le champ, pourvu qu'elle n'eût aucun soupçon de la supercherie. Don George se chargea de lui annoncer lui-même mon changement; & pour rendre la chose encore plus naturelle, de lui faire parler au marchand, qui auroit reçu de Parme la prétendue lettre. Ils exécuterent ce projet comme ils l'avoient formé. Le pere, avec une émotion où il y avoit en apparence de la colere & du dépit, dit à don Héléna: Ma fille, je ne vous dirai plus que nos parens me prient tous les jours de ne permettre jamais que le meurtrier de don Augustin entre dans notre famille; j'ai aujourd'hui une raison plus forte à vous dire pour vous détacher de don Gaston. Mourez de honte de lui être fidele. C'est un volage, un perfide. Voici une preuve certaine de son infidélité. Lisez vous-même cette lettre, qu'un marchand de Coria vient de recevoir d'Italie. La tremblante Héléna prend ce papier supposé, en fait des yeux la lecture, en pese tous les termes, & demeure accablée de la nouvelle de mon inconstance. Un sentiment de tendresse lui fit ensuite répandre quelques larmes: mais bientôt rappellant toute sa fierté, elle essuya ses pleurs, & dit d'un ton ferme à son pere; Seigneur, vous venez d'être témoin de ma foiblesse; soyez-le aussi de la victoire que je vais remporter sur moi. C'en

est

eſt fait, je n'ai plus que du mépris pour don Gaſton. Je ne vois en lui que le dernier des hommes. N'en parlons plus. Allons. Rien ne me retient plus. Je ſuis prête à ſuivre don Blas à l'autel. Que mon hymen précede celui du perfide, qui a ſi mal répondu à mon amour. Don George, tranſporté de joie à ces paroles, embraſſa ſa fille, loua la vigoureuſe réſolution qu'elle prenoit; & s'applaudiſſant de l'heureux ſuccès du ſtratagême, il ſe hâta de combler les vœux de mon rival.

Dona Héléna me fut ainſi ravie. Elle ſe livra bruſquement à Combados, ſans vouloir entendre l'amour, qui lui parloit pour moi au fond de ſon cœur, ſans douter même un inſtant d'une nouvelle qui auroit dû trouver dans une amante moins de crédulité. L'orgueilleuſe n'écouta que ſa préſomption. Le reſſentiment de l'injure qu'elle s'imaginoit que j'avois faite à ſa beauté, l'emporta ſur l'intérêt de ſa tendreſſe. Elle eut pourtant peu de jours après ſon mariage, quelques remords de l'avoir précipité: il lui vint dans l'eſprit que la lettre du marchand pouvoit avoir été ſuppoſée, & ce ſoupçon lui cauſa de l'inquiétude. Mais l'amoureux don Blas ne laiſſoit point à ſa femme le tems de nourrir des penſées contraires à ſon repos. Il ne ſongeoit qu'à l'amuſer, & il y réuſſiſſoit par une ſucceſſion continuelle de plaiſirs différens qu'il avoit l'art d'inventer.

Elle

Elle paroissoit très contente d'un époux si galant, & ils vivoient tous deux dans une parfaite union, lorsque ma tante accommoda mon affaire avec les parens de don Augustin. Elle m'écrivit aussi-tôt en Italie pour m'en donner avis. J'étois alors à Regio, dans la Calabre Ulterieure. Je passai en Sicile; de-là en Espagne, & je me rendis enfin à Coria sur les aîles de l'amour. Dona Eléonor, qui ne m'avoit pas mandé le mariage de la fille de don George, me l'apprit à mon arrivée, & remarquant qu'il m'affligeoit : Vous avez tort, me dit-elle, mon neveu, de vous montrer sensible à la perte d'une dame qui n'a pu vous demeurer fidele. Croyez-moi, bannissez de votre cœur & de votre mémoire une personne qui n'est plus digne de vous occuper.

Comme ma tante ignoroit qu'on eût trompé dona Héléna, elle avoit raison de me parler ainsi ; & elle ne pouvoit me donner un conseil plus sage. Aussi je me promis bien de le suivre, ou du moins d'affecter un air d'indifférence, si je n'étois pas capable de vaincre ma passion. Je ne pus toutefois résister à la curiosité de sçavoir de quelle maniere ce mariage avoit été fait. Pour en être instruit, je résolus de m'adresser à l'amie de Félicia, c'est-à-dire, à la dame Théodora, dont je vous ai déja parlé. J'allai chez elle. J'y trouvai par hazard Félicia, qui ne s'attendant à rien moins qu'à ma vue en fut troublée, & voulut sortir pour éviter l'éclaircissement qu'elle jugea bien

que je lui demanderois. Je l'arrêtai : Pourquoi me fuyez-vous ? La parjure Héléna n'est-elle pas contente de m'avoir sacrifié ? Vous a-t-elle défendu d'écouter mes plaintes ? Ou cherchez-vous seulement à m'échapper pour vous faire un mérite auprès de l'ingrate d'avoir refusé de les entendre ?

Seigneur, me répondit la suivante, je vous avoue ingénuement que votre présence me rend confuse. Je ne puis vous revoir, sans me sentir déchirée de mille remords. On a séduit ma maîtresse, & j'ai eu le malheur d'être complice de la séduction. Après cela, puis-je sans honte vous voir paroître devant moi ? O ciel ! repliquai-je avec surprise, que m'osez-vous dire ? expliquez-vous plus clairement. Alors la soubrette me fit le détail du stratagême dont s'étoit servi Combados pour m'enlever dona Héléna ; & s'appercevant que son récit me perçoit le cœur, elle s'efforça de me consoler ; elle m'offrit ses bons offices auprès de sa maîtresse, me promit de la désabuser, de lui peindre mon désespoir ; en un mot, de ne rien épargner pour adoucir la rigueur de ma destinée ; enfin, elle me donna des espérances qui soulagerent un peu mes peines.

Je passe les contradictions infinies qu'elle eut à essuyer de la part de dona Héléna pour la faire consentir à me voir. Elle en vint pourtant à bout. Il fut résolu entr'elles qu'on me feroit entrer secrettement chez don

Blas.

Blas, la premiere fois qu'il iroit à une terre où il alloit de tems en tems chasser, & où il demeuroit ordinairement un jour ou deux. Ce dessein s'exécuta bientôt : le mari partit pour la campagne. On eut soin de m'en avertir, & de m'introduire dans l'appartement de sa femme.

Je voulus commencer la conversation par des reproches. On me ferma la bouche : Il est inutile de rappeller le passé, me dit la dame. Il ne s'agit point ici de nous attendrir l'un l'autre, & vous êtes dans l'erreur, si vous me croyez disposée à flatter vos sentimens. Je vous le déclare, don Gaston : Je n'ai prêté mon consentement à cette secrette entrevue : je n'ai cédé aux instances qu'on m'en a faites, que pour vous dire de vive voix que vous ne devez songer désormais qu'à m'oublier. Peut-être serois-je plus satisfaite de mon sort, s'il étoit lié au vôtre : mais puisque le ciel en a ordonné autrement, je veux obéir à ses arrêts.

Eh ! quoi, madame, lui repondis-je, ce n'est pas assez de vous avoir perdue ? Ce n'est pas assez de voir l'heureux don Blas posséder tranquilement la seule personne que je puisse aimer : il faut encore que je vous bannisse de ma pensée ! Vous voulez m'arracher mon amour, m'enlever l'unique bien qui me reste ! Ah cruelle ! pensez-vous qu'il soit possible à un homme que vous avez une fois charmé, de reprendre son cœur ? Connoissez-vous

mieux que vous ne faites, & cessez de m'exhorter vainement à vous ôter de mon souvenir. Hé bien! repliqua-t-elle avec précipitation, cessez donc aussi d'espérer que je paye votre passion de quelque reconnoissance. Je n'ai qu'un mot à vous dire; l'épouse de don Blas ne sera point l'amante de don Gaston. Prenez sur cela votre parti. Fuyez, ajouta-t-elle. Finissons promptement un entretien que je me reproche, malgré la pureté de mes intentions, & que je me serois fait un crime de prolonger.

A ces paroles, qui m'ôtoient toute espérance, je tombai aux pieds de la dame. Je lui tins des discours touchans. J'employai jusqu'aux larmes pour l'attendrir. Mais tout cela ne servit qu'à exciter peut-être quelques sentimens de pitié, qu'on se garda bien de laisser paroître, & qui furent sacrifiés au devoir. Après avoir infructueusement épuisé les expressions tendres, les prieres & les pleurs, ma tendresse changea tout-à-coup en fureur. Je tirai mon épée pour m'en percer aux yeux de l'inexorable Héléna, qui ne s'apperçut pas plutôt de mon action, qu'elle se jetta sur moi, pour en prévenir les suites. Arrêtez, Cogollos, me dit-elle. Est-ce ainsi que vous menagez ma réputation? en vous ôtant ainsi la vie, vous allez me déshonorer, & faire passer mon mari pour un assassin.

Dans le désespoir qui me possédoit, bien loin de donner à ces mots l'attention qu'ils

méritoient,

méritoient, je ne songeois qu'à tromper les efforts que faisoient la maîtresse & la suivante pour me sauver de ma funeste main : & je n'y aurois sans doute réussi que trop-tôt, si don Blas, qui avoit été averti de notre entrevue, & qui au lieu d'aller à la campagne, s'étoit caché derriere une tapisserie, pour entendre notre entretien, ne fût vîte venu se joindre à elles. Don Gaston, s'écria-t-il en me retenant le bras, rappellez votre raison égarée, & ne cédez point lachement au transport furieux qui vous agite.

J'interrompis Combados. Est-ce à vous, lui dis-je, à me détourner de ma résolution? Vous devriez plutôt me plonger vous même un poignard dans le sein. Mon amour, tout malheureux qu'il est, vous offense. N'est-ce pas assez que vous me surpreniez la nuit dans l'appartement de votre femme? En faut-il davantage pour vous exciter à la vengeance? Percez-moi pour vous défaire d'un homme qui ne peut cesser d'adorer dona Heléna, qu'en cessant de vivre. C'est en vain, me répondit don Blas, que vous tâchez d'intéresser mon honneur à vous donner la mort. Vous êtes assez puni de votre témérité, & je sçais si bon gré à mon épouse de ses sentimens vertueux, que je lui pardonne l'occasion où elle les a fait éclater. Croyez-moi, Cogollos, ajouta-t-il, ne vous désespérez pas comme une foible amant. Soumettez-vous avec courage à la nécessité.

Le prudent Galicien par de semblables discours, calma peu à peu ma fureur, réveilla ma vertu. Je me retirai dans le dessein de m'éloigner d'Héléna, & des lieux qu'elle habitoit; deux jours après, je retournai à Madrid. Là, ne voulant plus m'occuper que du soin de ma fortune, je commençai à paroître à la cour, & à m'y faire des amis. Mais j'ai eu le malheur de m'attacher particulierement au marquis de Villaréal, grand seigneur Portugais, qui pour avoir été soupçonné de songer à délivrer le Portugal de la domination des Espagnols, est présentement au château d'Alicante. Comme le duc de Lerme a sçu que j'avois été dans une étroite liaison avec ce seigneur, il m'a fait aussi arrêter & conduire ici. Ce ministre croit que je puis être complice d'un pareil projet. Il ne sçauroit faire un outrage plus sensible à un homme qui est noble & Castillan.

Don Gaston cessa de parler en cet endroit; après quoi je lui dis pour le consoler: Seigneur chevalier, votre honneur ne peut recevoir aucune atteinte de cette disgrace, qui tournera dans la suite à votre profit. Quand le duc de Lerme sera instruit de votre innocence, il ne manquera pas de vous donner un emploi considérable pour rétablir la réputation d'un gentilhomme injustement accusée de trahison.

CHA-

CHAPITRE VII.

Scipion vient trouver Gil Blas à la tour de Ségovie, & lui apprend bien des nouvelles.

NOTRE conversation fut interrompue par Tordésillas, qui entra dans la chambre, & me dit : Seigneur Gil Blas, je viens de parler à un jeune homme, qui s'est présenté à la porte de cette prison. Il m'a demandé si vous n'étiez pas prisonnier; & sur le refus que j'ai fait de contenter sa curiosité : Noble châtelain, m'a-t-il dit, les larmes aux yeux, ne rejettez pas la très humble priere que je vous fais de m'apprendre si le seigneur de Santillane est ici. Je suis son premier domestique, & vous ferez une action charitable, si vous me permettez de le voir. Vous passez dans Ségovie pour un gentilhomme plein d'humanité; j'espere que vous ne me refuserez pas la grace d'entretenir un instant mon cher maître, qui est plus malheureux que coupable. Enfin, continua don André, ce garçon m'a témoigné tant d'envie de vous parler, que j'ai promis de lui donner ce soir cette satisfaction.

J'assurai Tordésillas qu'il ne pouvoit me faire un plus grand plaisir que de m'amener ce jeune homme, qui probablement avoit à me

me dire des choses qu'il m'importoit fort de sçavoir. J'attendis avec impatience le moment qui devoit offrir à mes yeux mon fidele Scipion, car je ne doutois pas que ce fût lui, & je ne me trompois point. On le fit entrer sur le soir dans la tour, & sa joie, que la mienne seule pouvoit égaler, éclata par des transports extraordinaires lorsqu'il m'apperçut. De mon côté, dans le ravissement où je me sentis à sa vue, je lui tendis le bras, & il me serra sans façon dans le siens. Le maître & le secrétaire se confondirent dans cette embrassade, tant ils étoient aises de se revoir.

Quand nous nous fûmes un peu démêlés tous deux, j'interrogeai Scipion sur l'état où il avoit laissé mon hôtel : Vous n'avez plus d'hôtel, me répondit-il; & pour vous épargner la peine de me faire question sur question, je vais vous dire en deux mots ce qui s'est passé chez vous. Vos effets ont été pillé tant par des archers que par vos propres domestiques, qui vous regardant déja comme un homme entierement perdu, ont pris à compte sur leurs gages tout ce qu'ils ont pu emporter. Par bonheur pour vous, j'ai eu l'adresse de sauver de leurs griffes deux grands sacs de doubles pistoles que j'ai tiré de votre coffre fort, & qui sont en sûreté. Saléro, que j'en ai fait dépositaire, vous les remettra quand vous serez sorti de cette tour, où je ne vous crois pas pour longtems pensionnaire

ſionnaire de ſa majeſté, puiſque vous avez été arrêté ſans la participation du duc de Lerme.

Je demandai à Scipion comment il ſçavoit que ſon excellence n'avoit point de part à ma diſgrace : Oh! vraiment, me répondit-il, c'eſt une choſe dont je ſuis bien inſtruit. Un de mes amis, qui a la confiance du duc d'Uzede, m'a conté toutes les circonſtances de votre empriſonnement. Caldérone, m'a-t-il dit, ayant découvert par le miniſtere d'un valet, que la ſénora Siréna recevoit ſous un autre nom le prince d'Eſpagne pendant la nuit, & que c'étoit le comte de Lémos qui conduiſoit cette intrigue par l'entremiſe du ſeigneur de Santillane, réſolut de ſe venger d'eux & de ſa maîtreſſe. Pour y réuſſir, il va trouver ſecrettement le duc d'Uzede, & lui découvre tout. Ce duc, ravi d'avoir en main une ſi belle occaſion de perdre ſon ennemi, ne manqua pas d'en profiter. Il informe le roi de ce qu'on vient de lui apprendre, & lui repréſente vivement les périls auxquels le prince a été expoſé. Cette nouvelle excite la colere de ſa majeſté, qui fait enfermer ſur le champ Siréna dans la maiſon des *Répenties*, exile le comte de Lémos, & condamne Gil Blas à une priſon perpétuelle.

Voilà, pourſuivit Scipion, ce que m'a dit mon ami. Vous voyez par-là que votre malheur eſt l'ouvrage du duc d'Uzede, ou, pour mieux dire, de Caldérone.

Je

Je jugeai par ce discours que mes affaires pourroient se rétablir avec le tems; que le duc de Lerme, piqué de l'exil de son neveu, mettroit tout en œuvre pour faire revenir ce seigneur à la cour, & je me flattai que son excellence ne m'oublieroit point. La belle chose que l'espérance! Elle me consola tout-à-coup de la perte de mes effets volés, & me rendit aussi gai que si j'eusse eu sujet de l'être. Loin de regarder ma prison, comme une demeure malheureuse, où je finirois peut-être mes jours; elle me parut plutôt un moyen, dont la fortune vouloit se servir, pour m'élever à quelque grand poste. Car voici de quelle maniere je raisonnois en moi-même: Le premier ministre a pour partisan don Fernand de Borgia, le pere Jerome de Florence, & sur-tout le frere Louis d'Aliaga, qui lui est redevable de la place qu'il occupe auprès du roi. Avec le secours de ces amis puissans, son excellence coulera tous ses ennemis à fonds, ou bien l'état pourra bientôt changer de face. Sa majesté est fort valétudinaire. Dès qu'elle ne sera plus, le prince son fils commencera par rappeller le comte de Lémos, qui me tirera aussi-tôt d'ici, pour me présenter au nouveau monarque, qui m'accablera de bien-faits, pour compenser les peines que j'aurai souffertes. Ainsi, déja plein des plaisirs de l'avenir, je ne sentois presque plus les maux présens. Je crois bien que les deux sacs de doublons que mon secrétaire disoit

avoir

avoir mis en dépôt chez l'orfevre, contribuerent autant que l'espérance au changement subit qui se fit en moi.

J'étois trop content du zele & de l'intégrité de Scipion, pour ne le lui pas témoigner. Je lui offris la moitié de l'argent qu'il y avoit préservé du pillage ; ce qu'il refusa. J'attends de vous, me dit-il, une autre marque de reconnoissance. Aussi étonné de son discours, que de ses refus, je lui demandai ce que je pouvois faire pour lui. Ne nous séparons point, me répondit-il. Souffrez que j'attache ma fortune à la vôtre. Je me sens pour vous une amitié que je n'ai jamais eue pour aucun maître. Et moi, lui dis-je, mon enfant, je puis t'assurer que tu n'aimes pas un ingrat. Du premier moment que tu vins t'offrir à mon service, tu me plus. Il faut que nous soyons nés l'un & l'autre sous la Balance, ou sous les Jumeaux, qui sont, à ce qu'on dit, les deux constellations qui unissent les hommes. J'accepte volontiers la société que tu me proposes, & pour la commencer, je vais prier le seigneur châtelain de t'enfermer avec moi dans cette tour. Cela me fera plaisir, s'écria-t-il. Vous me prévenez. J'allois vous conjurer de lui demander cette grace. Votre compagnie m'est plus chere que la liberté. Je sortirai seulement quelquefois pour aller prendre à Madrid l'air du bureau, & voir s'il ne sera point arrivé à la cour quelque changement qui puisse vous être favorable, de sorte que vous

aurez

aurez en moi tout ensemble un confident, un courier & un espion.

Ces avantages étoient trop considérables pour m'en priver. Je retins donc auprès de moi un homme si utile, avec la permission de l'obligeant châtelain, qui ne voulut pas me refuser une si douce consolation.

CHAPITRE VIII.

Du premier voyage que Scipion fit à Madrid: Quels en furent le motif, & le succès. Gil Blas tombe malade. Suite de sa maladie.

SI nous disons ordinairement que nous n'avons pas de plus grands ennemis que nos domestiques, nous devons dire aussi que ce sont nos meilleurs amis, quand ils nous sont fidèles & affectionnés. Après le zele que Scipion avoit fait paroître, je ne pouvois plus voir en lui, qu'un autre moi-même. Ainsi plus de subordination entre Gil Blas & son secrétaire. Plus de façons entre eux. Ils chambrerent ensemble, & n'eurent qu'un lit & qu'une table.

Il y avoit dans l'entretien de Scipion beaucoup de gaieté. On auroit pu le surnommer à juste titre le garçon de bonne humeur. Outre cela, il étoit homme de tête, & je me trouvois bien de ses conseils: Mon ami, lui dis-je un jour, il me semble que je ne serois

point

point mal d'écrire au duc de Lerme. Cela ne sauroit produire un mauvais effet. Quelle est là-dessus ta pensée ? Eh mais, répondit-il, les grands sont si différens d'eux-mêmes d'un moment à un autre, que je ne sçais pas trop bien comment votre lettre seroit reçue. Cependant je suis d'avis que vous écriviez toujours à bon compte. Quoique le ministre vous aime, il ne faut pas vous reposer sur son amitié du soin de le faire souvenir de vous. Ces sortes de protecteurs oublient aisément les personnes dont ils n'entendent plus parler.

Quoique cela ne soit que trop vrai, lui répondis-je, juge mieux de mon patron. Sa bonté m'est connue. Je suis persuadé qu'il compâtit à mes peines, & qu'elles se présentent sans cesse à son esprit. Il attend apparemment pour me faire sortir de prison, que la colere du roi soit passée. A la bonne heure, reprit-il : Je souhaite que vous jugiez sainement de son excellence. Implorez donc son secours par une lettre fort touchante ; je la lui porterai, & je vous promets de la lui remettre en main propre. Je demandai aussi-tôt du papier & de l'encre, je composai un morceau d'éloquence que Scipion trouva pathétique, & que Tordésillas mit au dessus des homélies même de l'archevêque de Grenade.

Je me flattois que le duc de Lerme seroit ému de compassion en lisant le triste détail que je lui faisois d'un état misérable où je n'étois point ; & dans cette confiance, je fis partir

tir

tir mon courier, qui ne fut pas si-tôt à Madrid qu'il alla chez ce ministre. Il rencontra un valet de chambre de mes amis, qui lui ménagea l'occasion de parler au duc : Monseigneur, dit Scipion à son excellence, en lui présentant le paquet dont il étoit chargé ; un de vos plus fideles serviteurs, qui est couché sur la paille dans un sombre cachot de la tour de Ségovie, vous supplie très humblement de lire cette lettre, qu'un guichetier, par pitié, lui a donné le moyen d'écrire. Le ministre ouvrit la lettre, & la parcourut des yeux. Mais quoiqu'il y vit un tableau capable d'attendrir l'ame la plus dure, bien loin d'en paroître touché, il éleva la voix, & dit d'un air furieux au courier, devant quelques personnes qui pouvoient l'entendre : Ami, dites à Santillane, que je le trouve bien hardi d'oser s'adresser à moi, après l'indigne action qu'il a faite, & pour laquelle il est si justement châtié. C'est un malheureux qui ne doit plus compter sur mon appui, & que j'abandonne au ressentiment du roi.

Scipion, tout effronté qu'il étoit, fut troublé de ce discours. Il ne laissa pourtant pas malgré son trouble, de vouloir intercéder pour moi : Monseigneur, repliqua-t-il, ce pauvre prisonnier mourra de douleur quand il apprendra la réponse de votre excellence. Le duc ne répartit à mon intercesseur, qu'en le regardant de travers, & lui tournant le dos. C'est ainsi que ce ministre me traitoit, pour mieux

cacher

cacher la part qu'il avoit eue à l'amoureuse intrigue du prince d'Espagne ; & c'est à quoi doivent s'attendre tous les petits agens, dont les grands seigneurs se servent dans leurs secrettes & perilleuses négociations.

Lorsque mon secrétaire fut de retour à Ségovie, & qu'il m'eut appris le succès de sa commission, me voilà replongé dans l'abîme affreux, où je m'étois trouvé le premier jour de ma prison. Je me crus même encore plus malheureux, puisque je n'avois plus la protection du duc de Lerme. Mon courage s'abattit, & quelque chose qu'on me pût dire pour le relever, je redevins la proie des plus vifs chagrins, qui me causerent insensiblement une maladie aigue.

Le seigneur châtelain, qui s'intéressoit à ma conservation, s'imaginant ne pouvoir mieux faire que d'appeller des médecins à mon secours, m'en amena deux qui avoient tout l'air d'être de grands serviteurs de la déesse * Libitine. Seigneur Gil Blas, dit-il, en me les présentant, voici deux Hyppocrates, qui viennent vous voir, & qui vous remettront sur pied en peu de tems. J'étois si prévenu contre tous les docteurs en médecine, que j'aurois certainement fort mal reçu ceux-là, pour peu que j'eusse été attaché à la vie, mais je me sentois alors si las de

* C'étoit la Déesse qui présidoit aux funerailles.

vivre, que je sçus bon gré à Tordésillas de me vouloir mettre entre leurs mains.

Seigneur cavalier, me dit un de ces médecins, il faut avant toute chose, que vous ayez de la confiance en nous. J'en ai une parfaite, lui répondis-je, avec votre assistance, je suis sûr que je serai dans peu de jours guéri de tous mes maux. Oui, dieu aidant, reprit-il, vous le serez, nous ferons du moins ce qu'il faudra faire pour cela. Effectivement, ces messieurs s'y prirent à merveilles, & me menerent si bon train, que je m'en allois dans l'autre monde à vue d'œil. Déja don André, désespérant de ma guérison, avoit fait venir un religieux de saint François pour me disposer à bien mourir. Déja ce bon pere, après s'être acquitté de cet emploi, s'étoit retiré ; & moi-même croyant que je touchois à ma derniere heure, je fis signe à Scipion d'approcher de mon lit : Mon cher ami, lui dis-je d'une voix presque éteinte, tant les médecines & les saignées m'avoient affoibli, je te laisse un des sacs qui sont chez Gabriël, & te conjure de porter l'autre dans les Asturies à mon pere & à ma mere, qui doivent en avoir besoin, s'ils sont encore vivans. Mais, hélas! je crains bien qu'ils n'ayent pu tenir contre mon ingratitude! Le rapport que Muscada leur aura fait sans doute de ma dureté, leur a peut-être causé la mort. Si le ciel les a conservés malgré l'indifférence dont j'ai payé leur tendresse, tu

leur

leur donneras ce sac de doublons, en les priant de me pardonner si je n'en ai pas mieux usé avec eux; & s'ils ne respirent plus, je te charge d'employer cet argent à faire prier le ciel pour le repos de leurs ames & de la mienne. En disant cela, je lui tendis une main qu'il mouilla de ses larmes, sans pouvoir me répondre un mot, tant le pauvre garçon étoit affligé de ma perte. Ce qui prouve que les pleurs d'un héritier ne sont pas toujours des ris cachés sous un masque.

Je m'attendois donc à passer le pas; néanmoins mon attente fut trompée. Mes docteurs m'ayant abandonné, & laissé le champ libre à la nature, me sauverent par ce moyen. La fievre, qui selon leur pronostic devoit m'emporter, me quitta comme pour leur en donner le démenti. Je me rétablis peu à peu, par le plus grand bonheur du monde: une parfaite tranquilité d'esprit devint le fruit de ma maladie. Je n'eus point alors besoin d'être consolé. Je gardai pour les richesses & pour les honneurs tout le mépris que l'opinion d'une mort prochaine m'en avoit fait concevoir; & rendu à moi-même, je bénis mon malheur. J'en remercia le ciel comme d'une grace particuliere qu'il m'avoit faite, & je pris une ferme résolution de ne plus retourner à la cour, quand le duc de Lerme voudroit m'y rappeller. Je me proposai plutôt, si jamais je sortois de prison, d'acheter une chaumiere, & d'y aller vivre en philosophe.

Mon confident applaudit à mon dessein, & me dit que, pour en hâter l'exécution, il prétendoit retourner à Madrid, pour y solliciter mon élargissement. Il me vient une idée, ajouta-t-il. Je connois une personne, qui pourra vous servir. C'est la suivante favorite de la nourrisse du prince, une fille d'esprit. Je vais la faire agir auprès de sa maîtresse; je vais tout tenter pour vous tirer de cette tour, qui n'est toujours qu'une prison, quelque bon traitement qu'on vous y fasse. Tu as raison, lui répondis-je. Va, mon ami, sans perdre de tems, commencer cette négociation. Plût au ciel que nous fussions déja dans notre retraite.

CHAPITRE IX.

Scipion retourne à Madrid. Comment, & à quelles conditions il fit mettre Gil Blas en liberté. Où ils allerent tous deux en sortant de la tour de Ségovie, & quelle conversation ils eurent ensemble.

SCIPION partit donc encore pour Madrid; & moi en attendant son retour, je m'attachai à la lecture. Tordésillas me fournissoit plus de livres que je n'en voulois. Il les empruntoit d'un vieux commandeur qui ne sçavoit pas lire, & qui ne laissoit pas d'avoir une belle

belle bibliothéque, pour se donner un air de sçavant. J'aimois surtout les bons ouvrages de morale, parce que j'y trouvois à tout moment des passages qui flattoient mon aversion pour la cour, & mon goût pour la solitude.

Je passai trois semaines sans entendre parler de mon négociateur, qui revint enfin, & me dit d'un air gai : Pour le coup, seigneur de Santillane, je vous apporte de bonnes nouvelles. Madame la nourrisse s'interesse pour vous. Sa suivante, à ma priere, & pour une centaine de pistoles que j'ai consignées, a eu la bonté de l'engager à prier le prince d'Espagne de vous faire relâcher ; & ce prince, qui comme je vous l'ai dit souvent, ne peut rien lui refuser, a promis de demander au roi son pere votre élargissement. Je suis venu au plus vite vous en avertir, & je vais retourner sur mes pas pour mettre la derniere main à mon ouvrage. A ces mots, il me quitta pour reprendre le chemin de la cour.

Son troisieme voyage ne fut pas long. Au bout de huit jours, je vis revenir mon homme, qui m'apprit que le prince avoit, non sans peine, obtenu du roi ma liberté. Ce qui me fut confirmé dès le même jour par le seigneur châtelain, qui vint me dire en m'embrassant : Mon cher Gil Blas, graces au ciel ! vous êtes libre. Les portes de cette prison vous sont ouvertes, mais c'est à deux conditions, qui vous feront peut-être beaucoup

de peine, & que je me vois à regret obligé de vous faire sçavoir. Sa majesté vous défend de vous montrer à la cour, & vous ordonne de sortir des deux Castilles dans un mois. Je suis très-mortifié qu'on vous interdise la cour. Et moi, j'en suis ravi, lui répondis-je. Dieu sçait ce que j'en pense. Je n'attendois du roi qu'une grace, il m'en fait deux.

Etant donc assuré que je n'étois plus prisonnier, je fis louer deux mules, sur lesquelles nous montâmes le lendemain, mon confident & moi, après que j'eus dit adieu à Cogollos, & remercié mille fois Tordésillas de tous les témoignages d'amitié que j'avois reçu de lui. Nous prîmes gaiement la route de Madrid, pour aller retirer des mains du seigneur Gabriël nos deux sacs, où il y avoit dans chacun cinq cens doublons. Chemin faisant, mon associé me dit : Si nous ne sommes pas assez riches pour acheter une terre magnifique, nous pourrons en avoir du moins une raisonnable. Quand nous n'aurions qu'une cabane, lui répondis-je, j'y serois satisfait de mon sort. Quoique je sois à peine au milieu de ma carriere, je me sens revenu du monde, & je ne prétends plus vivre que pour moi. Outre cela, je te dirai que je me suis formé des agrémens de la vie champêtre une idée qui m'enchante, & qui m'en fait jouir par avance. Il me semble déja que je vois l'émail des prairies : que j'entends chanter les rossignols, & murmurer

les ruisseaux : tantôt je crois prendre le divertissement de la chasse, & tantôt celui de la pêche. Imagine toi, mon ami, tous les différens plaisirs qui nous attendent dans la solitude, & tu en seras charmé comme moi. A l'égard de notre nourriture, la plus simple sera la meilleure. Un morceau de pain pourra nous contenter, quand nous serons pressés de la faim. Nous le mangerons avec un appétit qui nous le fera trouver excellent. La volupté n'est point dans la bonté des alimens exquis, elle est toute en nous ; & cela est si vrai, que mes repas les plus délicieux ne sont pas ceux où je vois regner la délicatesse & l'abondance. La frugalité est une source de délices merveilleuse pour la santé.

Avec votre permission, seigneur Gil Blas, interrompit mon secrétaire, je ne suis pas tout-à-fait de votre sentiment sur la prétendue frugalité dont vous voulez me faire fête. Pourquoi nous nourrir comme des Diogenes ? Quand nous ne ferons pas si mauvaise chere, nous ne nous en porterons pas plus mal. Croyez-moi, puisque nous avons, dieu merci, de quoi rendre notre retraite agréable, n'en faisons pas le séjour de la faim & de la pauvreté. Si-tôt que nous aurons une terre, il faudra la munir de bons vins, & de toutes les autres provisions convenables à des gens d'esprit, qui ne quittent pas le commerce des hommes pour renoncer aux commodités de la vie, mais plutôt pour en jouir avec plus de tranquilité.

Ce qu'on a dans sa maison, dit Hésiode, *ne nuit pas; au lieu que ce qu'on n'y a point peut nuire. Il vaut mieux*, ajouta-t-il, *posséder chez soi les choses nécessaires, que de souhaiter de les avoir*.

Comment diable, monsieur Scipion, interrompis-je à mon tour, vous connoissez les poëtes Grecs! Eh! où avez-vous fait connoissance avec Hésiode? Chez un sçavant, me répondit-il. J'ai servi quelque tems à Salamanque un pédant, qui étoit un grand commentateur. Il vous faisoit en moins de rien un gros volume, il le composoit de passages Hébreux, Grecs & Latins, qu'il tiroit des livres de sa bibliothéque, & traduisoit en Castillan. Comme j'étois son copiste, j'ai retenu, je ne sçais combien, de sentences aussi remarquables que celles que je viens de citer. Cela étant, lui repliquai-je, vous avez la mémoire bien ornée. Mais pour revenir à notre projet, dans quel royaume d'Espagne jugez-vous à propos que nous allions établir notre résidence philosophique? J'opine pour l'Arragon, repartit mon confident. Nous y trouverons des endroits charmans, où nous pourrons mener une vie délicieuse. Hé bien! lui dis-je; arrêtons-nous à l'Arragon. J'y consens. Puissions nous y déterrer un séjour qui me fournisse tous les plaisirs dont se repaît mon imagination.

CHA-

CHAPITRE X.

Ce qu'ils firent en arrivant à Madrid. Quel homme Gil Blas rencontra dans la rue, & de quel évenement cette rencontre fut suivie.

L'ORSQUE nous fûmes arrivés à Madrid, nous allâmes descendre à un petit hôtel garni, où Scipion avoit logé dans ses voyages ; & la premiere chose que nous fîmes, fut de nous rendre chez Saléro, pour retirer de ses mains nos doublons. Il nous reçut parfaitement bien, & me témoigna beaucoup de joie de me voir en liberté. Je vous proteste, ajouta-t-il, que j'ai été si sensible à votre disgrace, qu'elle m'a dégoûté de l'alliance des gens de cour. Leurs fortunes sont trop en l'air. J'ai marié ma fille Gabriéla à un riche négociant. Vous avez fort bien fait, lui répondis-je ; outre que cela est plus solide, c'est qu'un bourgeois, qui devient beau-pere d'un homme de qualité, n'est pas toujours content de monsieur son gendre.

Puis changeant de discours, & venant au fait : Seigneur Gabriël, poursuivis-je, ayez, s'il vous plaît, la bonté de nous remettre les deux mille pistoles que .... Votre argent est tout prêt, interrompit l'orfevre, qui, nous ayant fait passer dans son cabinet, nous montra deux sacs, où ces mots étoient écrits sur des éti-

étiquettes : *Ces sacs de doublons appartiennent au seigneur Gil Blas de Santillane.* Voilà, me dit-il, le dépôt, tel qu'il m'a été confié.

Je rendis graces à Saléro du plaisir qu'il m'avoit fait, & fort consolé d'avoir perdu sa fille nous emportâmes les sacs à notre hôtel, où nous nous mîmes à visiter nos doubles pistoles. Le compte s'y trouva, à cinquante près, qui avoient été employées aux frais de mon élargissement. Nous ne songeâmes plus qu'à nous mettre en état de partir pour l'Arragon. Mon secrétaire se chargea du soin d'acheter une chaise roulante & deux mules. De mon côté, je fis provision de linge & d'habits. Pendant que j'allois & venois dans les rues en faisant mes emplettes, je rencontrai le baron de Steinbach, cet officier de la garde Allemande, chez lequel don Alphonse avoit été élevé.

Je saluai ce cavalier Allemand, qui, m'ayant aussi reconnu, vint à moi & m'embrassa : Ma joie est extrême, lui dis-je, de revoir votre seigneurie dans la meilleure santé du monde, & de trouver en même tems l'occasion d'apprendre des nouvelles de mes chers seigneurs don César & don Alphonse de Leyva. Je puis vous en dire de certaines, me répondit-il, puisqu'ils sont tous deux actuellement à Madrid, &, de plus, logés dans ma maison. Il y a près de trois mois qu'ils sont venus dans cette ville, pour remercier le roi d'un bienfait que don Alphonse a reçu en re-

con-

connoissance des services que ses ayeux ont rendus à l'état. Il a été fait gouverneur de la ville de Valence, sans qu'il ait demandé ce poste, ni prié personne de le solliciter pour lui. Rien n'est plus gracieux ; & cela fait voir que notre monarque aime à récompenser la valeur.

Quoique je sçusse mieux que Steinbach ce qu'il en falloit penser, je ne fis pas semblant d'avoir la moindre connoissance de ce qu'il me contoit. Je lui témoignai une si vive impatience de saluer mes anciens maîtres, que pour la satisfaire, il me mena chez lui sur le champ. J'étois curieux d'éprouver don Alphonse, & de juger par la reception qu'il me feroit, s'il lui restoit encore quelque affection pour moi. Je le trouvai dans une salle, où il jouoit aux échecs avec la baronne de Steinbach. Il quitta le jeu & se leva dès qu'il m'apperçut. Il s'avança vers moi avec transport, & me pressant la tête entre ses bras : Santillane, me dit-il d'un air qui marquoit une véritable joie, vous m'êtes donc enfin rendu. J'en suis charmé. Il n'a pas tenu à moi que nous n'ayons toujours été ensemble. Je vous avois prié, s'il vous en souvient, de ne vous pas retirer du château de Leyva. Vous n'avez point eu d'égard à ma priere. Je ne vous en fais pourtant pas un crime. Je vous sçais même bon gré du motif de votre retraite. Mais depuis ce tems-là vous auriez dû me donner de vos nouvelles & m'épar-

gner

gner la peine de vous faire chercher inutilement à Grenade, où don Fernand mon beaufrere m'avoit mandé que vous étiez.

Après ce petit reproche, continua-t-il, apprenez-moi ce que vous faites à Madrid. Vous y avez apparemment quelque emploi. Soyez persuadé que je prends plus de part que jamais à ce qui vous regarde. Seigneur, lui répondis-je, il n'y a pas quatre mois que j'occupois à la cour un poste assez considérable. J'avois l'honneur d'être secrétaire au duc de Lerme. Seroit-il possible ! s'écria don Alphonse avec un extrême étonnement. Quoi vous auriez été dans la confidence de ce premier ministre ? J'ai gagné sa faveur, repris-je, & je l'ai perdue de la maniere que je vais vous le dire. Alors je lui racontai toute cette histoire, & je finis mon récit par la résolution que j'avois prise d'acheter, du peu de bien qui me restoit de ma prospérité passée, une chaumiere, pour y aller mener une vie retirée.

Le fils de don César, après m'avoir écouté avec beaucoup d'attention, me repliqua : Mon cher Gil Blas, vous sçavez que je vous ai toujours aimé. Vous m'êtes encore plus cher que jamais ; & il faut que je vous en donne des marques, puisque le ciel m'a mis en état d'augmenter vos biens. Vous ne serez plus le jouet de la fortune. Je veux vous affranchir de son pouvoir, en vous rendant maître d'un bien qu'elle ne pourra vous ôter. Vous êtes dans le dessein de vivre à

la campagne ; je vous donne une petite terre que nous avons auprès de Llyrias, à quatre lieues de Valence. Vous la connoissez. C'est un présent, que nous pouvons vous faire sans nous incommoder. J'ose vous répondre que mon pere ne me désavouera point, & que cela sera un vrai plaisir à Séraphine.

Je me jettai aux genoux de don Alphonse, qui me releva dans le moment. Je lui baisois la main, & plus charmé de son bon cœur que de son bienfait : Seigneur, lui dis-je, vos manieres m'enchantent. Le don que vous me faites m'est d'autant plus agréable, qu'il précede la reconnoissance d'un service que je vous ai rendu, & j'aime mieux le devoir à votre générosité qu'à votre reconnoissance. Mon gouverneur fut un peu surpris de ce discours, & ne manqua pas de me demander ce que c'étoit que ce prétendu service. Je le lui appris, & lui fis un detail qui redoubla son étonnement. Il étoit bien éloigné de penser, aussi bien que le baron de Steinbach, que le gouvernement de la ville de Valence lui eût été donné par mon crédit. Néanmoins, n'en pouvant plus douter : Gil Blas, me dit-il, puisque c'est à vous que je dois mon poste, je ne prétends point m'en tenir à la petite terre de Llyrias. Je vous offre avec cela deux mille ducats de pension.

Alte-là, seigneur don Alphonse, interrompis-je en cet endroit. Ne réveillez pas

mon avarice. Les biens ne font propres qu'à corrompre mes mœurs. Je ne l'ai que trop éprouvé. J'accepte volontiers votre terre de Llyrias. J'y vivrai commodément avec le bien que j'ai d'ailleurs : mais cela me suffit, & loin d'en desirer davantage, je consentirai plutôt de perdre tout ce qu'il y a de superflu dans ce que je possede. Les richesses sont un fardeau dans une retraite, où l'on ne cherche que de la tranquilité.

Pendant que nous nous entretenions de cette sorte, don César arriva. Il ne fit gueres moins paroître de joie que son fils en me voyant, & lorsqu'il fut informé de l'obligation que sa famille m'avoit, il me pressa d'accepter la pension. Ce que je refusai de nouveau. Enfin, le pere & le fils me menerent sur le champ chez un notaire, où ils firent dresser la donation, qu'ils signerent tous deux avec plus de plaisir qu'ils n'auroient signé un acte à leur profit. Quand le contract fut expédié, ils me le remirent entre les mains, en me disant que la terre de Llyrias n'étoit plus à eux, & que j'en pourrois aller prendre possession quand il me plairoit. Ils s'en retournerent ensuite chez le baron de Steinbach, & moi, je volai vers notre hôtel, où je ravis d'admiration mon secrétaire, lorsque je lui annonçai que nous avions une terre dans le royaume de Valence, & que je lui contai de quelle maniere je venois de faire cette acquisition. Combien peut valoir ce petit do-

maine, me dit-il? Cinq cens ducats de rente, lui répondis-je, & je puis t'assurer que c'est une aimable solitude. Je la connois; pour y avoir été plusieurs fois en qualité d'intendant des seigneurs de Leyva. C'est une petite maison sur les bords du Guadalaviar dans un hameau de cinq ou six feux & dans un pays charmant.

Ce que me plaît davantage, s'écria Scipion, c'est que nous aurons-là de bon gibier avec du vin de Benicarlo & d'excellent Muscat. Allons, mon patron, hâtons nous de quitter le monde & de gagner notre hermitage. Je n'ai pas moins d'envie d'y être que toi, lui repartis-je : mais il faut auparavant que je fasse un tour aux Asturies. Mon pere & ma mere n'y sont pas dans une heureuse situation. Je prétends les aller chercher pour les conduire à Llyrias, où ils passeront en repos leurs derniers jours. Le ciel ne m'a peut-être fait trouver cet azile, que pour les y recevoir ; & il me puniroit si j'y manquois. Scipion loua fort mon dessein. Il m'excita même à l'exécuter : Ne perdons point de tems, me dit-il, je me suis assuré déja d'une chaise roulante. Achetons vîte des mules, & prenons le chemin d'Oviédo. Oui, mon ami, lui répondis-je, partons le plutôt qu'il nous sera possible. Je me fais un devoir indispensable de partager les douceurs de ma retraite avec les auteurs de ma naissance. Nous nous

verrons bien-tôt dans notre hameau ; & je veux en y arrivant, écrire sur la porte de ma maison ces deux vers Latins en lettres d'or :

Inveni portum. Spes & Fortuna valete.
Sat me lusistis : ludite nunc alios.

FIN du TROISIÈME TOME.

TABLE

TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans ce troisieme volume.

LIVRE SEPTIEME.

LIVRE HUITIEME.

LIVRE

LIVRE NEUVIEME.

CHAP.

Fin de la table des chapitres.

1. MAGAZIN DES ADOLESCENTES, ou Dialogues entre une sage gouvernante, & ses eléves de la premiére distinction. Par Madame le Prince de BEAUMONT. 4 vols. 12mo.

2. MAGAZIN DES ENFANS, ou Dialogues entre une sage gouvernante, et plusieurs de ses eléves de la premiére distinction. Par Madame le Prince de BEAUMONT. 4 parties. in 12mo.

3. INSTRUCTIONS pour les JEUNES DAMES, qui entrent dans le Monde, se marient leurs devoirs dans cet état, & envers leurs Enfans. 4 tomes.

4. LES VRAIS PRINCIPES DE LA LANGUE ANGLOIS: ou se trouve developé tout ce qui est necessaire aux étrangers pour apprendre facilement à parler, lire, et écrire l'Anglois. Par V. J. PEYTON.

5. FABLES CHOISIES, à l'usage des enfans, & autres personnes qui commencent à apprendre la langue Françoise, par LEWIS CHAMBAUD. Nouvelle edition.

6. METHODE POUR APPRENDRE L'HISTOIRE ROMAINE. 12mo.

7. AVENTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE, par François de Salignac de la Mothe Fenelon, avec un petit dictionaire mythologique. Nouvelle edition, revue exactement sur toutes les precédentes, & corrigée avec soin, & enrichie de figures en taille-douce. 12mo.

8. Les Voyages de Cyrus, par M. Ramsay. 12mo.

9. Le Nouveau Testament de notre Seigneur Jesus Christ. Nouvelle edition, exactement revue sur le texte de M. Martin, par M. Durand, D. D. Min. de la Savoye. 12mo.

10. Diable Boiteux, par M. Le Sage. 18mo.

11. A New Grammar of the French tongue, by M. Rogissard. Carefully revised and corrected by Francis Lacombe. 1757.

12. A Short Treatise upon Arts and Sciences, in French and English, in 8vo. by J. Palairet, French master to their *Royal Highnesses*. The fifth edition enlarged.

13. A new Set of Exercises upon the various parts of French speech. Calculated for the use of such as are desirous of making French without the help of any grammar or dictionary whatever, in 12mo.

14. The Child's Guide to the French Tongue. Containing, 1. A French spelling-book. 2. French rudiments; and, 3. A vocabulary. To which are added several dialogues.

N. B. *These two last books are written by Mr. T. Delatanville.*

K.F. Smart
16.10.95
[DONATION]